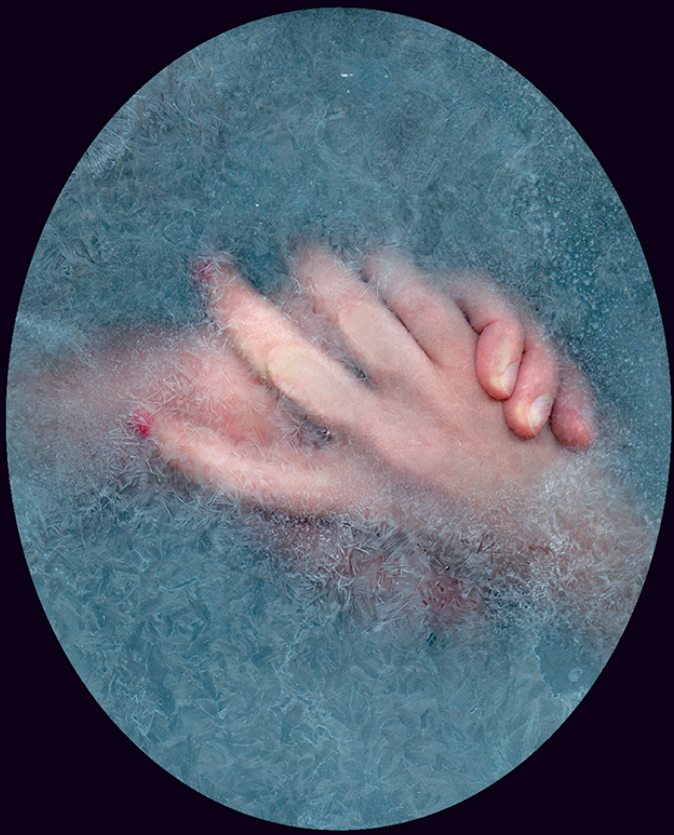
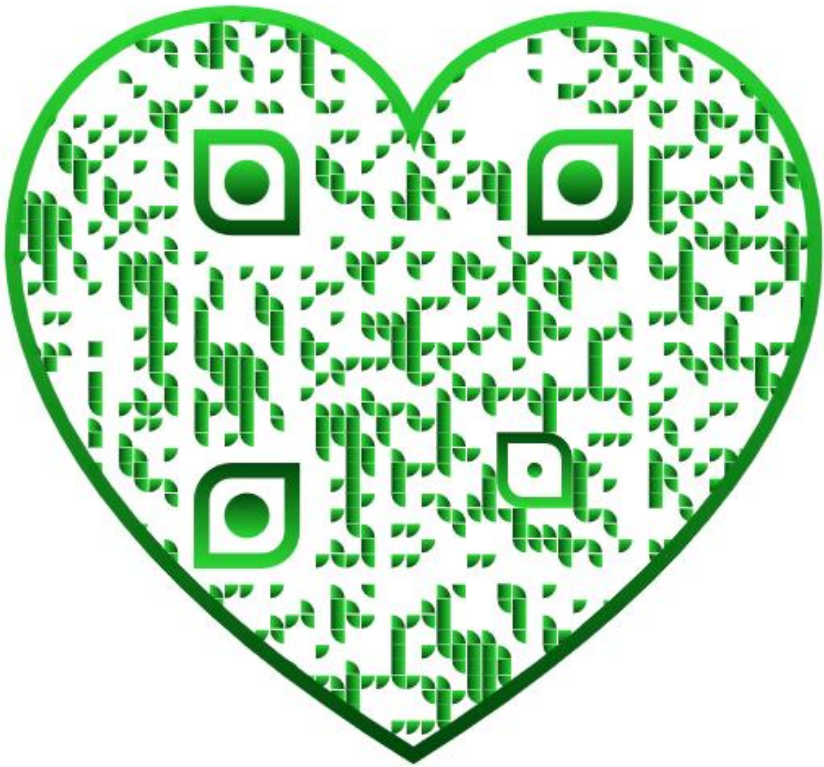
MADS PEDER NORDBO

Angoisse glaciale

roman traduit du danois
par Terje Sinding



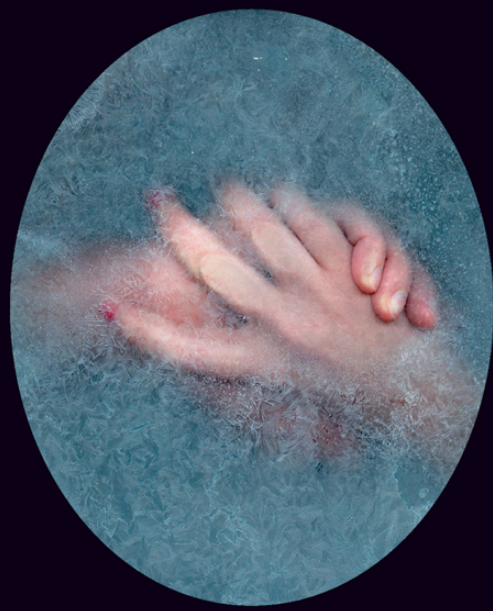
actes noirs
ACTES SUD



MADS PEDER NORDBO

Angoisse glaciale

roman traduit du danois
par Terje Sinding



actes noirs

ACTES SUD

Du même auteur

LA FILLE SANS PEAU, Actes Sud, 2020.

Photographie de couverture : © Sasha Mongin

Titre original :
Kold Angst
Éditeur original :
Politikens Forlag, Copenhague
© JP/Politikens Hus A/S, 2018

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14853-9

Mads Peder Nordbo

Angoisse glaciale

Annilaanganipalaaq

roman traduit du danois
par Terje Sinding

ACTES SUD

La chasseresse

Malersuisoq

1

Tasiilaq, Est du Groenland,
14 octobre 2014

Assise sur la falaise, Tupaarnaq contemplait le village. Sous le soleil orange de l'après-midi, des maisons en bois peintes en rouge, vert, bleu ou jaune égayaient le paysage. Entre le village et les montagnes d'en face, des blocs de glace flottaient sur le bras de mer. Certains avaient échoué sur le rivage, d'autres dérivaient au gré des courants. Les montagnes étaient déjà festonnées de blanc. Par endroits, la neige descendait jusqu'à la mer ; bientôt, elle recouvrirait tout.

Chaque jour, la jeune femme venait s'asseoir là, près d'une piste d'animaux piétinée par le gibier et les chasseurs depuis des décennies. De son poste d'observation, elle voyait chaque maison de ce village qu'elle haïssait par-dessus tout. Elle pouvait surveiller les mouvements des voitures ; grâce à la lunette de visée de son fusil, elle parvenait même à identifier les gens qui sortaient de chez eux.

Deux Groenlandais se tenaient à quelques mètres d'elle. Tout à l'heure, ils avaient quitté le sentier pour l'éviter. Un des hommes la montra du doigt, l'autre hocha la tête.

Tous deux portaient des fusils en bandoulière. Mais aucun trophée de chasse n'était accroché à leur ceinture, et leurs sacs à dos paraissaient vides. C'était d'elle qu'ils parlaient. On n'aimait pas les femmes armées d'un fusil. Surtout quand elles venaient s'asseoir près des pistes des animaux.

Tupaarnaq était persuadée que la plupart des habitants de Tasiilaq connaissaient son identité. Mais personne ne la saluait, personne ne lui adressait la parole.

Elle ferma les yeux et passa une main sur son crâne rasé. Sa peau

était froide. Et lisse. Il devait faire autour de zéro et elle était là depuis un bon moment : si elle n'avait pas été insensible au froid, elle aurait certainement grelotté. Elle inspira à fond et sentit l'air lui nettoyer les poumons.

À Tasiilaq on ne voyait jamais rien, on ne disait jamais rien, mais on savait tout.

Elle banda ses muscles. Ceux des bras, ceux du ventre, ceux des jambes. Elle serra les dents. Puis son corps se détendit sous les tatouages cachés par ses vêtements noirs.

Elle sentit un souffle de vent glacial sur son crâne. Elle vida ses poumons et ouvrit les yeux. Les deux hommes étaient toujours là.

— Qu'est-ce que vous regardez ? dit-elle à voix basse.

Un nuage de vapeur se forma devant sa bouche. Elle passa son arme par-dessus sa tête. Le bois et le métal étaient froids et lisses. Propres. Elle tira en arrière le levier d'armement. Lentement, elle leva son fusil et le pointa sur les deux hommes.

L'un des hommes la mit en joue, mais n'eut pas le temps de tirer.

Elle fit feu. Ils sursautèrent en entendant la balle frapper le rocher derrière eux.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? T'es cinglée ? Rentre chez toi, espèce de truie ! cria l'un des hommes.

Elle baissa son arme. Le second homme égrena un chapelet d'injures, mais elle l'ignora. Ses yeux fixaient les bouleaux nains à ses pieds.

— Hé ! cria le premier.

Elle le dévisagea. Puis elle remit son fusil en bandoulière et se dirigea vers lui.

— On ne veut pas de toi ici. Rentre chez toi, dit-il.

— Je n'ai jamais eu de chez-moi.

— Évidemment – quand on assassine tous les membres de sa famille…

Tupaarnaq s'arrêta à cinq mètres des deux hommes. Celui qui venait de l'interpeller tenait son fusil devant lui. Sa main en serrait la crosse.

— Je n'en ai tué qu'un seul, répliqua Tupaarnaq. Et celui-là, ce n'était pas un être humain.

Ses muscles se tendirent sous ses tatouages.

L'homme leva son fusil.

— Sale pute…

Son compagnon posa la main sur son épaule.

— Arrête. Tu ne peux pas lui tirer dessus.

— On s'en fout, de cette salope.

— Du calme. Ce n'est pas possible.

— T'es aussi pourri que ton frère, siffla Tupaarnaq en toisant celui qui la visait.

— C'était ton père.

— C'était un porc. Je n'ai jamais eu de père.

L'homme baissa son fusil vers le rocher et vida son chargeur. Les coups résonnèrent dans l'air. Tupaarnaq sentit ses tympans se déchirer. Les balles soulevèrent des nuages de poussière et de neige.

Elle secoua la tête.

— T'es comme ton frère.

Le second homme attrapa son compagnon par un pan de sa veste. Puis il se tourna vers Tupaarnaq :

— Tu ne devrais pas rester ici. Les gens ont peur à cause de toi.

— Je retournerai à Nuuk quand j'aurai terminé.

De nouveau, elle se dirigea vers eux. Un lièvre mort gisait dans les broussailles de saules arctiques. Elle se pencha pour le ramasser. Le sang avait taché son pelage blanc. Elle dévisagea les deux hommes, haussa les épaules et jeta l'animal à leurs pieds. Puis elle les contourna et descendit vers le village.

Cela faisait deux mois qu'elle attendait. Un jour, il finirait par surgir, elle en était sûre. Un jour, elle le verrait arriver sur le sentier. Et elle lui réglerait son compte, comme elle avait réglé son compte à son père, douze ans plus tôt. Elle l'avait trouvé assis devant les corps sans vie de sa mère et de ses petites sœurs, un fusil à la main. Son hurlement quand elle lui avait ouvert le ventre et tranché la gorge. Et son sang. Son père était mort et enterré depuis longtemps. Maintenant, c'était le tour d'Abelsen.

L’expérience

Misiliut

2

Base militaire de Thulé, Nord du Groenland,
13 février 1990

L'obscurité enveloppait les cinq hommes assis dans la neige. Il faisait moins treize, mais le froid paraissait bien plus mordant, car le vent soufflait fort.

Tom examina son corps. La neige s'était accumulée dans les plis de ses sous-vêtements en coton blanc. Dans un premier temps, sa chaleur corporelle l'avait fait fondre, mais sa peau était maintenant trop froide. Le tissu paraissait rêche, soudé à sa peau. Il regarda ses compagnons : ses trois amis de la base militaire et Sakkak, un jeune Groenlandais du village de Moriusaq. Ils étaient chaussés de baskets bleues et ne portaient que les sous-vêtements blancs de l'armée. Leurs sourcils et leurs cheveux étaient pleins de cristaux de glace. Ils avaient la peau blafarde. Le froid avait fait refluer le sang de leurs vaisseaux capillaires.

Sakkak tremblait de tout son corps. Il soufflait des nuages de froid et ne cessait de serrer et d'ouvrir les poings.

Le jeune Inuit avait rejoint l'expérience à mi-parcours. Il était là pour la première fois. Il leur fallait une personne dont le corps réagissait normalement.

Tom ferma les yeux. Il compta ses battements de cœur. Son pouls était lent. Il avait toujours des douleurs, mais elles s'étaient atténuées.

La peur de mourir ne le quittait pas. Son corps luttait instinctivement pour se préserver. À chaque exposition au froid, il était passé par les mêmes stades. Contractions musculaires. Accélération du pouls. Respiration saccadée. Pâleur extrême.

Tant qu'ils ne pourraient pas contrôler la circulation sanguine de

leur corps refroidi, l'Inuit était leur assurance contre la mort. Quand le Groenlandais serait pris de tremblements violents et qu'ils verraient bleuir ses doigts et ses lobes d'oreilles, il serait temps de rentrer. Même s'ils ne sentaient plus le froid, ils auraient atteint une limite critique.

Une rafale de vent s'engouffra entre les baraquements. Tom scruta le ciel. Il était gris et nuageux. Nulle part on ne voyait de la lumière. Rien que la neige dure. Il tâta ses doigts. Ils étaient insensibles. Comme s'ils ne faisaient pas partie de son corps. Il tendit le bras et frappa contre le mur en bois du baraquement. Ses articulations étaient ankylosées.

On les fit rentrer un par un. Sakkak, Briggs, Bradley, Reese, Cave. Dès qu'ils passèrent du froid à la chaleur, on leur brancha les électrodes.

En pénétrant à l'intérieur, Tom respira à fond. La chaleur lui parut intense et il sentit des picotements dans tout le corps.

Les autres étaient déjà assis sur le banc. Ils étaient couverts d'électrodes.

Tom enleva son maillot de corps et son caleçon long. Vêtu de son seul boxer, il s'installa à côté du jeune Groenlandais. On appliqua les électrodes sur sa peau.

Sakkak se tourna vers Tom.

— Tu es danois ?

— Non. Mais je parle le danois.

— Les autres ne parlent pas le danois. Ni le groenlandais.

— Ce sont des Américains. Des militaires.

— Je m'appelle Sakkak, dit le jeune Inuit en lui souriant. Je ne parle pas très bien le danois. Toi aussi, c'est la première fois que tu participes à l'expérience ?

Il se frotta les cuisses.

— Non. Pour nous autres, ça fait déjà presque deux mois.

Sakkak écarquilla les yeux :

— Eh ben…

Il se frotta de nouveau les cuisses. Tom se tourna vers lui.

— Pendant qu'ils nous examinent, il ne faut pas bouger. Je m'appelle Tom.

— Je vis à Moriusaq avec ma copine, dit Sakkak.

Tom hocha la tête. Il le savait déjà.

— Je suis trappeur.

Tom jeta un coup d'œil sur le jeune Inuit. Sa peau était rouge avec des taches blanches. Il tremblait toujours.

Sakkak se tourna vers les fenêtres. Dehors, tout était sombre.

— Ma copine s'appelle Najârak. Elle a vingt-deux ans. On est ensemble depuis trois ans.

Son corps fut pris de frissons. Il rigola tout seul.

— Elle vient de Savissivik. On s'est rencontrés à Moriusaq, à un rassemblement de la jeunesse. Je venais de tuer mon premier ours blanc et Najârak devait le dépecer. Mais elle ne savait pas s'y prendre et elle m'a demandé de l'aider. Moi non plus je ne savais pas comment faire, et on s'est retrouvés barbouillés de sang tous les deux. On s'est regardés et on a éclaté de rire.

Sakkak se tourna de nouveau vers Tom.

— Elle m'a donné un fils cette année. Nukannguaq. Sa naissance a été un grand bonheur pour moi.

— Moi aussi, j'ai un fils, mais il vit au Danemark avec sa mère. Il a trois ans.

— Au Danemark ? Il faut que tu ailles le voir. Un garçon a besoin de son père. Ceux qui n'ont pas de père, personne ne s'en occupe… Pour Nukannguaq, moi, je suis là.

— J'attends juste qu'on en ait terminé avec cette histoire, dit Tom en faisant un mouvement de tête vers les scientifiques qui surveillaient les appareils en prenant des notes.

Sakkak sourit. Puis il plissa le front.

— Je ne comprends pas pourquoi je grelotte comme ça, alors que vous n'avez pas froid.

— Sergent ?

Tom se retourna pour voir qui l'interpellait.

— Qu'est-ce qu'il raconte, l'Esquimau ? poursuivit la voix en anglais.

— Il parle de sa copine et de son fils, c'est tout.

— Dis-lui de se taire.

Tom se tourna de nouveau vers Sakkak.

— Il ne faut pas qu'on parle. Ça perturbe les mesures.

Sakkak regarda ses pieds.

— Peut-être que les pilules marchent mieux pour les Blancs.

Tom ferma les yeux. Il sentit son corps se réveiller. Son sang coulait de nouveau librement. Ils étaient restés dehors plus d'une heure, mais à aucun moment il n'avait eu froid. Quand il s'était relevé, son corps lui avait semblé raide et douloureux, mais il n'avait rien ressenti d'autre.

3

— Et l'agressivité ?

Tom regarda le chercheur.

— Je crois qu'il y a une évolution, mais je n'en suis pas sûr.

Ils n'étaient plus que trois dans la pièce. Tom était assis face aux biochimistes Christine et Lee. Sakkak, Briggs, Bradley et Reese étaient partis dès qu'on leur avait enlevé les électrodes.

— En fait, si ; j'en suis certain, reprit Tom.

Il regarda ses notes.

— En ce qui concerne l'humeur et les rapports sociaux, il y a une nette évolution depuis un mois.

— Une évolution négative ?

— Oui.

— Nous avons constaté une augmentation de l'activité de l'amygdale cérébrale, dit Christine. Et les scans d'hier montrent une détérioration de la connexion entre l'amygdale et les lobes frontaux.

— Ça pourrait expliquer pourquoi nous devenons de plus en plus agressifs ?

— Absolument. C'est d'ailleurs un phénomène que nous retrouvons chez les personnes condamnées pour agressions. Cette détérioration peut provoquer de soudains accès de colère et des actes violents.

— C'est plus grave que prévu ?

Christine hocha la tête.

— Après un mois et demi sous médicaments ? Oui.

— En même temps, votre résistance au froid s'est bien renforcée, intervint Lee. Les données sont claires. Nous tenons le bon bout. C'est évident depuis que nous avons doublé les doses.

— En augmentant les effets indésirables dans la même proportion, ajouta Christine.

— C'est exact. Mais je pense que les inquiétudes doivent être relativisées en fonction des résultats.

Tom haussa les épaules.

— Je peux difficilement parler pour les autres participants. Mais il me semble que nous cherchons tous à nous isoler et à éviter les contacts.

— Toi aussi ?

— Oui. En ce moment, je n'ai plus envie de rien. Et chaque matin, je n'énerve pour des détails. Mais je parviens à me maîtriser.

— Je voudrais encore doubler les doses, dit Lee.

Tom regarda ses notes.

— OK.

— C'est trop tôt, protesta Christine. Il faut attendre que les effets indésirables se stabilisent.

Lee hocha la tête.

— Et Sakkak ? On continue à lui donner un placebo, ou on l'inclut dans l'expérience ?

— On continue avec le placebo, répondit Christine. Pour l'instant, pas question de donner ces pilules à un civil.

Tom se frotta le visage.

— On pourrait aussi revoir la composition du médicament.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, objecta Lee. Ça fausserait les résultats. Doublons les doses d'ici quinze jours ; on verra ce que ça donne.

— Je suis de ton avis, dit Christine. Ce serait trop imprudent de faire autrement. Si la connexion entre l'amygdale et les lobes frontaux continue à se détériorer, il y a des risques de pertes de mémoire et de psychose.

Elle regarda Tom dans les yeux.

— D'ailleurs, tu sais ce qu'il en est. Tu prends la même dose que les autres.

— Oui.

Tom se frotta l'arête du nez.

— Mais je pense qu'on devrait quand même la doubler dès maintenant.

4

Base militaire de Thulé, Nord du Groenland,
27 février 1990

Tom poussa son espion vers une des pièces rouges de Briggs. Puis il regarda son adversaire d'un air interrogateur.

— Bombe, dit Briggs.

Tom hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais.

Briggs poussa une de ses pièces vers la bombe.

— Trois étoiles ? demanda Tom.

— Je ne te le dirai pas.

— Bon. Tentons le tout pour le tout.

Il posa son démineur à côté du quatre étoiles qu'il avait déjà placé à côté de la bombe de Briggs.

Briggs avait les jambes qui tremblaient.

— Je n'arrive plus à me concentrer.

— C'est pour ça qu'on joue au Stratego.

Briggs regarda les pièces d'un air furieux, comme si elles étaient vivantes et échappaient à son contrôle.

— À toi de jouer, dit Tom. De toute façon, c'est moi qui gagne.

— J'en ai marre de ce jeu à la con, dit Briggs en donnant un coup de pied dans la table.

Tom leva les yeux du plateau. Deux des pièces s'étaient renversées.

— Calme-toi.

— Je n'en peux plus.

Briggs respirait en haletant. Sa poitrine se gonflait et se dégonflait sous son sweat-shirt.

— Ils sont en train de nous détruire.

Tom se leva et se dirigea vers l'unique fenêtre de la pièce. Il n'était pas tard, mais l'obscurité était déjà totale. Il devait faire moins quinze et la neige atteignait le bas du chambranle. Tom ouvrit la fenêtre en grand. L'air pur l'enveloppa et il l'aspira jusqu'au fond de ses poumons. Il constata que sa peau réagissait au froid, mais il ne ressentait rien. Il plongea ses deux mains dans la neige et posa son menton sur le rebord de la fenêtre.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Briggs.

— Je ne ressens rien. Je ne ressens pas le froid. Pas du tout. C'est fou, non ?

— À quoi ça t'avance, si en même temps tu fais bouillir ton cerveau ? s'exclama Briggs. Regarde mes mains.

Tom se tourna vers Briggs, qui se tenait à côté de lui, les bras tendus.

— Je ne peux rien faire, tellement elles tremblent, poursuivit Briggs. Ça me bousille la tête. Je ne vois pas ce qui m'oblige à participer à cette expérience.

Tom se frotta doucement le visage. Ses mains étaient mouillées, mais elles ne lui paraissaient pas froides.

— Tu veux que j'aille te chercher un calmant ?

— Un calmant ? Non, la chimie, j'en ai ma claque. Je ne veux plus faire partie du groupe.

— Facile à dire.

— Je m'en fous. Ce truc est en train de nous détruire. Et pour quoi faire ? Pour qu'on puisse se promener dans l'Arctique sans avoir froid ?

Briggs écarta les bras.

— De toute façon, il ne se passe rien ici. Tu peux me dire ce qu'on fait dans ce pays de merde ?

— Il ne s'agit pas seulement du Groenland. La résistance au froid, ça ouvre des perspectives énormes. Les hommes de Neandertal étaient bien plus résistants au froid que nous. Si on arrive à retrouver cette faculté…

— Les hommes de Neandertal ? Mais enfin, Tom, s'ils étaient si résistants que ça, pourquoi est-ce qu'ils se sont éteints ?

— Le climat change selon les époques.

— Oui, il se réchauffe… Franchement, foutre en l'air mon cerveau pour résister au froid alors que la calotte glaciaire est en train de fondre…

— Le réchauffement n'est pas irréversible. Il peut y avoir un nouveau refroidissement. Mais la question n'est pas là. Le but de cette expérience, c'est de résoudre les problèmes du moment. Si nous parvenons à augmenter notre résistance au froid, l'Otan pourra renforcer sa présence dans l'Arctique et nous pourrons envisager d'y installer des personnes vivant dans des régions surpeuplées et frappées par la sécheresse.

— Aucune personne normale ne voudra vivre ici !

Briggs donna un coup de poing dans le mur. Avec une violence telle que la peau de ses phalanges éclata. Il regarda sa main avec étonnement.

— Je ne sais pas ce qui me prend. Je sors de mes gonds, je n'arrive plus à me contrôler. Ça ne peut plus durer. Je veux tout quitter.

— Tu veux quitter Tupilak ?

— On ne peut pas quitter Tupilak. Mais la résistance au froid, je ne veux plus en entendre parler.

Tom regarda ses mains à son tour. Elles tremblaient. Il ferma les yeux, les frotta délicatement. La fatigue était en train de le gagner.

— Bon. On va te sevrer progressivement. Pendant une semaine, on te donnera une demi-dose, puis on arrêtera complètement.

Briggs s'assit sur le canapé et se cacha le visage dans ses mains.

— Tu ne vois pas ce qui nous arrive avec ce truc ?

— On savait dès le début ce qui allait se passer.

— C'est une vraie saloperie. Nous deux, on peut choisir notre dose. Alors, continuons l'expérience, mais avec Bradley et Reese seulement.

— Non. D'ailleurs, la décision ne dépend pas de nous, tu le sais très bien.

— Pourvu qu'on ne devienne pas fous furieux.

— C'est une question d'accoutumance. L'agressivité finira par diminuer.

Briggs secoua la tête.

— Annelise et Matthew vont bien ?

— Que veux-tu dire ?

— Ça se passe bien pour eux au Danemark ?

— Oui. Ils habitent dans un petit village, Tommerup.

— Ils ne te manquent pas ?

— Si.

— Alors, laisse tomber cette connerie et va les rejoindre avant qu'il ne soit trop tard. Tu dois avoir pas mal de permissions à prendre, non ?

Tom referma la fenêtre.

— Tu le disais toi-même : on ne peut pas quitter Tupilak.

Tom remarqua que Briggs regardait une petite cicatrice blanche sur son poignet gauche.

— Ça fait un bail, dit-il en souriant.

— Tu as toujours été fou, s'exclama Briggs. "Taillade bien la chair", tu as dit. Nos sangs devaient se mélanger.

Il leva les yeux.

— Déjà à l'époque, tu as failli nous tuer.

Tom jeta un coup d'œil sur sa propre cicatrice.

— Si jamais il m'arrive quelque chose, tu veilleras sur Matthew ?

— S'il t'arrive quoi ?

— Si je disparais. Si je meurs.

— Laisse tomber. Je déteste les enfants.

Briggs prit une profonde inspiration.

— Je ne saurai pas m'occuper d'un gosse.

— Il ne s'agit pas de l'adopter.

Tom frotta sa cicatrice avec le bout de son pouce.

— Je te demande simplement de t'assurer que tout va bien… De loin… Et d'intervenir si jamais il a des problèmes. Si un jour tu as des enfants, je ferai la même chose.

— En somme, je dois veiller sur lui… à distance ?

— Tu me le promets ?

— Oui. Mais fais en sorte de rester en vie, OK ? Je ne sais pas m'y prendre avec les gosses.

Briggs secoua la tête et se redressa.

— Je vais aller soulever de la fonte. Tu viens avec moi ?

— Pas aujourd'hui.

Tom suivit Briggs jusqu'à la porte. Puis il alla aux toilettes et ouvrit

l'armoire au-dessus du lavabo. Il y prit une petite boîte sans étiquette, en sortit deux pilules et les avala.

Il se regarda dans la glace. Son visage était étroit, pâle. Ses yeux le fixaient. L'un semblait avoir deux pupilles. Matthew avait hérité de son défaut de pigmentation ; il avait également une tache noire sur l'œil.

Tom ferma les yeux. Le jour où Annelise et Matthew étaient montés dans l'avion pour le Danemark, le petit garçon lui avait fait un signe de la main. Il était trop jeune pour comprendre qu'il ne reverrait pas son père avant longtemps. Mais Tom n'avait pas pu garder sa femme et son fils auprès de lui. Vu la tournure que prenait l'expérience, c'était trop risqué.

Les pilules commençaient à faire de l'effet. Ses muscles se tendirent. Il se laissa tomber en avant et se mit à faire des pompes. Au bout d'un moment, il renonça à les compter.

On frappa à la porte de la chambre. Il se redressa vivement et passa son visage sous l'eau pour faire disparaître la transpiration.

On frappa de nouveau.

— Une seconde… J'arrive.

Il ouvrit la porte. Devant lui se tenait une jeune femme. Une des Inuits qui servaient au mess. Il sentait encore le sang battre dans ses bras et sa poitrine.

La jeune femme lui sourit :

— Sergent Cave… On vous appelle au téléphone… Du Danemark.

Les ombres du temps

Tarrat toqqortat

5

Nuuk, Ouest du Groenland,
17 octobre 2014

> Mercredi après-midi, l'ancien président du gouvernement autonome Jørgen Emil Lyberth a été retrouvé mort dans un appartement situé au second étage du bloc 17. La police n'a révélé aucun détail sur l'affaire, mais nous croyons savoir qu'il s'agit d'un crime particulièrement bestial. Lyberth aurait été éventré et cloué au sol. On ignore pour l'instant le motif du meurtre, mais on soupçonne qu'il est lié aux opinions indépendantistes de la victime. La police recherche actuellement le haut fonctionnaire Erik Abelsen ainsi qu'une jeune femme originaire de Tasiilaq. La jeune femme serait récemment sortie de prison. D'après le responsable de l'enquête, Michael Ottesen, ces deux personnes pourraient apporter des éclaircissements sur l'affaire.

Matthew repoussa la feuille sur laquelle il avait imprimé l'article mis en ligne par le journal *Sermitsiaq*. À force de traîner dans sa sacoche, le papier était tout froissé. C'était son collègue Leif qui avait rédigé l'article. Le corps de Lyberth avait été découvert dans l'appartement où Tupaarnaq s'était installée quelques semaines plus tôt. Après le meurtre, Matthew avait fait profil bas. Puis on avait retrouvé Abelsen, et Matthew avait été contraint de tuer Ulrik pour échapper à la mort.

Quand Matthew avait rencontré Ulrik pour la première fois, le policier était un jeune homme affable et ambitieux. Parrainé par son père adoptif Lyberth, il s'apprêtait à se lancer en politique, mais rien ne s'était passé comme prévu. On avait découvert qu'Ulrik était le fils d'Abelsen et qu'il était le fruit d'un viol. Et Tupaarnaq, sa sœur, était réapparue à Nuuk après avoir purgé une peine de prison de douze ans pour le meurtre des autres membres de leur famille. Pour Tupaarnaq, leur père et Abelsen étaient responsables des meurtres, mais Ulrik estimait que sa demi-sœur était la seule coupable. On l'avait

découverte à côté de leur père éventré, barbouillée du sang de leur mère et de leurs petites sœurs. En apprenant qu'Abelsen était son véritable père, Ulrik était devenu fou furieux. Il avait voulu le tuer et avait également tenté d'assassiner Tupaarnaq. Enfant, il avait vécu sous le même toit que sa sœur, mais depuis les meurtres, il lui vouait une haine féroce.

Les rayons du soleil teintaient le séjour d'un jaune doré. Matthew avait vidé sa sacoche sur le canapé, où se répandaient maintenant des papiers, des photos et des objets divers. Il était à la recherche d'une clé USB. Il se frotta les yeux en contemplant le désordre. À cause de l'air sec de l'Arctique, il avait les yeux perpétuellement irrités et le manque de sommeil n'arrangeait rien. Il s'était installé à Nuuk quatre mois plus tôt pour essayer de trouver la paix et mettre de l'ordre dans sa vie. Puis il avait rencontré Tupaarnaq. Ensemble, ils avaient commencé à remuer une vieille affaire de meurtres et d'abus sexuels, mais ils avaient rapidement été dépassés par les événements. Les choses avaient tourné au drame quand Matthew s'était retrouvé dans l'ancienne maison de Jakob, où Ulrik avait ligoté Abelsen et poignardé Tupaarnaq.

Matthew avait passé beaucoup de temps dans la chambre d'hôpital de la jeune femme. Pendant qu'elle se remettait, il n'avait cessé de revivre le drame. Le sang qui coulait du flanc de Tupaarnaq, à l'endroit où Ulrik avait enfoncé le poignard. L'étrange sensation qu'il avait éprouvée en plongeant le vieux harpon de Jakob dans le corps d'Ulrik. Le sifflement de l'*ulo* quand il lui avait tranché la gorge. Un épais liquide rouge avait inondé la poitrine du jeune homme, son corps était retombé en avant et il s'était écroulé par terre. Dans son dos, le manche du harpon avait continué à vibrer.

Matthew sentit la nausée lui monter à la gorge. Il déglutit plusieurs fois, puis il se tourna vers la porte-fenêtre du balcon. L'air de l'automne était pur et limpide. La température dépassait à peine zéro. Quelques jours plus tôt, une violente tempête accompagnée de pluies torrentielles avait fait disparaître les dernières réminiscences de l'été. Les montagnes avaient semblé pleurer : des cataractes avaient jailli, l'eau avait dévalé sur les parois rocheuses.

Matthew alluma une cigarette. Il regarda ses mains. La nicotine lui

fit du bien. Il ferma les yeux et inhala à fond.

On s'était posé beaucoup de questions à la suite de la mort d'Ulrik, mais la police avait tout fait pour protéger Matthew. Ottesen en particulier. On avait conclu qu'Ulrik avait été tué par le coup d'*ulo*, et non par le harpon. Matthew avait donc agi en état de légitime défense et il n'y avait pas eu de procès. Matthew avait trouvé Ulrik assis à califourchon sur Tupaarnaq. Allongée sur le lit, la jeune femme était nue. Quand Ulrik l'avait poignardée, Matthew avait enfoncé le harpon dans le dos du jeune homme. Si violemment qu'il lui avait transpercé le torse.

Matthew avait couvert le corps de Tupaarnaq et appliqué sa main sur sa blessure. Le sang avait coulé entre ses doigts et imbibé le matelas.

Puis il y avait eu les journées à l'hôpital. Quelques interrogatoires. Tupaarnaq s'était réveillée et avait quitté l'hôpital avant même d'être complètement rétablie. Elle lui avait tenu la main, puis elle avait disparu. Ottesen avait fini par découvrir qu'elle avait pris un aller simple pour Tasiilaq. À part ça, Matthew ne savait rien. Elle ne répondait pas à ses messages et ne décrochait pas son téléphone.

Matthew regarda les photos qui traînaient sur le canapé. Tine. Le ventre rond de Tine. La photo avait été prise peu de temps avant l'accident qui avait coûté la vie à sa femme et à Emily, leur enfant à naître. Il tâta l'alliance qu'il gardait toujours dans la poche de son pantalon. Il ne pouvait se résoudre à la ranger ; elle avait quelque chose de rassurant. Il lui arrivait de la laisser dans un tiroir pendant quelques jours, mais alors il se sentait nu et vulnérable. Tine avait été enterrée avec son alliance. Tout s'était passé si vite. L'accident. La mort. Le regard de Tine au moment d'expirer. Ses doigts sur son ventre rond. La vie qui s'en allait avant même d'éclore.

La plupart des photos étaient froissées. Certaines étaient presque aussi vieilles que lui. Les plus anciennes étaient celles de son père. Elles avaient été prises à la base de Thulé. Avant le départ de Matthew et de sa mère. Son père n'était jamais venu les rejoindre. Matthew retourna la carte postale qu'il leur avait envoyée de Nuuk en août 1990 : *I am not able to go to Denmark as soon as planned. Sorry, love you both.* Avec les photos de la base de Thulé, c'était tout ce qu'il

lui restait de son père. Son dernier signe de vie.

Au milieu des papiers et des photos gisait le petit carnet noir où il avait commencé à noter ses pensées. C'était pour Emily. Il ressentait le besoin de lui parler de la vie et du monde. Même si elle n'avait pas eu le temps de les connaître.

Dans la pièce, l'air était lourd. Au-dessus des petites maisons entourant le cimetière des Frères moraves, le soleil était au zénith. Il ouvrit un des nombreux messages qu'il avait envoyés à Tupaarnaq, regarda fixement l'écran et tendit la main pour attraper son paquet de cigarettes. Il en alluma une et se redressa. La poussière dansait autour de lui. L'appartement sentait le tabac froid.

— Un peu d'air frais ne ferait pas de mal, murmura-t-il.

La porte-fenêtre s'ouvrit sans difficulté. Certains jours, le vent soufflait si fort qu'il n'arrivait pas à pousser les battants.

Il respira à fond. Dans ses poumons, l'air pur de l'Arctique se mélangea à la fumée. Tupaarnaq avait raison : il fallait qu'il arrête. Mais après l'accident de voiture, il n'avait rien pu faire d'autre que fumer en regardant droit devant lui.

Les pensées se bousculaient dans sa tête. Le meurtre de Lyberth et la mort d'Ulrik remontaient à deux mois seulement, et on lui demandait maintenant un article sur un triple suicide survenu à Ittoqqortoormiit, sur la côte est du Groenland. La veille, son rédacteur en chef lui avait fait parvenir des photos des morts et les premiers témoignages recueillis. À Ittoqqortoormiit, il n'y avait qu'un seul officier de police. Ses deux assistants étaient des contractuels et n'avaient aucune formation. C'était l'un d'eux qui avait contacté le journal. Tout cela n'était pas très réglementaire, et Matthew avait demandé conseil à Ottesen. Il craignait d'avoir des ennuis en utilisant les photos. Certaines montraient les morts en gros plan. Deux d'entre eux s'étaient tués d'une balle dans le cœur, le troisième s'en était tiré une dans la bouche. La pièce où gisaient les corps ressemblait à un taudis, mais il s'agissait apparemment de la chambre occupée par un des jeunes hommes. Ittoqqortoormiit était un village sur le déclin, malgré les efforts de ses quatre cent cinquante habitants pour y maintenir un semblant de vie. C'était la plus petite municipalité du Groenland, et aussi la plus isolée. C'était peut-être même la localité la plus isolée du

monde : huit cent cinquante kilomètres de montagnes et de glace la séparaient de Tasiilaq, le plus proche village.

On avait découvert quatre garçons dans la pièce, mais seuls trois d'entre eux étaient morts. Le quatrième avait également tenté de se suicider, mais il avait survécu. C'était sa photo qui avait amené Matthew à consulter Ottesen. Elle le montrait en gros plan. La balle avait arraché toute une partie de son visage, dévoilant ses dents. Par endroits, des éclats de dents cassées s'étaient incrustés dans sa peau. Un œil fixait la personne qui avait pris la photo. L'autre baignait dans le sang.

Matthew laissa tomber sa cigarette dans un bol rempli d'eau où flottaient déjà plusieurs mégots. Il se tourna vers Ukkusissat. La montagne se détachait sur le ciel bleu à la sortie de Quinngorput, le quartier le plus excentré de Nuuk. Derrière Ukkusissat se profilaient d'autres montagnes. Ensuite commençait la calotte glaciaire. Du sommet d'Ukkusissat jusqu'au village d'Ittoqqortoormiit, il y avait mille cinq cents kilomètres de glace. Une couche de mille mètres de profondeur, plus étendue que la France. Rien d'autre. Aucune vie.

Le survivant s'appelait Nukannguaq. D'après les notes qu'on avait envoyées à Matthew, les quatre garçons étaient sous l'emprise de drogues. Nukannguaq avait même affirmé qu'un démon avait tué ses compagnons et l'avait poussé à se tirer une balle dans la tête. Le jeune homme avait été transporté par avion à Reykjavik, en Islande, où les médecins avaient réussi à lui sauver la vie et tentaient maintenant de lui redonner un visage.

Quand la police islandaise avait pu l'interroger, il avait raconté que ses compagnons et lui avaient trouvé un sachet rempli de pilules. Ils en avaient pris deux chacun. L'effet avait été si extraordinaire qu'ils en avaient avalé d'autres, peut-être six ou sept. En quelques secondes, ils avaient senti leurs cerveaux exploser. Ils avaient eu la sensation de se retrouver en enfer, déchiquetés par des démons. Ils avaient hurlé de douleur. Ensuite, Nukannguaq ne se souvenait plus de rien. Quand il était revenu à lui, il était assis dans un fauteuil. À ses pieds gisaient ses compagnons morts. Il avait bien entendu les coups de feu, mais il avait cru que le bruit venait de sa propre tête. Il s'était tiré dessus peu de temps après, quand un démon avait cassé la vitre. La mort lui avait

semblé le seul moyen de fuir l'horreur.

D'après la source de son rédacteur en chef, on n'avait trouvé aucune trace de pilules. Et encore moins de démons. Seulement des bouteilles vides et une grande quantité de hasch. De jeunes Groenlandais poussés au suicide par le hasch, on avait déjà vu ça.

Matthew ramassa un stylo-bille qui traînait sur le canapé. *Suicides ? Qui a tué qui ? Qu'en est-il des pilules ?* écrivit-il au dos des photos. Quatre jeunes qui se tirent dessus avec le même fusil en l'espace de quelques minutes : c'était d'une violence inouïe. Même dans l'Est du Groenland.

En examinant les photos, Matthew essaya d'imaginer l'odeur de hasch et de poudre. Au milieu de la pièce, il y avait une table carrelée jonchée de bouteilles vides. On y voyait aussi deux assiettes pleines de mégots. Une bouteille s'était renversée. La bière avait coulé sur les carreaux verts et taché le tapis. Deux jeunes hommes étaient affaissés sur le canapé. D'après la source de son rédacteur en chef, ils s'appelaient Salik et Miki. Ils avaient été touchés à bout portant : Miki était affalé sur les genoux de Salik, qui restait à moitié assis. Le sweat-shirt et le pantalon de Salik étaient imbibés de sang, et il fixait la caméra d'un regard vide. Un troisième garçon gisait par terre. Il s'appelait Konrad. Il était tombé en avant et on ne voyait pas son visage. La balle lui avait arraché une partie de l'occiput. Du sang et de la matière cérébrale étaient agglutinés dans ses cheveux.

6

Il était deux heures de l'après-midi quand Matthew s'attabla dans la cuisine d'Else. Else était la mère de sa demi-sœur. Elle vivait dans un des vieux immeubles en haut de Radiofjellet. Il avait souvent pensé à lui rendre visite, mais il avait été trop plongé dans le chaos pour en trouver le temps. Découvrir qu'il avait une sœur avait déjà été un choc : il s'était toujours cru enfant unique.

Avec un sourire forcé, il fixait des yeux l'enveloppe posée sur la table. C'était une enveloppe blanche ordinaire. Elle portait le nom de Matthew, mais elle avait été envoyée à l'adresse d'Else.

— Tu veux du café ?

— Non, merci.

Matthew regarda l'écriture sur l'enveloppe. En l'ouvrant, il sentit la transpiration perler sur son front.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Else.

Il déplia le bout de papier.

— Je crois que ça vient de Tom, dit-il d'une voix rauque en le lui montrant.

Je lis tes articles dans Sermitsiaq. *Viens me voir à Ittoqqortoormiit, maison no 87. Je te parlerai de Tupilak.*

C'était tout.

— Au bout de vingt-cinq ans, il veut me parler d'un tupilak ? dit Matthew, l'air absent.

Inquiet, il se leva et sortit sur le balcon. Dehors, le soleil brillait toujours, mais il n'allait pas tarder à disparaître sous l'horizon. La ville et le paysage prenaient des teintes orange. Matthew scruta le ciel. Son père lui manquait depuis si longtemps qu'il ignorait ce qu'il éprouvait pour lui. Il le haïssait peut-être, mais il ne savait plus pourquoi.

— Tu te sens bien ? lui demanda Else quand il la rejoignit dans la

cuisine.

Matthew hocha la tête en se frottant les yeux.

— Tu crois qu'il vit là-haut ? À Ittoqqortoormiit ? poursuivit-elle.

— Je n'en ai aucune idée, dit Matthew en s'asseyant à la petite table. Mais c'est bel et bien son écriture. J'ai une vieille carte postale qu'il nous a envoyée en 1990, à ma mère et moi. J'ai tellement lu et relu cette carte que je n'ai pas le moindre doute. C'est mon père qui a écrit ça.

— Je reconnais aussi son écriture. Et c'est tout à fait son genre de se cacher dans un endroit pareil. Il fuyait toujours quelque chose. Il n'aurait rien pu trouver de mieux que ce village perdu.

Matthew jeta un coup d'œil sur la photo de sa demi-sœur collée sur le réfrigérateur.

— Et Arnaq ? Que pense-t-elle de Tom ?

— Autrefois, on ne parlait presque jamais de lui. Mais elle a fini par s'habituer à l'idée d'avoir un frère, et maintenant elle me pose aussi des tas de questions sur son père. Je crois même qu'elle aimerait le rencontrer. Seulement, elle ne l'a pratiquement pas connu. Elle n'avait que deux ans quand il a disparu.

Matthew regarda de nouveau la lettre.

— Elle est à la maison ?

— Non. Trois de ses amis du Danemark sont venus lui rendre visite et ils sont tous partis à Færingehavn. Ils ont l'intention de camper là-bas.

— Ils vont y dormir ?

— Oui. Je pense que ce sera une expérience intéressante pour eux. Les trois Danois ne connaissent pas le Groenland. Pour eux, tout est nouveau. Et Færingehavn est totalement abandonné.

— Ils comptent y rester combien de temps ?

— Ils vont y passer le week-end. Ils sont bien équipés : ils ont des tentes, des sacs de couchage et des vêtements chauds. Au besoin, ils pourront dormir dans une des maisons, même si les vitres sont cassées.

— Bien sûr… Mais ils ont intérêt à ne pas s'aventurer sur la jetée.

— C'est là que vous avez découvert le corps de la petite fille ?

— Oui. Mais je pensais surtout au fait que le bois est complètement pourri.

— Et puis, la petite était morte depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Depuis 1973. Ne t'inquiète pas à cause de ça.

Else but une gorgée de café. Elle sourit.

— Je ne m'inquiète pas. Sinon, je ne leur aurais pas donné la permission d'y aller. C'est mon ami Lars qui les a déposés là-bas avec son bateau. Et il m'a promis d'y faire un saut une fois par jour pour voir si tout va bien.

— Tant mieux. Il n'y a pas de réseau là-bas.

— Je sais.

Elle se tourna vers Matthew :

— Lars est prof, il a l'habitude des jeunes de l'âge d'Arnaq.

— Elle se plaît au lycée de Nuuk ?

— J'en ai l'impression. Elle découvre plein de nouvelles choses.

— Et maintenant, notre père donne signe de vie…

L'air pensif, Else hocha la tête.

— Je lui en parlerai quand elle sera de retour, dit Matthew.

— Merci.

Matthew regarda de nouveau le bref message de Tom. Il plissa le front.

— La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, c'était il y a vingt-quatre ans.

— Pour disparaître, il est doué, dit Else en tripotant l'anse de sa tasse. Tu te rappelles que je t'ai parlé d'un homme dont il avait peur ?

Matthew la dévisagea.

— Pas vraiment. Il s'est passé tellement de choses ces derniers mois.

— Cet homme, il l'a revu avant de disparaître.

— C'était quelqu'un de l'époque où il était à l'armée ?

— Oui. Tom avait peur de lui.

— C'est peut-être à cause de lui qu'il a quitté Nuuk ?

— Je n'en sais rien. Il a disparu du jour au lendemain et je n'ai plus eu de nouvelles de lui. Mais Tom avait peur de cet homme. Il n'a plus voulu sortir en ville.

— Tu sais de qui il s'agit ?

— Je l'ai retrouvé. Quand nous l'avons croisé, il sortait du bâtiment du gouvernement autonome. Tom est devenu pâle comme un linge et il a tout de suite voulu rentrer. Il disait qu'il s'appelait Briggs. Une fois

à la maison, il s'est enfermé dans les toilettes. Il y est resté plusieurs heures.

— Et ce Briggs, tu l'as retrouvé ?

— Quand Tom a disparu, j'ai eu peur qu'il lui soit arrivé quelque chose. Alors je suis allée là-bas et j'ai demandé à parler à M. Briggs. Je l'ai vu, mais il m'a juré ne pas connaître Tom. Je ne l'ai pas cru. Ma cousine y travaillait et elle m'a appris que Briggs était un ancien officier américain stationné à Thulé. Il était maintenant directeur des ressources humaines à l'administration. Elle m'a aussi dit qu'il parlait à peine le danois quand il était arrivé, mais qu'il l'avait appris très vite.

— Tu n'as jamais su pourquoi mon père avait peur de lui ?

— Non… Au bout de quelques mois, j'ai perdu l'espoir qu'il revienne. Il n'avait pas de papiers et la police ne pouvait rien faire. Je crois d'ailleurs qu'elle ne l'a pas beaucoup cherché.

— À ton avis, Briggs y travaille toujours ?

— Je n'en ai aucune idée.

Elle se tourna vers la fenêtre. On n'y voyait pas grand-chose, à part l'immeuble voisin.

Matthew ramassa l'enveloppe et regarda Else.

— Tu as une photo de Tom avec Arnaq ?

Elle plissa les yeux.

— Tom n'aimait pas être photographié, mais j'en ai quelques-unes. Elles ont été prises à la confirmation de ma nièce.

Elle repoussa sa chaise et se leva.

— Si tu as une minute, je vais les chercher.

7

Quand Matthew quitta l'appartement d'Else, la ville était plongée dans le brouillard. Les gouttelettes d'eau lui picotaient la peau, et l'air froid et humide de l'Atlantique nord s'insinuait entre les immeubles fatigués de Radiofjellet.

Matthew descendit les marches en bois longeant la salle des fêtes et l'immeuble des Postes et Télécommunications. Il sentit son téléphone vibrer. C'était son rédacteur en chef qui voulait savoir où en était son article sur le triple suicide d'Ittoqqortoormiit.

Ça avance, répondit-il par SMS.

Puis il envoya un message à Tupaarnaq :

J'ai des nouvelles de mon père. Ma sœur est partie à Fœringehavn avec des amis. Ils doivent y passer le week-end.

Inconsciemment, il alluma une cigarette. Puis il se dirigea vers l'immeuble abritant les services administratifs du gouvernement autonome.

Son portable se mit de nouveau à vibrer. C'était Tupaarnaq :

Ton père ? J'arrive.

Il regarda l'écran de son téléphone. Elle venait à Nuuk ? Il sentit une vague de chaleur l'envahir. Autour de lui, les gens semblaient bouger au ralenti. Il souffla la fumée et la vit se mélanger à l'air froid et humide. Un bus jaune de la compagnie Nuup Busii passa lentement devant lui. Des voitures, des visages. Il coinça sa cigarette entre ses lèvres, plissa les yeux et rédigea une réponse : *Super ! Dis-moi à quelle heure tu atterris. Je viendrai te chercher.* Puis il jeta son mégot et rangea son téléphone. Elle n'enverrait pas d'autre message, il le savait bien.

Il avait glissé la lettre de Tom dans sa poche arrière, avec les photos qu'Else lui avait données. En rentrant, il se renseignerait sur la façon de se rendre à Ittoqqortoormiit. Il faudrait sans doute passer par

Reykjavik et continuer en hélicoptère.

Il pénétra dans l'immeuble blanc et s'adressa à la réceptionniste. Elle détourna les yeux de son écran et lui sourit. Ses cheveux noirs brillaient dans la lumière artificielle.

— Oui ?

— Ma question va peut-être vous surprendre. Y a-t-il ici un homme du nom de Briggs ?

— Oui. Vous avez rendez-vous avec lui ?

Matthew secoua la tête.

— Non, je voudrais le voir pour des raisons personnelles. Une histoire de famille.

— Ah.

Elle jeta un coup d'œil sur son écran.

— En principe, il est là. Vous n'avez qu'à y aller.

— Merci.

Matthew regarda autour de lui. Plusieurs couloirs partaient du hall de l'entrée.

— C'est par là, dit la jeune femme en indiquant le couloir d'en face. Quatrième porte à droite.

Le couloir était étroit ; Matthew eut presque l'impression de se retrouver dans un vieux baraquement en bois. Toutes les portes étaient ouvertes et il pouvait tranquillement observer les personnes qui se trouvaient à l'intérieur.

Sur la quatrième porte, une plaque portait le nom de Robert Briggs.

Le cœur de Matthew battait la chamade. Il respira à fond, tâta l'alliance dans sa poche et franchit le seuil.

Un homme d'une cinquantaine d'années était assis derrière le bureau. Il paraissait grand.

Matthew se racla la gorge.

L'homme leva la tête.

— Vous cherchez quelqu'un ?

— Oui. Vous êtes Robert Briggs ?

— Oui. En quoi puis-je vous être utile ? On vous a renvoyé ?

— Non. Non, pas du tout… Je suis journaliste au *Sermitsiaq*.

Matthew fit un pas en avant.

— Mais je viens vous voir pour des raisons privées. Je m'appelle

Matthew Cave.

— Cave ?

— Oui. Je crois que vous avez connu mon père… à la base de Thulé.

Briggs dévisagea Matthew.

— J'ai effectivement été en poste à Thulé, mais c'était il y a longtemps.

— Mon père était là-bas il y a vingt-quatre ans. Il s'appelle Tom.

Briggs regarda Matthew droit dans les yeux.

— Je n'ai pas le souvenir de quelqu'un de ce nom. Vous dites que c'est votre père ?

— Oui. Tom Roger Cave, répondit Matthew en frottant son annulaire. Il doit avoir à peu près le même âge que vous.

— À mon époque, il n'y avait aucun Cave à la base.

Briggs serra les lèvres et haussa les épaules.

— Il y est resté jusqu'en 1990, dit Matthew. J'y habitais aussi avec ma mère quand j'étais petit.

— Désolé. Je n'en ai aucun souvenir.

— Bon.

Matthew baissa les yeux. Il avait l'impression que le sol s'ouvrait sous ses pieds.

— Je me doutais que c'était sans doute une fausse piste.

— Vous n'avez pas de nouvelles de votre père depuis 1990 ?

Matthew leva de nouveau le regard.

— Non… Aucune. Nous sommes partis au Danemark, ma mère et moi, quand j'avais quatre ans. Il devait nous rejoindre, mais il n'est jamais venu.

— Ça me fait de la peine. En même temps, s'il n'a pas donné signe de vie depuis tout ce temps, il est peut-être mort.

— Il a vécu à Nuuk pendant une période… après 1990.

— Mais vous disiez que…

— Je l'ai appris il y a un mois.

— En somme, vous pensez qu'il est vivant ?

— Oui. Il a vécu ici avec une femme dans les années 1990. Et ils ont eu une fille. J'ai donc une demi-sœur, mais j'ignore totalement où se trouve mon père.

Briggs passa une main dans ses courts cheveux blonds.

— J'ai appris qu'il s'était enfui après vous avoir vu en ville, continua Matthew. À l'époque, ma sœur avait deux ans. Il ne lui a pas donné signe de vie non plus.

— Je ne peux pas vous aider. Désolé.

— Bon.

Matthew baissa de nouveau les yeux.

— Pardon de vous avoir dérangé.

— Il n'y a pas de quoi, dit Briggs en souriant.

Il hésita un instant.

— Pourquoi vous adressez-vous à moi ?

— J'ai reçu une lettre de mon père et… j'ai voulu vous contacter parce que la mère de ma demi-sœur a mentionné votre nom.

Briggs regarda Matthew avec insistance.

— Ainsi, vous avez fini par avoir de ses nouvelles ?

— Cette lettre, je ne l'ai reçue qu'aujourd'hui. Et elle n'était pas signée. Mais j'ai reconnu son écriture.

— Vous l'avez sur vous ?

Matthew fit non de la tête.

— Et que dit votre père ?

— Pas grand-chose. Il voulait me parler d'un tupilak, c'est tout.

— D'un tupilak ?

Briggs ferma les yeux. On l'entendait respirer fort.

— C'est tout ce qu'il vous raconte ? Au bout de vingt-quatre ans ?

— Oui.

Matthew sentit la sueur couler dans son dos. Il glissa sa main dans sa poche arrière et sortit les photos de Tom avec Arnaq.

— C'est mon père et ma demi-sœur, dit-il en les montrant à Briggs.

Briggs prit les photos et les examina longuement. Il se tassa dans son fauteuil.

— Bon, dit-il en se levant.

Il dépassait Matthew d'une tête et paraissait dans une excellente forme physique.

— Pour moi, Tom était mort en 1990.

Il passa devant Matthew et ferma la porte.

— Mais vous êtes son fils, vous avez la même tache sur l'œil. Et sur les photos, c'est bien lui.

— Comme ça, tout à coup, vous le connaissez quand même ? s'exclama Matthew.

Briggs poussa un soupir.

— Asseyez-vous.

— Vous connaissez mon père ?

Briggs hocha la tête d'un air las.

— Asseyez-vous.

Matthew s'installa en face de lui.

— J'ignorais que Tom avait aussi une fille, continua Briggs. Et je me souviens parfaitement du jour où il est mort. Ou, plutôt, du jour où il est censé être mort.

— Je ne comprends rien. Pourquoi serait-il mort ? Et quand ?

— En mars 1990.

— Et pourquoi pensez-vous qu'il serait mort à cette date ?

— J'ai bien connu votre père. Avant que les choses tournent mal. Il était un peu fou, mais je l'aimais beaucoup. Nous avons grandi ensemble, à Portland, Oregon.

Il tendit son bras gauche vers Matthew et remonta sa manche.

— Cette cicatrice, elle date de cette époque. Tom a voulu que nous mélangions nos sangs. "Taillade bien la chair", a-t-il dit. Ça m'a valu quatre points de suture et une bonne raclée de mon paternel.

— Soudain, vous avez aussi connu mon père enfant ?

— Comment ça, soudain ? Il m'a simplement fallu digérer ce que vous veniez de m'apprendre. On habitait le même quartier, Tom et moi. On était inséparables. Mais après le collège, nos chemins se sont séparés. Puis un jour, il m'a dit qu'il allait s'engager dans les marines. Je me suis dit : "Pourquoi pas ?" Je n'avais pas fait grand-chose de ma vie, alors que Tom avait passé quatre ans à étudier la biochimie à l'université de l'Oregon.

Briggs tambourina des doigts sur son bureau.

— Je pourrais vous raconter plein de trucs sur lui. Mais ce sera pour un autre jour, quand je ne serai pas au boulot, hein ?

— D'accord.

Matthew se racla la gorge. Il respirait fort.

— Pourquoi pensiez-vous qu'il était mort ?

— J'ai vu son cercueil… J'ai vu les trois cercueils rapatriés par

avion aux États-Unis.

Matthew regarda par la fenêtre. On apercevait une partie de la rue et l'immeuble couleur rouille des Postes et Télécommunications.

— Parce qu'il y a eu d'autres morts ?

— Posez votre portable sur mon bureau de manière que je puisse voir l'écran. Je n'ai rien contre vous, mais vous êtes journaliste et cette conversation est strictement privée. D'accord ?

— D'accord.

Matthew s'exécuta. Pendant quelques secondes, ils restèrent silencieux.

— Nous participions à une expérience, reprit Briggs. Nous testions un nouveau médicament. Nous étions cinq : Tom, moi et trois autres personnes. Les pilules étaient censées augmenter notre résistance au froid. Votre père faisait une fixation là-dessus. Elles se sont avérées efficaces : pendant des semaines, nous sommes restés dehors par moins dix ou moins douze, vêtus de nos seuls sous-vêtements. Plus d'une heure, parfois. De jour en jour, nous devenions moins sensibles au froid.

Il poussa un soupir.

— Mais il s'est passé des choses que nous n'avions pas prévues.

— Vous voulez dire que certains sont morts de froid ?

— Non, pas du tout. Le but de l'expérience, c'était justement d'éviter que le refroidissement du corps entraîne la mort. Mais il y a eu des problèmes psychologiques. Nous avons perdu le contrôle de nos nerfs.

Il respira à fond, passa une main dans ses cheveux courts.

— Je me suis retiré de l'expérience, mais les autres ont continué. C'était de la folie. Je l'ai dit à Tom, mais il n'a pas voulu m'écouter. Il était obsédé par les résultats.

— Et les choses ont mal tourné ?

— Oui.

Briggs hésita.

— Les effets secondaires étaient extrêmement violents. Et les chercheurs n'ont cessé d'augmenter les doses.

Un camion jaune chargé d'énormes blocs de granit passa devant la fenêtre.

— Deux des participants, Bradley et Reese, ont été retrouvés morts dans la chambre de Tom, continua Briggs. Tués d'une balle dans la tête avec son pistolet. Et Tom s'était suicidé.

Matthew sentait le sang battre dans ses tempes.

— Mais il a vécu à Nuuk à une période ultérieure.

— D'après ce qu'on m'a dit à l'époque, il avait tué deux de nos compagnons avant de se suicider.

— Vous avez vu les morts ?

— J'ai vu les cercueils avant qu'on les rapatrie. Et une cérémonie a eu lieu à la base. À l'époque, personne n'a compris comment Tom avait pu faire une chose pareille. Personne. Mais on a étouffé l'affaire. On a mis ça sur le compte d'une dépression sévère. Là-haut, en hiver, il ne fait jamais jour.

— Puis Tom est réapparu à Nuuk.

— Je ne l'ai pas revu depuis les meurtres.

Briggs dévisagea Matthew par-dessus l'écran de son ordinateur.

— S'il vous redonne signe de vie, j'aimerais bien être tenu au courant.

Matthew ferma les yeux. Il essaya de se concentrer.

— Si mon père est un assassin, on aurait dû me le dire.

— Les gens ignorent beaucoup de choses sur Thulé. Si nous nous revoyons en présence d'autres personnes, je nierai en bloc tout ce que je viens de vous dire. Si j'ai parlé, c'est uniquement parce qu'il m'a semblé que je devais ça à votre père. Malgré ce qui s'est passé. Et puis, je me souviens de vous enfant. De vous et de votre mère.

Briggs repoussa son fauteuil et se leva.

— Maintenant, je fais quoi ? demanda Matthew.

— Rien, répondit Briggs d'un ton sec. Ou alors, vous faites ce que Tom n'a pas été capable de faire… Vous partez loin d'ici.

— Non.

Matthew hésita un instant.

— Pourquoi m'avoir menti en disant que vous ne connaissiez pas mon père ?

— Eh bien… Tom est un assassin. Pardonnez-moi ; je ne vois pas comment le dire autrement. Ce n'est pas une histoire que j'ai très envie de partager. Surtout avec son fils. Mais maintenant, vous savez

tout, et…

Briggs poussa de nouveau un soupir.

— Matthew, quelle que soit la façon dont on tourne et retourne les choses, votre père est un assassin. Pour moi aussi, c'est douloureux. C'était mon meilleur ami. Si vraiment il n'est pas mort et qu'il refait surface, prévenez-moi immédiatement, d'accord ? Ne vous lancez pas dans cette aventure tout seul.

8

Nuuk, Ouest du Groenland,
18 octobre 2014

Un Dash 8 rouge s'approchait des constructions basses situées entre les quartiers de Nuussuaq et de Quinnqorput. Matthew vit l'avion se poser sur la piste d'atterrissage et freiner brutalement.

Le ciel était bleu et limpide. À l'arrière-plan, la crête du Sermitsiaq dominait le bras de mer et la presqu'île de Nuuk.

Matthew jeta sa cigarette dans un seau en métal et pénétra dans le petit aéroport. Dans le hall d'arrivée, tout paraissait défraîchi : les portes étaient déglinguées, et les dalles usées par les pas. Il se mit près du kiosque à journaux et regarda l'avion rouler doucement vers le terminal.

Il n'y avait que deux autres avions sur le tarmac, un second Dash 8 et un Bell Huey.

L'avion s'immobilisa, le bruit des hélices se tut et les passagers commencèrent à débarquer. Tupaarnaq fut la dernière à apparaître.

Matthew respira à fond. Il ne l'avait pas vue depuis plus d'un mois, mais elle n'avait pas changé. Mince, le crâne rasé, entièrement vêtue de noir, elle arborait une mine renfrognée. Elle devait détester prendre l'avion : rester coincée avec des inconnus dans un espace restreint devait lui être insupportable.

Elle disparut de son champ de vision et ressurgit juste devant lui. Glissé dans des rangers fatigués, son pantalon de treillis lui moulait les jambes. Elle avait enfilé un sweat à capuche et portait une veste noire sur le bras.

— Tu pues encore le tabac, dit-elle en l'étreignant brièvement.

— Oui, je… Bonjour.

— C'est pour ça que tu es si pâle et si maigre… Bonjour. Tu ferais bien d'arrêter.

— Oui…

Matthew hésita quelques secondes.

— Tu as disparu bien soudainement.

Elle hocha la tête.

— Je suis partie à la chasse.

— Si longtemps ?

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai pas rencontré de gibier.

Matthew se tourna vers le tapis à bagages.

— Tu as une valise ?

— Non. Seulement mon fusil.

Elle se dirigea vers le comptoir des bagages hors format.

Il la suivit du regard. Il avait beaucoup pensé à elle. À ses nombreux tatouages, au feuillage qui couvrait chaque centimètre de son corps, à part la tête, les mains et les pieds. C'étaient des plantes charnues et vigoureuses qui n'avaient rien de mièvre. Elles se répandaient partout, sauf dans les plis de ses coudes, où des rangées de dents émergeaient parmi les feuilles. Des dents brutales, menaçantes. Grosses comme des doigts. Et serrées. L'image figée d'une gueule d'animal. Il avait souvent vu ses bras et ses épaules. Mais son corps entier, il ne l'avait aperçu que deux fois. D'abord chez lui, en l'observant sous la douche – mais elle s'était enfuie quand elle s'en était rendu compte. Puis dans l'ancienne maison de Jakob, quand Ulrik avait voulu la tuer. L'image du jeune policier devenu fou était restée gravée dans sa mémoire. Pour Ulrik, elle était la femme qui avait anéanti toute sa famille. Il avait oublié qu'elle était aussi sa demi-sœur.

— Ce n'était pas la peine de venir me chercher, dit-elle en se tournant de nouveau vers Matthew.

Son fusil était rangé dans une housse qu'elle portait en bandoulière.

— Malik m'a prêté sa voiture, dit Matthew.

Ses pensées se bousculaient.

Tupaarnaq hocha la tête.

— Qu'est-ce que ta sœur fait à Færingehavn ?

— Elle y passe le week-end avec des amis du Danemark.

— Bon. Allons les voir. En route, tu me parleras de ton père.

— Tu veux qu'on y aille tout de suite ? D'après Else, un de ses amis y fait un saut tous les jours.

— Parfait. Mais je voudrais m'assurer que tout va bien.

— Au journal, on a un bateau maintenant. Du coup, on n'aura pas besoin d'en voler un.

— C'est quel type de bateau ?

— Aucune idée.

— Peu importe, du moment qu'il fonctionne.

— Il fonctionne très bien, mais…

Tupaarnaq poussa la porte du hall d'arrivée.

— Mais quoi ?

— Paneeraq nous invite à prendre le café. C'est l'anniversaire de Jakob, il a quatre-vingts ans aujourd'hui.

— Alors, on va d'abord chez elle ?

— C'est ce que j'avais pensé.

Matthew baissa la tête. Il avait du mal à la quitter des yeux, mais il savait qu'il fallait se montrer prudent.

— Malik sera là. Comme ça, je pourrai lui rendre sa voiture.

— OK. Je viens avec toi.

— Ils m'ont souvent demandé de tes nouvelles, mais je n'ai rien pu leur dire.

— Ah.

Matthew la dévisagea par-dessus le toit de la voiture.

— Tu te sens le courage d'aller là-bas ?

Elle jeta son fusil sur la banquette arrière.

— Et toi ?

— J'y suis retourné deux ou trois fois depuis qu'ils se sont installés dans l'ancienne maison de Jakob. Mais je ne suis pas monté à l'étage.

— Après tout, c'est une maison comme une autre.

— Tu as sans doute raison.

Matthew jeta un dernier coup d'œil sur l'aéroport. Tupaarnaq monta dans la voiture et claqua la portière.

C'était dans la maison de Jakob qu'Ulrik avait tenté de violer et de tuer Tupaarnaq. Dans une chambre à l'étage. À l'époque, c'était Abelsen qui vivait dans la maison. Tout le monde avait cru que Jakob

et Paneeraq, sa fille adoptive, étaient morts en 1973, mais un jour ils avaient réapparu à Nuuk. On ignorait la véritable identité de Jakob, mais le vieil homme avait fini par tout raconter à Matthew. Il avait fui Nuuk en 1973, quand Paneeraq avait onze ans, pour protéger Lisbeth, la femme qu'il aimait. Jakob était policier, Lisbeth était une meurtrière. Paneeraq et Jakob avaient attendu la mort de Lisbeth pour quitter le village où ils se terraient.

9

Matthew s'installa près de la fenêtre. Sur la table, Paneeraq avait disposé plusieurs sortes de gâteaux.

Dès leur arrivée, Paneeraq avait pris Tupaarnaq à part. Matthew savait que Paneeraq et Jakob s'étaient inquiétés quand elle avait soudainement disparu. Discrètement, Matthew jeta un coup d'œil sur le buffet en palissandre. Le fameux harpon en bois était suspendu juste au-dessus.

Ottesen s'assit à côté de Matthew. Il passa la main dans ses courts cheveux noirs et lui adressa un large sourire.

— Ce soir, je vais être obligé de courir une demi-heure de plus. Si tu venais avec moi, Matthew ? L'air frais te ferait du bien.

— Je ne cours jamais. Je n'ai même pas de chaussures de jogging.

— On a tout ce qu'il faut au commissariat, dit Ottesen dans un éclat de rire qui accentua encore ses traits taillés à la serpe. Toujours prêts pour le combat !

— J'ai du travail, répondit Matthew. Un article à rédiger.

Flanqué de deux jeunes policiers, dont une femme, Jakob était assis en face d'eux. Malik était installé en bout de table, à côté d'une femme que Matthew ne connaissait pas. De tous les gens présents, Malik était celui dont il était le plus proche ; il était photographe au journal et ils avaient tout de suite sympathisé.

— Il s'agit du papier sur le triple suicide d'Itoqqortoormiit ? demanda Ottesen.

— Oui. J'ai terminé la partie concernant le survivant et ses histoires de fou… Les démons, les pilules, tout ça. Mais pour le reste, je n'y vois pas clair.

— Vous parlez trop et vous ne mangez pas assez ! les interrompit Jakob.

Ses yeux bleus illuminaient son visage ridé.

Matthew hocha la tête.

— On n'arrivera jamais à avaler tout ça, dit-il en prenant un morceau de gâteau.

— Sans doute, dit la jeune policière assise à côté de Jakob. Mais mieux vaut trop que pas assez.

— Peut-être.

Matthew la regarda. Il l'avait déjà vue devant le bloc 17 quand on avait découvert le corps de Lyberth dans l'appartement de Tupaarnaq.

— Rakel a raison, dit Paneeraq en faisant passer un pichet de jus de fruits. Quand on invite les gens à prendre le café, il faut plein de gâteaux. Et n'écoutez pas Jakob : il se plaint toujours quand il y a plus de trois personnes dans la pièce.

— Allons, allons, dit Jakob en se tournant vers Ottesen. Il y a du nouveau pour Abelsen ?

— Malheureusement non. Il court toujours.

Rakel regarda Matthew, qui baissa les yeux.

— On l'a cherché partout. Il a peut-être quitté le Groenland.

— Et ceux qui l'ont aidé à s'enfuir ? demanda Matthew.

— Pas la moindre trace.

— Cet homme devrait être en prison, dit Jakob en prenant un morceau de brioche.

— On finira bien par le coffrer, dit Ottesen. À un moment ou à un autre, il réapparaîtra, j'en suis sûr.

— Il n'y a pas plus retors que lui, reprit Jakob. Vous ne l'attraperez que s'il commet une erreur.

— Tout le monde en commet, dit Rakel.

Matthew posa sa fourchette à gâteau. Il sentait de nouveau le sang battre dans ses tempes.

— Quelqu'un d'entre vous a entendu parler d'un double meurtre et d'un suicide sur la base de Thulé en 1990 ?

— Tu as encore déterré une vieille affaire ? demanda Ottesen.

— Peut-être… Je n'en sais rien. Il s'agirait de trois marines, si j'ai bien compris. L'un d'entre eux aurait tué les deux autres et se serait suicidé.

— En 1990 ? dit Jakob. À l'époque, j'étais à Qeqertarsuatsiaat, et un

homme est arrivé dans le village…

Tupaarnaq posa une main sur l'épaule de Matthew.

— Tu peux disposer du bateau aujourd'hui ?

— Oui.

— Tout à l'heure, dans la cuisine, j'ai parlé avec Else. Je lui ai promis d'aller voir ta sœur et ses amis.

— Maintenant ?

— Ça te pose un problème ?

Matthew regarda Jakob et Rakel.

— Non. Je voulais seulement…

— Alors, viens.

En enfilant sa veste, Matthew observa Else et Tupaarnaq. Else avait suggéré à Tupaarnaq d'apporter des gâteaux aux jeunes de Færingehavn, et Tupaarnaq avait rempli des boîtes en plastique.

— Vous allez où, Matt ?

Matthew se tourna vers Malik, qui venait d'apparaître sur le seuil de la porte du séjour.

— On va au port de plaisance.

— Je vais vous y conduire. Mon estomac va éclater si je mange encore quelque chose.

Jakob prit Matthew par le bras.

— Quand tu seras de retour, je te parlerai de l'époque où nous vivions à Qeqertarsuatsiaat… Mais pas maintenant.

Il bâilla.

— Je commence à être un peu fatigué.

— C'est normal, répondit Matthew en lui donnant une tape sur l'épaule. Bon anniversaire !

Tupaarnaq tendit un sac à Matthew.

— Tu es prêt ?

Matthew hocha la tête.

À leurs côtés, Malik enfila ses bottes, non sans mal.

— Putain, j'ai pris trop de ventre.

— Bon, on y va, dit Tupaarnaq. La vie sociale, ça me donne des boutons. Surtout quand il y a plein de flics.

10

Malik se gara juste après la sortie du tunnel. Un chemin plein de nids-de-poule descendait jusqu'au port de plaisance et le pont flottant était soulevé par la marée haute.

Matthew tendit les clés du bateau à Tupaarnaq.

— C'est lequel ? demanda-t-elle.

— Le troisième à partir du bout. Tu le vois ? Il est blanc et marron clair.

— Génial !

Elle mit son fusil en bandoulière.

— Je craignais que ce soit un de ces machins super-lents. C'est un bateau comme celui-là que j'aurais choisi si je n'avais pas eu de clé.

Elle se dirigea vers le pont flottant.

— Envoyez-moi un message si vous voulez que je revienne vous chercher, dit Malik. Je n'ai rien à faire, à part jouer à des jeux vidéo.

Matthew hocha la tête et emboîta le pas à Tupaarnaq.

Elle monta à bord.

— Je vérifie la batterie. Il y a assez d'essence ?

— En principe, on doit toujours le rendre avec le réservoir plein. Mais il vaut peut-être mieux s'en assurer.

— Tu sais où il se trouve ?

Matthew secoua la tête. Il referma la porte de la cabine derrière lui. À l'intérieur, il y avait de la place pour six personnes assises.

— Il va falloir que tu apprennes à naviguer, dit Tupaarnaq. Tu mets le contact ?

Matthew tourna la clé de contact. Le moteur démarra tout de suite. Tupaarnaq remit le couvercle au-dessus de la batterie.

— J'ai vu ce matin un homme qui m'a affirmé que mon père était mort en 1990, dit Matthew en s'installant sur un siège à gauche.

— Mais ta sœur est née bien après, non ?

— En effet. D'après ce que j'ai cru comprendre, mon père aurait tué deux hommes quand il était à Thulé. Ensuite, il aurait vécu clandestinement à Nuuk. Puis on l'aurait démasqué et il aurait de nouveau été obligé de fuir.

Tupaarnaq dévisagea Matthew.

— Ça expliquerait pourquoi tu ne l'as plus revu.

— Oui, mais le problème est que je ne le vois pas en meurtrier.

— Et toi-même, tu te vois en meurtrier ?

Matthew sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il déglutit.

— Pardon, dit Tupaarnaq à voix basse. Tu as compris ce que je voulais dire. Tu t'imagines passer douze ans en prison pour le meurtre d'un homme bien pire qu'Ulrik ?

Elle tira le starter. Le bateau démarra d'un coup sec et ils s'éloignèrent du pont flottant.

— Tu veux bien remplir le chargeur ? dit-elle en hochant la tête en direction de la housse de son fusil. Les cartouches sont dans la petite poche sur le côté.

— Ce n'est pas imprudent de les garder dans la housse ?

— Ici, les règles sont faites pour être contournées.

Matthew sortit le fusil et défit le chargeur. Après l'avoir rempli, il souleva l'arme et regarda à travers la lunette de visée. Nuuk s'éloignait lentement. Devant eux, le fjord s'élargissait et les montagnes paraissaient plus sauvages.

— On ne va pas chasser le phoque, j'espère ?

— Qui sait ?

Matthew fit une grimace. Il gardait encore dans la bouche le goût du foie cru qu'elle lui avait fait avaler quand ils étaient partis à la chasse. Le sang coagulé au fond du bateau, les intestins jaillissant du corps de l'animal mort, la peau pleine de gras et l'*ulo* que Tupaarnaq avait utilisé pour la nettoyer : il essaya de refouler les images.

— On ne pourrait pas chasser autre chose que des phoques ?

— Calme-toi. Je ne chasse qu'en cas de nécessité et aujourd'hui je n'en ai pas besoin. À moins de tomber sur l'animal que je cherche.

— Et c'est lequel ?

— Un porc.

— Tu veux dire un homme ?

— Quand on sera à l'abri des montagnes, je te laisserai naviguer.

Les vagues frappaient la coque du bateau. Matthew voyait qu'ils filaient à trente nœuds.

— Je veux bien essayer. Mais on ira moins vite que maintenant.

— On s'enhardit facilement. Le bateau est simple à manœuvrer. L'important, c'est d'éviter les récifs.

Matthew hocha la tête. Il regarda autour de lui. Partout se dressaient des montagnes escarpées. Il n'y avait aucun village entre Nuuk et Færingehavn. Seulement une interminable succession de montagnes et une mer glaciale.

— Comment on repère les récifs ?

— À l'aspect de la mer. À sa couleur, à la forme des vagues…

Il examina l'eau. Elle paraissait toute noire.

— Je me moque de toi, dit-elle. Je les vois sur cet écran. Même les bancs de poissons y apparaissent.

Elle releva la manette et le bateau s'immobilisa. Le moteur continua de tourner à vide.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Matthew. Il y a un récif ?

Elle montra du doigt quelque chose au pied de la paroi rocheuse. Puis elle remit les gaz et laissa le bateau filer doucement en direction des montagnes. À une centaine de mètres d'altitude, la neige commençait déjà à s'accumuler dans les crevasses et les anfractuosités. Dans un mois à peine, le tapis blanc descendrait jusqu'à la mer.

Matthew scruta les profondeurs.

— Va à la proue, dit-elle. Et prends ton portable, si tu veux faire une photo. J'ai vu une baleine.

— Une baleine ? Au pied des montagnes ?

— Oui. Elle ne va pas tarder à réapparaître.

Elle se tourna vers Matthew.

— Prépare l'ancre.

Matthew hocha la tête en souriant.

La baleine remonta deux fois à la surface. C'était une baleine à bosse avec une nageoire caudale noir et blanc.

— Elle mange, dit Tupaarnaq. C'est bien ce que je pensais.

— Si près de la côte ?

— Oui, il y a souvent des bancs de petits poissons près des rochers. Et les jeunes baleines à bosse s'aventurent partout.

Elle coupa le moteur.

— Jette l'ancre. Autrement on va droit dans les rochers.

En mouillant l'ancre, Matthew vit la chaîne filer, mètre après mètre.

— Dis donc, c'est profond par ici !

— Oui, les montagnes tombent à pic.

Il tira jusqu'en haut la fermeture éclair de sa veste et rejeta la tête en arrière.

Quand la baleine remontait, ils l'entendaient respirer à longs traits rauques. Elle se retournait mollement et des jets de vapeur sortaient de ses évents.

Tupaarnaq avait rejoint Matthew, son fusil à la main. Tous deux regardaient le gros animal plonger de nouveau.

— Elle est dangereuse ? demanda Matthew.

— Pas du tout.

Matthew lorgna son fusil.

— Qu'est-ce que tu chasses à Tasiilaq ?

Elle se tut un instant.

— Des hommes.

— Des hommes ?

Elle hocha la tête d'un air absent.

— Abelsen.

— Tu penses qu'il pourrait s'y rendre ?

— Je n'en sais rien. Mais ce ne serait pas la première fois qu'il viendrait s'y cacher… Et il y a plein d'hommes comme lui dans ce village de merde.

Matthew regarda ses vêtements noirs. Sa veste légère et son pantalon de treillis.

— Comment on s'y prend pour traquer un homme ?

Elle haussa les épaules.

— Je reste assise et j'attends. En haut d'une falaise au-dessus du village. Là, je peux observer tout ce qui se passe.

— Et s'il se montre ?

— Dans ce cas, il est mort.

Elle leva son fusil, le pointa sur la paroi rocheuse.

— Si tu le tues, tu prendras encore douze ans… comme pour le meurtre de ton père.

— Tu es stupide, ou quoi ?

Elle se tourna vers Matthew.

— Tu as tout lu sur l'affaire, n'est-ce pas ? J'ai pris douze ans parce que j'ai également été reconnue coupable du meurtre de ma mère et de mes deux petites sœurs. Si je tue Abelsen, je prendrai cinq à huit ans, au maximum.

— Sauf que ce sera un cas de récidive. Tu as fait des études de droit, tu le sais très bien… Si tu lâchais prise pour profiter un peu de la vie ?

— Profiter de la vie ? Un enfant violé ne grandit jamais. On ne devient jamais un adulte comme les autres. Après ce qu'on t'a fait, c'est impossible.

Elle serra si fort la crosse de son fusil que les jointures de ses doigts blanchirent. La baleine était de nouveau remontée et le bruit de sa respiration semblait planer au-dessus de la mer.

— Quand ce porc te fait exploser avec sa bite, quand tu cries de douleur, quand il te frappe pour te faire taire et que ton sang coule à flots… après ça, tu ne peux plus avoir une vie normale. Quand son corps moite t'écrase contre le matelas. Quand tu sens sa transpiration. La puanteur de ses dents pourries. Et quand tu entends ses grognements.

Matthew se laissa retomber lourdement sur le siège.

— Pardon… Je ne savais pas.

— Il n'y a pas de mot plus inutile que "pardon".

Tupaarnaq leva son fusil. Elle prit un air concentré.

La baleine se retourna lourdement dans l'eau. Son corps luisait comme du caoutchouc mouillé. Elle expira longuement avec un sifflement rauque, remplissant l'atmosphère d'humidité.

Tupaarnaq dirigea son fusil vers la paroi rocheuse et fit feu à trois reprises. Le bruit résonna entre les montagnes. Matthew sursauta et ferma les yeux.

— C'est pour ça que le taux de suicides est si élevé au Groenland, continua Tupaarnaq. Des jeunes femmes, des jeunes hommes détruits à tout jamais mettent fin à leur vie parce qu'on les a empêchés de devenir adultes. Dans leur tête, il n'y a que le viol. Ils n'ont plus de

goût à rien… et un enfant violé attire d'autres violeurs… comme les animaux morts attirent les vautours.

Elle tira un dernier coup de feu et baissa son arme.

— Abelsen a violé ma mère. C'est sa faute si mon père est devenu fou. C'est sa faute s'il a tué mes petites sœurs… Il doit mourir, comme mon père.

11

Quand ils entrèrent dans le fjord de Færingehavn, la neige avait commencé à tomber. Matthew avait navigué pendant un moment, mais Tupaarnaq avait repris le gouvernail. Ils étaient pressés d'arriver.

Matthew était sorti de la cabine. Assis à la poupe, il regardait la côte. Il avait posé le fusil de Tupaarnaq sur ses cuisses ; de temps à autre, il le soulevait pour observer le rivage à travers la lunette de visée.

Ils passèrent près de la longue jetée en bois avec ses entrepôts en ruine. Dans l'un d'eux, ils avaient découvert le corps nu d'une petite fille morte quarante ans plus tôt après avoir été affamée et torturée. Matthew était toujours hanté par son image.

— On ne peut pas accoster, cria Tupaarnaq dans la cabine.

Ils s'approchaient du bâtiment gris près duquel ils s'étaient amarrés la dernière fois. Le bateau donnait de la gîte à droite.

— Jette l'ancre et défais le canot pneumatique, dit-elle.

En laissant filer la chaîne de l'ancre, Matthew s'aperçut que l'eau était moins profonde. Il vit qu'une fine couche de neige recouvrait déjà le fond du canot. Il le retourna et le mit à l'eau. Puis il tendit le fusil à Tupaarnaq.

— Tu penses qu'on en aura besoin ?

— Et toi, tu penses quoi ?

Elle prit le fusil et descendit dans le canot.

— Il fait froid tout à coup, dit-il en regardant le rivage.

La ville était dans le même état qu'à leur dernière visite : partout, les vitres étaient cassées et la peinture s'écaillait. Seuls les toits avaient meilleure mine grâce à la neige fraîche. Mais en dessous, la tôle ondulée était toujours aussi rouillée, et le carton bitumé aussi fané. Les maisons avaient beau être abandonnées depuis plus de trente

ans, leur couleur avait en partie résisté au temps. Des taches rouges et vertes étaient encore visibles ici et là. La plupart des constructions étaient de plain-pied, mais certaines étaient pourvues d'un étage. Toutes étaient ravagées par les tempêtes et les hivers arctiques.

— Tu viens ou pas ?

— Oh, pardon.

Matthew se retourna pour prendre le paquet de gâteaux.

— Qu'est-ce que j'ai dit à propos de ce mot ?

Tupaarnaq s'empara des rames. Quelques minutes plus tard, Matthew put sauter à terre. Ils remontèrent le canot jusqu'à l'arrière du bâtiment le plus proche. Près de sa façade s'alignaient plusieurs fûts de pétrole rouillés.

Matthew regarda autour de lui. Il y avait une trentaine de bâtiments importants. La plupart avaient sans doute abrité des appartements, mais ceux qui longeaient le port avaient dû servir d'entrepôts.

— Où peuvent-ils être ? demanda-t-il.

— Ils ont dû entendre le bateau, répondit Tupaarnaq en haussant les épaules. Ils sont peut-être dans la grande maison grise là-bas. Allons voir.

Matthew promena son regard sur le terrain vague. La maison était tout au bout.

Tupaarnaq mit son fusil en bandoulière.

Ici et là, une herbe jaunie recouvrait le terrain vague, et le vent faisait voler la neige, qui s'accumulait dans les creux. Matthew savait depuis leur dernière visite qu'il fallait marcher sur les touffes d'herbe, car le reste du terrain était détrempé.

Le ciel était chargé de nuages gris et la neige commençait à tomber dru.

Pour accéder à la maison grise, il fallait traverser un pont en bois. La maison était aussi délabrée que les autres, mais la tôle ondulée du toit était intacte. Deux ailes encadraient son corps principal. À l'aile gauche, une porte abîmée pendait de biais sur son chambranle. Toutes les vitres étaient cassées.

— Hé ho, cria une voix.

Matthew et Tupaarnaq s'arrêtèrent net. Un jeune homme dégingandé apparut à une des fenêtres.

— Il y a des gens qui arrivent, cria-t-il en se retournant. Ils ont un fusil.

Trois autres personnes surgirent derrière lui. Matthew leur fit un signe de la main et vit sa sœur répondre à son geste.

— Ils ont l'air d'aller bien, dit Tupaarnaq.

Les jeunes s'éloignèrent de la fenêtre. Quelques instants plus tard, Matthew et Tupaarnaq les virent courir à leur rencontre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Arnaq. C'est ma mère qui vous envoie ?

Matthew hocha la tête.

— En un sens, oui. On vous apporte des gâteaux. Les restes de l'anniversaire de Jakob.

— C'est sympa. Mais tout va très bien, on n'a pas besoin de nounous… Lars, ça suffit amplement.

Elle se retourna et fit les présentations.

— Voici Lasse, Alma et Andreas.

— Salut, dit Matthew en dévisageant les trois jeunes.

C'était Lasse qui les avait interpellés. C'était le plus grand. Andreas était roux et plus petit, tandis qu'Alma avait des taches de rousseur et des cheveux blonds, comme Lasse.

— C'est cool, cet endroit, dit Andreas. Complètement freaky.

— Mais qu'est-ce qu'il fait froid ! dit Alma.

— Vous n'avez que ça comme vêtements ? demanda Tupaarnaq.

— On en a d'autres à l'intérieur. On campe à l'étage. Là-haut, il y a plein de petites pièces et de vieux objets.

— Complètement freaky, répéta Andreas.

Tupaarnaq se tourna vers Matthew.

— Elle te ressemble. Arnaq, je veux dire.

Matthew sourit.

— Tu trouves ?

— Oui. Vous avez les mêmes joues et le même nez.

— C'est ton frère ? demanda Lasse.

Arnaq hocha la tête.

— Oui, c'est Matthew. Mais on se connaît à peine.

Lasse dévisagea Tupaarnaq.

— Tu es chasseuse ?

— Oui.

— Mon père dit que les femmes et les armes, c'est pareil que les femmes et les voitures, dit-il en rigolant.

Arnaq lui donna un coup de coude.

— Ton père vit à l'âge de pierre ?

— Où est le problème ? C'est ce qu'ils disent tous, les camarades de chasse de mon père.

Tupaarnaq prit son fusil dans la main droite. Puis elle ramassa une vieille boîte de conserve, se dirigea vers Lasse et posa la boîte sur sa tête.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? protesta-t-il.

— Tais-toi et ne bouge pas.

Il enleva la boîte sans la regarder.

Tupaarnaq l'attrapa par le bras et s'empara de la boîte. Puis elle lui tapota le front de son index.

— Je t'ai dit de ne pas bouger !

Elle le regarda dans les yeux. Puis elle remit la boîte sur sa tête.

— Si tu bouges encore, je te fais sauter une oreille.

Lasse n'osa plus broncher. Mouillés par la neige, ses cheveux mi-longs pendaient mollement sur ses joues.

— Laisse-le tranquille, dit Matthew. Je pense qu'il a compris.

— Je ne crois pas.

Tupaarnaq se dirigea vers l'autre extrémité du pont. Elle s'arrêta à une dizaine de mètres du garçon et leva son fusil. Ses yeux noirs brillaient dans l'obscurité.

— Ne bouge pas ! cria-t-elle. À force de trembler comme ça, tu vas faire tomber la boîte.

— Ne tire pas ! supplia Lasse. Pardon !

Andreas et Alma regardèrent alternativement Matthew et Tupaarnaq. Instinctivement, ils avaient reculé de quelques pas.

Matthew secoua la tête. Il s'approcha de Lasse et envoya valser la boîte. Le garçon sursauta et baissa la tête.

— Elle peut toucher un phoque à la tête à cent mètres de distance, dit Matthew. T'as pas intérêt à la provoquer.

Tupaarnaq baissa son fusil et les rejoignit.

— Il est chargé ? demanda Arnaq.

Tupaarnaq se retourna et dirigea son arme vers un vieux bidon d'huile. Le coup de feu projeta le bidon à plusieurs mètres et souleva un tourbillon de neige.

— T'as pas froid aux yeux, dit Arnaq.

Puis elle se tourna vers Matthew.

— C'est ta copine ?

Matthew regarda ses pieds.

— Non… Non. On bosse ensemble, c'est tout.

— Il n'y a rien d'autre, dit Tupaarnaq. Entrons. Vous avez l'air de grelotter.

— Oui, venez voir où on dort, dit Arnaq.

Puis elle donna une tape à Lasse.

— Détends-toi. T'es pas mort.

Il secoua la tête en souriant timidement.

— Elle est folle, cette meuf.

Ils se dirigèrent vers la maison et montèrent l'escalier brinquebalant jusqu'à l'étage. Les plafonds gondolaient et les murs étaient tachés d'humidité, des bouts de plâtre et des lambeaux de papier peint jonchaient le sol, et le vernis du parquet s'écaillait. Les quelques ampoules qui pendaient au plafond étaient toutes cassées.

En passant devant la pièce où Tupaarnaq et lui s'étaient cachés autrefois, Matthew montra du doigt deux impacts de balles près de la porte.

— En effet, tu as tiré à côté.

— Il faisait noir, dit Tupaarnaq.

— Il était gros, pourtant.

Tupaarnaq s'arrêta pour examiner le mur.

— Je ne comprends pas comment j'ai pu le rater.

— De quoi vous parlez ? demanda Arnaq.

— Tupaarnaq et moi, on est venus ici en août, répondit Matthew.

Il hésita un instant.

— Pendant la nuit, on a essayé de nous tuer et Tupaarnaq a tiré sur nos agresseurs.

— Sérieusement ? Alors, qu'est-ce qu'on fout ici ? demanda Lasse.

— Ce qui nous est arrivé aurait pu se passer n'importe où, dit Matthew. Nos agresseurs nous ont suivis jusqu'ici parce que je

détenais un objet qu'ils voulaient récupérer. Pour ça, ils étaient prêts à nous tuer.

Arnaq dévisagea Tupaarnaq en fronçant les sourcils.

— C'est exact ?

— Oui. D'ailleurs, on a failli y laisser notre peau. Mais maintenant, c'est de l'histoire ancienne.

— On a dû regagner notre bateau à la nage, dit Matthew. Et pendant ce temps, ils nous tiraient dessus. J'ai été à deux doigts de me noyer. L'eau était horriblement froide.

— Celui qui nous tirait dessus est mort, précisa Tupaarnaq.

— Au fait, deux hommes sont venus nous voir hier, dit Arnaq en regardant alternativement Matthew et Tupaarnaq.

— Il y en avait un qui s'appelait Símin. Il était un peu plus jeune que vous, ajouta Alma.

Elle était en train de se sécher les cheveux avec une serviette.

Arnaq hocha la tête.

— Le plus âgé nous a dit que Símin venait d'avoir vingt-trois ans.

— Pourquoi il vous a parlé de son âge ? demanda Matthew.

— Aucune idée. Il nous a simplement raconté que Símin était son fils et que c'était le jour de son anniversaire.

— Le jeune était d'une pâleur extrême, dit Alma. Et il avait les cheveux presque blancs.

— Comme un albinos, dit Andreas. C'était bizarre… Il nous regardait comme s'il n'avait jamais vu d'êtres humains.

— C'était surtout Arnaq qu'il regardait, l'interrompit Lasse.

Arnaq baissa les yeux en souriant.

— Et l'autre ? demanda Matthew.

— Il était grand et gros, répondit Alma. Il devait avoir au moins soixante ans.

Arnaq hocha la tête.

— Il avait de petits yeux et une barbe rousse.

— Il ressemblait à Andreas, rigola Lasse. Sauf qu'il était deux fois plus gros.

— Arrête ! dit Andreas en lui donnant un coup de coude.

— Et ils sont repartis ? demanda Matthew.

— Oui, répondit Arnaq. Mais le vieux nous a posé des tas de

questions.

— C'était vraiment bizarre, dit Andreas.

— Mais enfin… Il avait bien le droit de poser des questions, non ?

— Qu'est-ce qu'il voulait savoir ? demanda Tupaarnaq.

— Toutes sortes de choses. Si j'étais de Nuuk, qui étaient mes parents…

— Mais il n'interrogeait qu'Arnaq, dit Lasse. Nous autres, il s'en foutait. Comme si on n'existait pas.

Ses camarades hochèrent la tête.

— Je lui ai dit que je ne connaissais pas mon père, mais que je savais qu'il était américain, continua Arnaq. Je n'ai pas su quoi raconter d'autre.

— Je crois qu'il voulait simplement bavarder un peu, intervint Alma.

— Et après, ils sont allés où ? demanda Tupaarnaq.

— Dans une des maisons au bord de l'eau. Et ensuite, ils ont pris leur bateau.

— Je me demande qui ça pouvait être, dit Matthew en regardant Tupaarnaq.

Elle secoua la tête.

— C'étaient des touristes, je suppose, dit Alma. Ils avaient un accent. Mais pas un accent groenlandais.

— Il y en a partout, maintenant, dit Arnaq d'un ton maussade.

— Nous aussi, on est des touristes, lui fit remarquer Alma avec un sourire.

— Je ne crois pas que ce soit ça, objecta Arnaq. Je pense que le vieux a vécu ici, autrefois.

Matthew hocha la tête.

— Ça pourrait bien être des Féringiens.

— Tout ça est quand même bizarre, dit Lasse. En partant, Símin parlait tout seul. J'ai l'impression qu'il répétait : "démons, démons".

— Tu racontes n'importe quoi, dit Alma. Moi, je n'ai rien entendu.

Lasse fit une grimace en écartant les bras.

— En tout cas, il avait un drôle d'air avec son visage blême et ses yeux enfoncés.

— Moi, je l'ai trouvé assez mignon, dit Alma. Il avait l'air timide,

sinon il m'a semblé plutôt sympa.

— Lars est venu aujourd'hui ? demanda Matthew.

Arnaq hocha la tête.

— Oui, il vient toujours dans la matinée. Comme ça, il peut nous ramener à Nuuk avant la tombée de la nuit, si jamais il y a un problème.

— Vous lui avez parlé des deux hommes ?

— Oui, mais il a rigolé. Il a dit qu'on exagérait… Surtout Lasse.

— Ce qui est tout à fait vrai, dit Alma.

— Laisse tomber, dit Lasse. Qu'est-ce que vous nous apportez comme gâteaux ?

Le danseur masqué

Uaajeertartoq

12

Base militaire de Thulé, Nord du Groenland, 13 mars 1990

Les ampoules grésillaient. Tom leva le regard vers la lumière jaune, mais baissa immédiatement la tête. Ses yeux le grattaient, ils étaient secs et irrités à cause du manque de sommeil. Bradley et Reese étaient assis à sa droite, Sakkak à sa gauche. Tous ne portaient que leurs boxers. Derrière eux, Lee et Christine étaient en train de noter les résultats de l'expérience du jour. Ils étaient accompagnés d'un médecin d'un certain âge que Tom connaissait à peine.

L'air absent, Bradley et Reese regardaient droit devant eux. Leur corps paraissait raide et bloqué. Au bout d'une demi-heure dans la pièce bien chauffée, leur peau avait retrouvé un aspect normal. Des électrodes les reliaient aux appareils de mesure.

Tom se mordit les lèvres et hocha la tête. Le sang battait dans ses tempes et il avait des spasmes dans la nuque. Quand il était seul, il ne cessait de penser à Annelise et à Matthew. Il serra et desserra les poings. Ses doigts craquèrent. Ses articulations étaient rouillées.

Sakkak fut pris de tremblements. Sa peau présentait encore des taches rouges provoquées par le froid. Ils avaient parlé de lui la veille. Christine s'était inquiétée : l'expérience n'allait-elle pas finir par tuer le jeune Inuit ? Mais rien n'avait laissé penser qu'il y avait un danger. La température de Sakkak baissait beaucoup, mais il commençait à développer une résistance au froid. Même sous placebo.

Sakkak se tourna vers Tom. Un large sourire apparut sur ses lèvres lorsqu'il rencontra son regard.

— Sur moi, ça ne produit pas d'effet, je crois, dit-il en jetant un coup d'œil sur les autres.

Bradley et Reese ne réagirent pas.

— Je grelotte comme c'est pas permis, poursuivit Sakkak.

Tom haussa les épaules.

— C'est peut-être génétique.

L'air dubitatif, Sakkak fit oui de la tête. Puis son regard s'illumina.

— Hier, je suis allé chasser avec Minik, mon meilleur ami. On a tué trois phoques. Pendant qu'on traînait les animaux jusqu'à la maison, Minik a trébuché et il s'est retrouvé avec la tête à l'intérieur d'un des phoques.

Tom regardait droit devant lui. Il avait la gorge sèche.

— Vous leur aviez ouvert le ventre ?

Sakkak rigola.

— Oui.

Lee leur fit signe de se taire.

Sakkak baissa la tête, mais continua de sourire.

— C'était marrant, dit-il à voix basse. La tête de Minik dans le ventre du phoque… Il a failli vomir, il a donné un coup de pied dans le corps de l'animal… et il avait la figure barbouillée de sang… On aurait dit un danseur masqué.

Sakkak regarda le plafond en secouant la tête.

— Imaneq est danseur. C'est mon beau-père.

Dévisageant Tom avec insistance, il hésita un instant.

— Moi aussi, j'ai appris à danser. Et à jouer du tambour.

Tom hocha la tête en regardant droit devant lui.

— Tu veux que je te montre ? continua Sakkak.

Ses yeux brillaient.

— Le commandant m'a demandé de danser pour vous un de ces jours. La semaine prochaine, je pourrais apporter mon matériel. Il me faut mon maquillage et mon tambour, c'est tout.

— Pourquoi pas ?

Tom écoutait Sakkak d'une demi-oreille. Il pensait toujours à Annelise et à Matthew. Le petit garçon était souriant, il s'en souvenait, mais toutes les images qu'il gardait d'eux étaient tristes. Comme s'ils pleuraient. Il regarda ses avant-bras. Ses muscles étaient tendus et ses veines saillaient. Il avait l'impression que son sang était plus épais, qu'il coulait plus lentement. Il ferma les yeux. Son pouls battait fort.

Il sursauta en sentant Lee poser une main sur son épaule.

— C'est terminé.

Tom expira longuement.

— Merci, dit-il en se retournant à moitié.

Ils commencèrent à leur enlever les électrodes.

— Rappelle-toi : on a une visite, dit Lee.

— Ah oui, c'est vrai. Un représentant du conseil territorial, je crois ?

— Oui. Briggs l'accompagne.

— Briggs n'était pas dehors avec les autres ?

— Nous avons préféré qu'il fasse visiter la base à notre invité.

Tom enfila un tee-shirt. Sakkak lui donna une tape sur l'épaule.

— Merci pour la causette.

Tom lui adressa un sourire.

— Rentre bien.

Sakkak jeta un coup d'œil sur leurs deux compagnons.

— Vous avez l'air si tristes, tous les trois.

— Bradley et Reese ne sont pas très bavards.

Sakkak se mit à tambouriner sur ses cuisses. Un petit motif rythmique monotone.

— Je pense que ce serait une bonne idée que je vous joue du tambour, la prochaine fois. C'est dans une semaine, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ça vous fera du bien. Il faut sentir le rythme en soi. Comme lorsqu'on se fond dans la nature. La semaine prochaine, je danserai, hein ?

Tom se frotta les yeux.

— J'en parlerai à JJ. On pourrait se retrouver chez moi… après le relevé des résultats.

Sakkak hocha la tête. En se dirigeant vers la porte, il donna une tape sur l'épaule de Reese. Tom raconta à ses camarades de quoi ils avaient parlé, Sakkak et lui.

Ils étaient tous sur le point de quitter la pièce quand la porte s'ouvrit brusquement, laissant passer un courant d'air glacial.

Briggs apparut sur le seuil. Il salua tout le monde d'un signe de tête.

Sakkak, Bradley et Reese en profitèrent pour s'éclipser.

— Voici Erik Abelsen, du conseil territorial, annonça Briggs.

Tom regarda le jeune homme maigre aux cheveux noirs. Abelsen

avait des yeux perçants, un visage étroit et des pommettes hautes.

Abelsen chassa quelques flocons de neige de sa veste et se dirigea vers Lee et Christine.

— Bonjour. Je travaille au conseil territorial. Je m'occupe notamment de recherche.

Lee et Christine se présentèrent et lui serrèrent la main.

Christine se tourna vers Briggs :

— Il me semble qu'il nous faut une semaine de plus.

— Que veux-tu dire ?

— Il est trop tôt pour donner ce médicament à des civils.

Abelsen se racla la gorge.

— Pardon de vous interrompre, mais nous sommes prêts à tester le médicament sur les habitants de Qaanaaq.

— Sous la responsabilité de qui ? demanda Christine.

— Sous la mienne. Enfin, sous celle du conseil. Nous sommes prêts.

— Il faudrait que nous le soyons aussi, intervint Lee. Et nous avons besoin de plus de temps.

— Nous étions pourtant d'accord, répliqua Abelsen en fronçant les sourcils. Pour nous, l'enjeu économique est important. Il faut avancer.

Il se tourna vers Tom et lui donna une tape dans le dos.

— Regardons de nouveau vos chiffres. Vous avez commencé il y a plusieurs mois, non ? Depuis le temps, les choses devraient être au point.

Tom haussa les épaules.

— Il nous faut encore analyser les résultats d'aujourd'hui et les comparer aux données précédentes. Et ensuite, il faudra consulter les médecins.

— Les médecins ?

La voix d'Abelsen était pleine de mépris.

— En somme, j'ai pris l'avion pour rien ?

Il se tourna vers Briggs.

— Nous sommes prêts. Les gens attendent les pilules miracles qui les aideront à supporter le froid. Passons à l'étape suivante. Si vous avalez ça depuis des mois, ça ne doit pas être bien dangereux.

— J'ai pris la même dose que les autres, dit Tom. Le problème est de savoir à quel moment on peut augmenter la posologie. Si on va

trop vite, on peut abîmer le cerveau.

— Abîmer le cerveau ?

Abelsen eut un rire bref.

— À Qaanaaq, ils ont déjà le cerveau bousillé. Ils sont tous consanguins, c'est pour ça qu'on va se servir d'eux.

Il écarta les bras.

— Allons. J'en prends la responsabilité.

— Qu'est-ce que vous leur avez raconté, aux habitants de Qaanaaq ? demanda Tom.

Abelsen leva les yeux au ciel.

— Ils ont hâte de commencer. Ils ont signé les papiers.

Lee secoua la tête.

— Il nous faut encore du temps. S'il y a un problème avec votre groupe, ça retombera sur vous.

— Nous sommes prêts. Je viens de vous le dire.

— Ces substances peuvent tuer des gens en quelques minutes, dit Christine. Ce n'est pas un jeu.

— J'ai l'air de jouer ?

Le ton d'Abelsen était cassant.

— Nous étions d'accord. Vos histoires, ça suffit.

— C'est nous qui décidons quand nous serons prêts. Si vous n'êtes pas d'accord, vous pouvez prendre le premier avion pour Nuuk, et ce sera fini.

Les lèvres d'Abelsen n'étaient plus que deux traits blancs. Il respira à fond.

— Dans ce cas, donnez-moi quelques pilules. Comme ça, je pourrai les tester sur moi-même.

Tom secoua la tête.

— Nous en saurons davantage dans une semaine, dit Lee.

— Dans une semaine ? soupira Abelsen. Pourquoi attendre ?

— Dans une semaine, on n'augmentera plus les doses, répondit Christine. On ne peut pas aller plus loin… Ce ne serait pas raisonnable.

— On vient de passer à un stade supérieur, expliqua Lee. C'est la dernière phase. On verra ce que ça donne.

Tom dévisagea Abelsen.

— Il faut vous mettre dans la tête que ce sont des substances dangereuses. Si on fait une erreur, vous vous retrouverez avec plein de morts sur les bras. On a constaté une hausse de l'agressivité. Si on ne parvient pas à maîtriser ça, il est hors de question de continuer les tests sur des civils.

— Mais ça marche ou pas ?

— Pour la résistance au froid, oui. Il n'y a aucun doute, répondit Christine. Le problème, c'est l'agressivité.

Briggs posa une main sur l'épaule d'Abelsen.

— Faisons le point dans une semaine. Si vous préférez attendre ici, nous prendrons soin de vous, bien entendu.

13

Base militaire de Thulé, Nord du Groenland, 20 mars 1990

Sakkak faisait des mouvements rythmiques en s'accompagnant au tambour. Avant de commencer à danser et à chanter, il leur avait expliqué que le tambour avait été fabriqué par son grand-père.

Tom regarda Bradley et Reese, qui étaient assis sur le canapé. Reese avait les pommettes rouges et enflées. Il s'était bagarré avec Bradley quelques heures plus tôt, juste après le relevé des résultats. Tout à coup, Tom les avait vus se rouler par terre en essayant de s'étrangler. Sakkak avait demandé s'il ne ferait pas mieux de reporter sa danse à un autre jour, mais JJ avait refusé : ça leur changerait les idées, avait-il déclaré. Tom avait compris que les effets indésirables des pilules étaient plus graves qu'il ne l'avait soupçonné. Il devait se retirer de l'expérience et il fallait tout arrêter.

Le chant monotone de Sakkak l'empêchait de penser. Normalement, la personne qui dansait ne devait pas s'accompagner elle-même au tambour, mais Sakkak avait décidé de faire les deux. Maquillé de rouge et de noir, il ressemblait à un démon, et le son du tambour était à la fois anesthésiant et effrayant. Ne comprenant pas un mot de son chant, Tom luttait contre un sentiment d'irréalité.

— Heyi, eyi, eyi, eyiieyi, psalmodia Sakkak d'une voix rauque. Raa raaa…

Avant de commencer, il leur avait expliqué ce que racontait son chant. C'était une histoire si ancienne que personne n'en connaissait l'origine. Il y était question d'un corbeau et d'une oie tombés amoureux l'un de l'autre. L'oie n'était que de passage, tandis que le corbeau vivait en permanence sur l'île. Ils avaient passé l'été ensemble, mais l'oie devait repartir avec ses compagnes à l'arrivée du

froid. Ne pouvant se résoudre à rester seul, le corbeau avait conclu un accord avec les oies : elles se poseraient sur la mer et ne bougeraient plus, de manière qu'il puisse s'installer sur elles. "Formez une île pour me porter", avait-il dit. Mais les oies n'avaient pas tenu leur promesse : dès le premier soir, elles s'étaient dispersées. Et le corbeau s'était noyé.

Les cheveux de Sakkak se hérissaient dans tous les sens, son regard errait sans but, il gonflait les joues et chantait d'une voix haletante.

Tom luttait pour résister au rythme. Il le sentait s'emparer de lui, comme si Sakkak forçait son cœur à battre au rythme des pulsations du tambour et du chant. Des vagues de froid et de chaleur lui parcouraient alternativement le corps.

Les grognements de Sakkak devenaient de plus en plus violents.

Un hurlement arracha soudain Tom à sa transe. Bradley s'était précipité sur Reese. Assis à califourchon sur sa poitrine, il lui serrait le cou.

Tom se leva d'un bond et tenta de dégager Reese. Mais celui-ci se retourna et lui flanqua un coup de poing qui l'envoya par terre.

Tom entendit un bruit d'os broyé et perdit brièvement conscience.

Reese cria quelque chose, mais Tom ne put saisir les mots. Il vit Sakkak s'enfuir en courant. Brandissant une paire de ciseaux, Bradley se jeta sur Reese.

Tom se redressa sur ses genoux, parvint à ouvrir le tiroir en bas des étagères et s'empara de son revolver. Mais un nouveau coup de poing le fit tomber en arrière.

14

Abelsen tambourinait du doigt sur la table.

— En somme, vous m'annoncez que j'ai attendu une semaine pour rien ?

Lee hocha la tête.

— Je suis désolé. Nous ne sommes pas prêts ; nous avons relevé les derniers résultats il y a quelques heures seulement.

— Je pense que nous avons trop augmenté la dose, dit Christine.

— Mais vous n'avez pas encore analysé les données, dit Abelsen en jetant un coup d'œil sur la porte. La semaine dernière, tout allait bien, non ? Je ne peux pas repartir les mains vides.

— Que vous soyez pressé, ce n'est pas mon problème, dit Christine. Il n'y a pas que les données. Ce qui m'inquiète, c'est le comportement. Ce qui s'est passé aujourd'hui n'aurait pas dû arriver.

— Mais c'est un phénomène ponctuel ! protesta Abelsen. Enfin… vous n'allez pas… Ça fait une semaine que j'attends ces pilules.

Il déplaça le dossier posé sur la table.

— Où est Briggs ? Tous les papiers sont prêts, il ne me manque que les pilules.

— Telles que les choses se présentent, on ne peut pas passer à la phase suivante, dit Lee en haussant les épaules.

Abelsen se pencha vers lui.

— J'ai toutes les signatures. Je ne vois franchement pas où est le problème. Vos analyses, je m'en fiche… Vous m'avez promis les pilules et je les veux.

Christine se leva et se dirigea vers un bureau où étaient posés deux ordinateurs.

— Vous devez attendre… comme tout le monde.

— J'ai déjà trop attendu. J'appelle le ministre de la Défense au

Danemark.

— Il n'a aucun pouvoir ici.

Abelsen laissa son menton retomber sur sa poitrine.

— Bon. Il vous faut combien ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il vous faut combien d'argent ?

Abelsen s'efforça de parler calmement.

— Des voitures, des voyages, des bijoux, des montres, des œuvres d'art… Il vous faut quoi pour qu'on passe à la phase suivante ?

— Laissez tomber.

La voix de Christine résonna dans leur dos.

Soudain, la porte principale s'ouvrit en grand. Deux militaires apparurent sur le seuil.

— On a tiré sur Bradley et Reese, dit l'un d'eux d'une voix ferme. Dans l'appartement de Tom.

— Quoi ?

Lee se leva d'un bond. Il se tourna vers Christine, qui s'accrochait au bureau en regardant nerveusement les deux hommes.

— Ils sont morts ?

— Oui, répondit le second homme.

Il y avait encore un peu de neige sur ses joues, mais elle fondait rapidement dans la chaleur de la pièce.

— On les a découverts il y a une heure, précisa le premier. Jusqu'à nouvel ordre, vous ne devez pas bouger d'ici. On doit interroger tout le monde.

— Et Tom ? demanda Lee.

— Il s'est suicidé, semble-t-il. Même lieu, même arme.

— C'est Tom qui les a tués ? demanda Lee en portant sa main à la bouche.

— Briggs vous donnera plus de précisions.

— On arrête tout, annonça une voix.

Ils se tournèrent vers la porte. Briggs pénétra dans la pièce, accompagné d'un commandant à l'air bourru.

— Enfin ! s'exclama Abelsen en se précipitant vers lui. Ça n'a rien à voir avec l'expérience, tout de même ?

— On arrête tout, dit le commandant en faisant un signe de tête

vers les appareils de mesure.

Il était aussi costaud que Briggs, mais il devait avoir dix ans de plus.

— J'ai signé un accord ! Je veux mes pilules !

La voix d'Abelsen montait dans les aigus. Son visage blême se colorait de rouge.

— Taisez-vous ! Un mot de plus et je vous fais coffrer !

Abelsen se tourna vers Briggs, qui haussa les épaules.

— JJ a raison. Vous êtes en territoire américain.

— J'invoque mon immunité diplomatique !

Abelsen rassembla les papiers.

— Mêlez-vous de vos affaires ! dit Briggs en regardant Abelsen droit dans les yeux.

Puis il se tourna vers les deux militaires.

— Raccompagnez M. Abelsen à sa chambre. Ce que nous avons à nous dire ne le concerne pas.

De retour dans sa chambre, Abelsen claqua la porte, tourna la clé et s'effondra par terre.

— Et merde ! murmura-t-il en se frappant le front contre le sol.

Il se redressa, respira à fond et se dirigea vers le grand placard qui occupait tout un mur de la chambre. Il hésita quelques secondes avant d'en ouvrir la porte. À l'intérieur, deux yeux le contemplaient, surpris par la lumière soudaine.

Abelsen regarda l'homme qui se tenait accroupi au fond du placard.

— Vous serez accusé de meurtre, dit-il. On veut étouffer l'affaire.

Il se mit à genoux pour pouvoir regarder l'homme dans les yeux.

— On vous rendra responsable de la mort de vos camarades, Tom… Et on passera l'expérience sous silence.

Tom avait le visage et les vêtements barbouillés de sang. Il regardait droit devant lui.

— Venez ! dit Abelsen en lui tendant la main. Vous avez besoin d'une douche et de vêtements propres.

Tom prit la main d'Abelsen et se redressa lentement. Il se palpa le visage. L'une de ses tempes était rouge et enflée.

— Je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé, dit-il à voix basse en

grimaçant de douleur.

— On verra ça plus tard. Pour l'instant, il y a des choses plus urgentes.

Tom serra les paupières.

— Il paraît que vous avez fait des études de chimie, continua Abelsen.

— Oui, je me suis engagé pour financer mon doctorat. Et l'expérience… Bon, peu importe maintenant…

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Ils se sont poignardés ? Bradley et Reese ? On leur a tiré dessus ? Ils sont devenus fous… Mais ils n'avaient pas leurs armes, si ?

Il serra de nouveau les paupières.

— J'aurais dû tout arrêter il y a plusieurs semaines déjà… Maintenant, ils sont morts.

Tom dévisagea Abelsen.

— Vous étiez là, n'est-ce pas ?

Il promena son regard dans la pièce.

— Et le danseur ? Sakkak ? Où est-il ? Il est mort, lui aussi ?

— Arrêtez !

Abelsen le prit brutalement par le bras.

— Vous mélangez tout… Ils sont morts, oui. Et vous serez traduit devant un tribunal militaire. Vous prendrez perpétuité… et qui sait ? C'est peut-être vous qui les avez tués, en effet.

Tom se dégagea.

— Non, ce n'est pas moi… J'en suis certain.

— Vous avez laissé vos empreintes partout, vous êtes barbouillé de leur sang… Et votre arme a disparu.

Tom cacha son visage dans ses mains et se laissa tomber par terre.

— C'est un coup monté…

Il regarda ses mains ensanglantées.

— On a trouvé trois douilles dans la pièce, n'est-ce pas ? À côté de moi… Et mon arme a disparu…

— Je peux vous sortir d'ici, l'interrompit Abelsen d'une voix calme. Ce n'est pas un problème. Si je demande qu'on vienne me chercher en hélicoptère, si je fais jouer mes relations, nous pourrons partir à Qaanaaq, puis à Nuuk. Je connais un village abandonné à deux heures

de Nuuk. Nous pourrons vous y cacher.

Tom poussa un soupir en secouant la tête.

— Non… Je n'ai pas l'intention de m'enfuir.

— Vous n'avez pas le choix. Là-bas, vous pourrez reprendre vos recherches en toute tranquillité… Je vous fournirai tout ce dont vous aurez besoin.

— Vous êtes fou.

Tom regarda fixement les yeux noirs d'Abelsen.

— Deux hommes sont morts aujourd'hui à cause de cette expérience… Peut-être trois… Je vais me dénoncer.

Abelsen poussa un soupir.

— Il n'en est pas question, Tom… Au fait, comment va votre fils au Danemark ? Vous devez être content de le savoir en sécurité là-bas… à la campagne. Tommerup est un village très calme, n'est-ce pas ? Et très petit… J'irai volontiers y faire un tour… et jouer un peu avec Matthew. Il s'appelle bien Matthew, non ? Votre fils ? Mes amis n'ont eu aucun mal à le retrouver.

Tom dévisagea Abelsen d'un air incrédule.

— Ne touchez pas à Matthew, dit-il d'une voix rauque.

Abelsen s'accroupit, sortit un papier de sa poche et le déplia.

— Vous voyez ? Un de mes amis a pris cette photo il y a quelques jours. Vous reconnaissez ce petit garçon ?

Tom arracha le papier des mains d'Abelsen.

— Si vous touchez à un seul cheveu de mon fils, vous êtes un homme mort.

— On verra. Mettez-vous debout. Vous allez prendre une douche. Ensuite, je vous ferai sortir d'ici.

15

Færingehavn, Ouest du Groenland,
23 mars 1990

Tom se retourna sur le matelas étroit. C'était un simple rectangle de mousse, et la couverture de feutre gris était trop petite pour protéger à la fois son torse et ses jambes. Il avait la gorge et les yeux irrités par la poussière.

Il n'y avait aucune fenêtre, seulement une vieille porte métallique rivetée. Elle avait dû être grise, mais elle était tachée de rouille et la peinture s'écaillait. Sinon, il n'y avait que les murs de béton brut. Rien d'autre.

Tom ne comptait plus le nombre de fois où il avait fait le tour de la pièce en passant les mains sur les murs. Il avait les nerfs en pelote.

Plusieurs ampoules nues étaient suspendues au plafond, mais elles étaient toutes grillées, sauf une. Tout comme les murs et le sol, le plafond était en béton.

Dans le bas de la porte, il y avait une trappe. Un seau et une bouteille en plastique remplie d'eau étaient posés à côté de la trappe. Tom était enfermé depuis vingt-quatre heures et n'avait encore rien mangé.

Il s'allongea de nouveau sur le matelas. La pièce sentait le moisi. Comme du vieux mortier qui avait fini par sécher après avoir pris l'humidité pendant des années.

À force de donner des coups de poing dans les murs, il y avait laissé des traces de sang. Des croûtes s'étaient formées sur les jointures de ses doigts.

Il n'avait pas dormi depuis plusieurs jours. Ce n'était pas lui qui les avait tués. C'était impossible. Mais il ne se souvenait de rien.

Seulement de quelques images isolées. Bradley et Reese qui se battaient comme des fous. Sakkak qui s'enfuyait, le visage grimé. L'obscurité quand on l'avait frappé. Et puis le sang. Sur ses mains, sur ses vêtements. Sa plaie à la tempe. Les douilles vides sur le sol. Abelsen qui le menaçait, qui l'obligeait à s'enfuir, qui voulait le contraindre à reprendre ses recherches pour empocher des millions grâce aux pilules permettant d'augmenter la résistance au froid. Pas uniquement chez les hommes, d'ailleurs : développer une résistance au froid chez les animaux domestiques, comme les vaches et les porcs, ouvrirait des perspectives économiques insoupçonnées.

Tom se retourna. Un bruit lui parvenait du couloir. D'abord des pas, puis le grincement d'une serrure.

— Bonjour, Tom. Ça avance ?

Tom se redressa.

— De quoi vous parlez ?

— Vous êtes censé trouver une solution pour qu'on se remette au travail, non ?

— Vous êtes fou ?

— Pas du tout. Je veux simplement ce qu'on m'a promis.

— On ne vous a rien promis, dit Tom en se laissant retomber sur le matelas.

— Vous avez l'air fatigué. Il vous faudrait peut-être manger quelque chose. Ou prendre une de vos pilules. Elles manquent à votre organisme, j'imagine.

— Allez-vous-en.

— Bon.

Abelsen sortit de sa poche une liasse de papiers qu'il jeta par terre à côté du matelas.

— Les soldats tels que vous sont forts et solides, n'est-ce pas ? Mais vous avez des points faibles, comme tout le monde.

Il poussa les papiers du bout de sa chaussure.

— Jetez un coup d'œil sur ça… tant qu'il y a encore de la lumière.

Tom poussa un soupir. Il tendit la main pour attraper les papiers. C'étaient des photos de Matthew, prises dans le village de Fionie. Sur trois d'entre elles, on le voyait de loin, mais sur la dernière, il apparaissait en gros plan, souriant à l'appareil. Ses yeux brillaient. Il

devait se trouver à l'école maternelle, car il y avait d'autres enfants à l'arrière-plan. Tom froissa les papiers.

— Ce n'est pas lui.

Abelsen éclata de rire.

— Vous pourriez vous montrer plus convaincant.

— Ne touchez pas à mon fils.

— Ça ne dépend que de vous. Comme vous le voyez, nous sommes déjà très amis avec le gamin. Il acceptera sûrement de venir faire un petit tour avec nous.

Tom regarda Abelsen d'un air furieux.

— Allez-vous-en.

— Comme vous voulez.

Abelsen quitta la pièce. Peu de temps après, la lumière s'éteignit. L'obscurité était totale, Tom ne voyait rien. À tâtons, il rampa vers la porte. Il fit tomber le seau et renversa la bouteille. Il dévissa le bouchon et but à grands traits. La faim le rongeait, mais l'idée de manger le dégoûtait. Il se laissa tomber sur le dos. La tête lui tournait. Son ventre gargouillait.

Il ignorait depuis combien de temps il était resté allongé par terre quand un bref éclair de lumière le tira de ses réflexions. Il sursauta, essaya de percer l'obscurité. Quelqu'un avait-il pénétré dans la pièce ? Avait-il aperçu quelque chose pendant les fractions de seconde où la lumière était restée allumée ?

Un nouvel éclair illumina la pièce. Son cœur s'accéléra, il sentit son pouls battre dans ses tempes. Il ferma les yeux, s'efforça de respirer lentement et régulièrement. Ce n'était qu'une lumière. Une alternance de lumière et d'obscurité. Rien d'autre.

Il frappa doucement sa tête contre la porte métallique.

— Vous êtes un amateur, Abelsen, cria-t-il.

Un bruit strident se fit entendre. On venait d'allumer un interphone.

— Oups ! fit la voix d'Abelsen. En somme, vous avez abandonné ce que vous avez de plus précieux à un amateur, Tom ? Est-ce bien raisonnable ?

Puis l'interphone fut coupé.

— Laissez-moi sortir d'ici ! cria Tom.

On alluma de nouveau l'interphone. L'effet larsen fut suivi d'un

faible grésillement.

— Vous sortirez quand nous nous serons mis d'accord, dit Abelsen. Sinon, vous resterez là-dedans et vous ne saurez jamais si j'ai épargné Matthew.

— Salopard ! cria Tom.

— Très bien. Je peux faire tuer le gamin tout de suite. Comme ça, notre collaboration sera terminée. Adieu, Tom.

— Non… Non… Pardon.

— Voilà qui sonne mieux. Profitez du spectacle.

Perplexe, Tom fronça les sourcils.

Le grésillement se tut et le silence retomba. Tom regagna à tâtons son matelas, mais il s'arrêta à mi-chemin, car la lumière revint. Il leva les yeux. Moins forte, légèrement vacillante, elle éclairait le mur opposé. Un rectangle s'y dessinait. Comme si on venait d'allumer un appareil de projection. Puis une image apparut. Celle d'un vieux film amateur.

L'image était floue, mais le point se fit petit à petit. Tom fixa le rectangle lumineux. Le film avait été tourné dans une pièce aux murs recouverts d'un revêtement métallique ressemblant à du papier d'aluminium. Suspendue au plafond, une ampoule nue ne cessait de s'allumer et de s'éteindre. La lumière était intense. Parfois l'obscurité ne durait que quelques secondes, parfois elle se prolongeait plus longtemps. L'alternance d'obscurité et de lumière obéissait à un rythme irrégulier. Une petite fille aux cheveux noirs était assise au milieu de la pièce. Elle ne portait pas de chaussures, seulement des collants. Et elle serrait sa veste verte autour d'elle. Elle pressait un bonnet de laine contre son visage. Comme un doudou qu'elle mordillait, les yeux fermés.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? cria Tom.

Sa voix se brisa.

— Pourquoi vous me montrez ça ?

Tom voyait la fille sursauter chaque fois que la lumière s'allumait. Quand elle s'éteignait, tout devenait noir, pour lui comme pour elle.

— Arrêtez ça ! dit-il d'une voix rauque.

Mais les images continuaient de défiler.

Il frappa du poing sur le sol.

— Arrêtez !

Le film se termina, la lumière s'éteignit et l'obscurité l'enveloppa de nouveau. Respirant avec difficulté, il se retourna vivement. Puis la lumière revint. Sur le mur, une image apparut, grenue et tremblante. On y voyait toujours la même pièce. Le même revêtement mural. La même ampoule nue qui s'allumait et s'éteignait. Pressant le bonnet contre sa bouche, la fille se tenait recroquevillée dans un coin. Ses cheveux paraissaient plus emmêlés que dans le film précédent, et ses collants étaient tachés.

Tom se redressa et fit quelques pas vers le mur. À cet instant précis, la caméra commença à se rapprocher de la fille. La lumière clignotait toujours à un rythme irrégulier. Elle disparaissait, revenait. La fille parut se tasser. Elle tremblait. La caméra la montrait en gros plan. Soudain, une main apparut et lui arracha le bonnet.

Tom poussa un hurlement et donna un coup de poing dans le mur.

La fille ouvrit la bouche, sembla crier. Elle se cacha le visage. Ses mains tremblaient. Elle se mordillait les doigts.

Tom se mit à tambouriner sur la porte, en vain.

— Libérez la fille ! cria-t-il. Libérez-la ! Je promets de vous aider, mais libérez-la !

Il fut interrompu par un effet larsen.

— Vous voulez du popcorn ? demanda une voix.

— Arrêtez ce film !

Il y eut un grésillement et l'interphone fut coupé. Les images défilaient toujours. La fille se blottissait au pied du mur. Elle tremblait. Ses cheveux paraissaient encore plus emmêlés, et ses collants avaient disparu. Ses jambes étaient nues et sales.

Le cœur de Tom battait la chamade. Son corps était parcouru de spasmes. Il respirait par saccades. Il se força à regarder le film. À en juger par son visage, la fille devait avoir une dizaine d'années. Elle suçait son pouce et on voyait qu'elle avait pleuré.

Tom se précipita de nouveau vers la porte, prit le seau et le balança contre le mur. Celui-ci heurta le plafond avec un choc sourd et Tom vit sa propre urine pleuvoir. Il ramassa le seau et le balança de nouveau. Cette fois-ci, il brisa une des ampoules mortes et une averse de fragments de verre s'abattit sur le sol.

L'interphone se remit à grésiller.

— Vous voulez qu'elle meure ? Vous voulez que la fille meure, Tom ?

Tom ramassa de nouveau le seau. Profitant de la lumière du film, il essaya de localiser le haut-parleur d'où sortait la voix.

Le film s'arrêta et toute lumière disparut.

— C'est bon, Tom, continua la voix. C'est à vous de décider si Najaq doit vivre ou mourir. Et ça vaut aussi pour Matthew. Posez le seau, qu'on puisse se mettre au travail.

Tom laissa tomber le seau. Il scruta l'obscurité. Était-ce la voix d'Abelsen ? Il n'en était pas certain.

La lumière se ralluma, formant un rai saturé de poussière, et un rectangle tremblotant apparut à nouveau sur le mur. La fille était toujours assise sous la lumière clignotante. Ses cheveux paraissaient encore plus sales. Elle était nue et tremblait de tout son corps. Les yeux fermés, elle semblait indifférente à l'alternance d'obscurité et de lumière. Elle pressait ses mains contre sa bouche et son nez. Ses joues étaient maculées de larmes.

— Je vous tuerai ! cria Tom.

Il serra les poings. Les veines de ses bras se gonflèrent.

La lumière s'éteignit et l'interphone émit un bruit strident.

— Nous en reparlerons demain.

Puis les films recommencèrent depuis le début. Najaq était de nouveau vêtue, et elle avait les cheveux propres.

16

Færingehavn, Ouest du Groenland,
25 mars 1990

La lumière ne revint pas. Tom ignorait depuis combien de temps elle avait cessé de s'allumer et de s'éteindre.

Il estimait que les petits films, mis bout à bout, devaient durer une heure. C'étaient toujours les mêmes séquences qui se succédaient. Il avait essayé de calculer combien de fois on les lui avait passées, mais son esprit avait fini par s'embrouiller. Peut-être les avait-il vues et revues pendant vingt-quatre heures.

Il émergea de sa couverture. Tout était noir, d'un noir absolu. Ses yeux pouvaient enfin se reposer. Il n'avait rien bu depuis un bon moment. Il avait les lèvres gercées et la langue enflée.

Il tenta de s'asseoir, mais son corps était mou et sans force. Il avait des bourdonnements dans la tête et des douleurs partout.

L'ampoule du plafond se ralluma soudain. Il poussa un cri et se cacha le visage dans les mains. Soulever les bras lui demanda un effort presque surhumain.

Il se tourna sur le côté. Le seau était renversé, et le sol jonché de bouts de verre. Ses paupières se refermèrent. Ses yeux le brûlaient, mais il ne parvenait pas à dormir. Depuis les meurtres, il avait perdu le sommeil.

L'interphone émit un bruit strident.

— Comment ça va, Tom ?

Tom se rallongea sur le dos. Il était incapable de parler. Il tenta de rassembler ses esprits.

— Il serait peut-être temps de se remettre au travail ?

Ce devait être la voix d'Abelsen. Tom hocha la tête.

— Je ne vous entends pas.

Tom leva péniblement un bras.

— D'accord.

Il y eut quelques grésillements, puis le son fut coupé. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit.

— Quelle honte ! s'exclama Abelsen. Vous avez pissé partout.

Tom secoua la tête. Il n'eut pas la force de répondre.

Abelsen le dévisagea.

— Vous pouvez vous mettre debout ?

— Oui, dit Tom d'une voix rauque. De l'eau…

— De l'eau ?

Abelsen jeta un coup d'œil sur la bouteille près de la porte. Elle était pleine. Il la lui tendit.

— Buvez et venez avec moi. Ici, ça pue.

— OK.

Tom parvint à se redresser sur son coude. Il vida la bouteille et retomba sur le sol. Son estomac se retourna. Il déglutit pour lutter contre la nausée.

— Je… Si je me mets debout, je vais vomir.

Tom respirait en haletant.

Abelsen ramassa le seau, le posa à l'envers et s'assit dessus.

— Nous allons nous remettre au travail, n'est-ce pas, Tom ?

Tom hocha la tête. Il avait l'esprit trop embrumé par la nausée et la fatigue pour chercher une échappatoire.

— Nous allons nous y remettre, répondit-il en soufflant lourdement. Je ferai ce que vous me direz de faire.

Il leva les yeux vers Abelsen.

— Mais vous ne touchez pas à Matthew. Et vous allez libérer la petite fille. Quel genre d'homme êtes-vous ?

— Mêlez-vous de vos affaires.

— Qui est cette fille ? Vous devriez avoir honte de faire une chose pareille à une enfant. Si je…

Se tenant le ventre, il fit une grimace.

— Calmez-vous, Tom. Dans l'état où vous êtes, il ne faut pas vous énerver. Si vous faites votre boulot, je ferai le mien. Mais si jamais vous…

Abelsen promena son regard autour de la pièce.

— Si jamais vous fléchissez, vous vous retrouverez ici.

— Je ne fléchirai pas. Mais vous allez laisser les enfants tranquilles.

Abelsen se frappa les cuisses en hochant la tête.

— Nous avons des achats à faire. Je vous donnerai du papier et un crayon. Comme ça, vous me ferez la liste de tout ce dont vous avez besoin. Et quand je dis “tout”, ce n’est pas une façon de parler. Nous allons repartir de zéro. Vous aurez tout ce qu’il vous faut.

— Je vous ferai la liste.

— Vous devez avoir faim. Je vous ai apporté du pain de seigle.

Abelsen brandit un petit sac en papier. Tom tendit la main pour le prendre, mais Abelsen secoua la tête. Ouvrant le sac, il rompit un morceau de pain et le lui jeta. Tom l’attrapa et le fourra dans sa bouche.

— Il faut aussi que je vous parle de cet endroit, continua Abelsen en lui jetant un autre bout de pain. Vous n’êtes pas tout seul ici.

Tom avala le bout de pain.

— En effet. Puisque vous y êtes aussi.

— Moi, je ne viens que de temps à autre. Mais Bárdur habite ici avec sa famille.

— C’est un Féringien ? Donnez-moi ce pain.

Abelsen rompit de nouveau un bout de pain et le lui jeta.

— Oui. Bárdur est le dernier Féringien à vivre dans cet endroit. Mais il n’habite pas la ville abandonnée. Il occupe un monde à part.

Il rit brièvement.

— Il a tout construit lui-même. Les installations étaient déjà là, bien sûr, mais sinon il a tout fait. Il a transporté les meubles, tout aménagé… Le résultat est pas mal.

— Je peux avoir un peu d’eau ?

— Oui, dans un moment, Tom.

Abelsen se racla la gorge.

— Je m’occupe de Bárdur depuis son enfance. Son père s’est fait tuer à Nuuk en 1973.

Tom regarda Abelsen. Ses lèvres minces, ses yeux noirs.

Abelsen jeta le reste du pain par terre.

— Dans les années 1980, les derniers habitants sont partis, mais

Bárdur est resté. C'est à ce moment-là qu'il a commencé à bâtir son monde souterrain. Là-haut, les gens avaient tout laissé. Bárdur n'a pas eu trop de mal à transporter les meubles jusqu'ici… Et quand il a voulu une femme, je lui en ai trouvé une.

Tom leva les yeux. Il mastiquait encore le dernier bout de pain.

— Elle est venue ici de son plein gré ?

Abelsen sourit.

— Vous ne connaissez pas la vie au Groenland, je vois. Bárdur a grandi dans un petit milieu de Féringiens très pieux. Les enfants étaient élevés de façon très stricte, ils lisaient la Bible tous les jours. À part ça, il n'a pas fait beaucoup d'études et il a vu tout son univers disparaître autour de lui, mois après mois. Les gens ont abandonné la pêche, il n'y avait plus d'argent… et son père s'est fait tuer. Bárdur est un peu simplet, mais il est prêt à se mettre en quatre pour les gens en qui il a confiance.

— Vous voulez dire : pour vous ?

— Oui…

Abelsen haussa les épaules.

— Il n'a confiance en personne d'autre.

Tom parvint à se redresser en position assise. Il ferma les yeux en faisant une grimace.

— Pourquoi me racontez-vous tout ça ?

— Pour deux raisons évidentes, répondit Abelsen avec un sourire froid. D'une part, j'ai décidé de me servir de Bárdur et de sa famille comme cobayes. Je n'ai pas l'intention d'avaler les pilules sans les avoir testées sur eux. D'autre part, je tiens à vous faire comprendre que personne ne pourra quitter cet endroit sans mon feu vert. De toute manière, il est impossible de s'enfuir sans un bateau. Vous mourriez de froid et de faim avant même de trouver de l'aide. Et vous ne serez pas le seul à mourir, si vous rompez notre accord.

17

Færingehavn, Ouest du Groenland,
27 mars 1990

Abelsen était parti quelques heures plus tôt. Contrairement à ses habitudes, il n'avait pas fermé la porte à clé.

Tom se trouvait maintenant dans une pièce plus petite que celle où il était resté enfermé. Elle était moins spartiate. Les murs et le sol étaient en béton brut, mais il y avait des meubles et des tapis. Tom se redressa sur le bat-flanc et se dirigea vers le lavabo. Le robinet ne laissait couler qu'un petit filet d'eau froide. Il se rafraîchit le visage et se regarda dans la glace. Il avait les joues blêmes et creuses. Ses cheveux blonds étaient trop courts pour s'emmêler. Il frotta son menton couvert d'une barbe de plusieurs jours.

La porte du couloir était entrebâillée, mais elle ne laissait filtrer aucune lumière. Aucun bruit ne parvenait de l'extérieur. Tom enfila ses bottes. En ouvrant la porte en grand, il sentit un courant d'air glacial. Il tâta en vain les murs à la recherche d'un interrupteur. Il ne lui restait plus qu'à avancer à l'aveuglette.

Au bout d'un moment, le couloir se divisa en deux. Il tourna à droite, mais un bruit le fit s'arrêter. Apparemment, quelqu'un était en train d'affûter un couteau. Il tendit l'oreille. Deux chocs sourds succédèrent au bruit initial. Il se dirigea vers le son.

Soudain, une lumière s'alluma au-dessus de lui. Il sursauta. L'éclairage devait être commandé par un détecteur de présence.

Un peu plus loin, une porte était entrouverte. Le bruit avait cessé quand la lumière s'était allumée, mais il venait de reprendre.

Tom poussa la porte. La pièce faisait penser à une boucherie ou à une infirmerie très ancienne. Deux cadavres ensanglantés gisaient sur

une table métallique. Un homme grand et costaud s'affairait sur un troisième cadavre, le dos tourné.

Tom se racla la gorge.

— Bonjour. Je m'appelle Tom. Vous êtes Bárdur ?

Sans se presser, l'homme déboîta un membre du cadavre et coupa l'articulation avec une feuille de boucher. Puis il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et hocha brièvement la tête.

— Ce sont des rennes ? demanda Tom en pénétrant dans la pièce.

Il se sentit défaillir à la vue du sang.

— C'est de la viande, répondit Bárdur en se décalant sur sa droite pour masquer le corps.

Sa voix était grave et placide.

Tom hocha la tête.

— C'est à vous qu'il faut s'adresser pour avoir quelque chose à manger ?

Bárdur haussa les épaules.

— Plus tard, il y aura de la viande.

— De la viande… Parfait.

Tom regarda son dos large. Bárdur portait une chemise à carreaux, un jean et des bottes à semelles en bois. Il continua son travail, se déplaçant sans cesse pour empêcher Tom de voir la dépouille.

— Je m'en vais, dit Tom.

Il hésita quelques instants.

— Vous êtes au courant d'une petite fille enfermée dans une pièce aux murs recouverts de papier d'aluminium ? Elle s'appelle Najaq, je crois.

L'homme le dévisagea brièvement avant de secouer la tête.

— Ce n'était pas moi.

— D'accord. Mais il y a une pièce comme ça ici ?

Bárdur fronça les sourcils. De nouveau, il secoua la tête.

— Retournez dans votre chambre, dit-il.

Puis il reprit ses travaux d'équarrissage.

Il y avait une odeur de mort. Tom promena son regard sur les tables et les murs. Tout était propre. La pièce était entièrement carrelée et on ne voyait rien traîner. À part les couteaux. Du plafond pendaient des chaînes avec des crocs de boucher parfaitement nettoyés. Tom fut

parcouru de frissons. La seule porte était celle par laquelle il était arrivé. Les couloirs étaient toujours violemment éclairés. Dans celui de droite, il distinguait une enfilade de portes en bois. Le couloir latéral qui menait à sa chambre semblait interminable : il se perdait dans l'obscurité au bout d'une trentaine de mètres.

Les portes ressemblaient à celle de sa chambre. Avec précaution, Tom poussa la première. À l'intérieur, l'obscurité était totale, mais l'air paraissait chaud et sec. Ne voyant rien, il poussa la porte suivante. Elle s'ouvrit sans difficulté. Il lâcha la poignée et regarda par l'ouverture.

À l'intérieur, on avait aménagé un salon avec des meubles d'époques différentes : des rayonnages, des chaises, des tables et des tapis. Bárdur avait même déniché des peintures, ainsi qu'un grand crucifix qui devait provenir d'une église ou d'une maison paroissiale. Le crucifix était accroché au-dessus d'une sorte d'autel où étaient posés deux candélabres.

Une femme était installée dans un fauteuil. Ses traits étaient ceux d'une Scandinave. Elle tricotait ; ses doigts bougeaient de façon monotone et les aiguilles cliquetaient.

Deux fillettes étaient assises à ses pieds. Elles avaient les cheveux roux, comme Bárdur. Deux poupées gisaient sur le sol. Les fillettes avaient cessé de jouer et regardaient Tom avec de grands yeux.

La femme leva la tête. Elle avait une peau blafarde et des yeux inexpressifs. Tom crut lire fugacement un sentiment de peur ou de surprise dans son regard.

La femme et les deux fillettes portaient des robes longues et avaient les cheveux remontés en chignon.

Les fillettes le fixaient des yeux. Elles ne disaient rien et ne bougeaient pas. L'une des chevilles de la femme était prise dans un anneau en fer attaché à une chaîne. Tom n'en voyait pas le bout, car elle se prolongeait jusque dans la pièce adjacente.

— Bonjour, dit-il d'une voix incertaine en se redressant.

L'une des fillettes poussa un cri. Toutes les deux se blottirent contre les jambes de leur mère.

Dans le couloir, un bruit se fit entendre. Tom n'eut pas le temps de poursuivre, car Bárdur se précipita vers lui en hurlant.

Bárdur le regarda dans les yeux. Ses lèvres tremblaient derrière sa grande barbe rousse.

— Si tu remets les pieds ici, je te tuerai !

Le visage du démon

Ajortup kiinaa

18

Færingehavn, Ouest du Groenland,
19 octobre 2014

Emmitouflés dans leurs sacs de couchage, les quatre adolescents étaient assis autour du feu de camp. C'était Lasse qui avait eu l'idée d'allumer un feu. Ils avaient passé une partie de l'après-midi à tenter de se connecter à un réseau, mais seule Alma avait réussi à capter un signal près du barrage à la sortie de la ville. Et il était très faible.

Ils avaient ramassé du bois dans les maisons délabrées, puis ils s'étaient installés sur la plateforme en béton près de la jetée en bois. Le feu avait rapidement commencé à crépiter.

Arnaq repoussa une assiette de saucisses. Ils les avaient fait griller sur le feu, mais n'avaient pas réussi à tout manger.

Après le départ de Matthew et de Tupaarnaq, il avait cessé de neiger, mais une fine couche blanche recouvrait toujours le sol. L'air pur et la neige, voilà ce qui avait le plus manqué à Arnaq au Danemark. Elle ferma les yeux et se renversa en arrière. L'obscurité était en train de tomber, mais la neige continuerait à éclairer la nuit dans la ville abandonnée.

— T'en veux encore, Dres ?

Se tournant vers Andreas, Lasse brandit une bouteille de vodka.

Andreas vida son gobelet en plastique.

— Oui… Moitié vodka, moitié orange.

Lasse lui remplit son gobelet.

— Heureusement qu'on échappe aux nounous pour la soirée.

Andreas rigola.

— T'as pu prendre combien de bouteilles ?

— Deux.

— C'est cool.

Andreas regarda Arnaq.

— C'est ouf, cet endroit.

— C'est génial, non ?

Il hocha la tête.

— Ils sont où, les gens qui habitaient ici ?

— Ils sont tous partis dans les années 1980. Ils se sont tirés quand le poisson a commencé à se faire plus rare.

— C'étaient que des Féringiens ? demanda Alma.

— Je crois.

— C'est quand même dingue qu'ils aient laissé leurs affaires sur place, dit Lasse.

— Ça leur aurait coûté plus cher de tout déménager que d'acheter du neuf. Ce genre de villages fantômes, il y en a plein sur la côte ouest.

— Des endroits pareils, je savais même pas que ça existait ! s'exclama Andreas.

— Le seul problème, c'est qu'il n'y a pas la 3G, dit Lasse. Je suis déjà en état de manque.

— Ça te fera le plus grand bien, lui fit remarquer Alma.

— Allez… Toi aussi, tu voudrais bien avoir accès au Net, répliqua Lasse.

— J'aimerais surtout avoir moins froid.

Alma avait si bien enfoncé son bonnet de laine qu'on voyait à peine ses cheveux blonds dépasser dans la nuque.

— Je vais remettre du bois, dit Andreas.

— On ferait peut-être mieux de rentrer, suggéra Alma. Il commence à faire nuit.

— Sois pas bête, protesta Lasse. Il y a encore de la lumière… Hein, Arnaq ?

Arnaq regarda le feu.

— C'est vrai… Mais si Alma a froid…

— Je viens avec toi, dit Andreas. Maintenant, on trouvera peut-être du réseau là-haut.

Il jeta du bois sur le feu. Des étincelles jaillirent et une fumée épaisse s'éleva.

— Fais gaffe, dit Arnaq.

Elle sortit un paquet de cigarettes de la poche de sa veste.

Alma leva les yeux vers Andreas. Les cheveux roux du garçon brillaient dans la lumière des flammes. Derrière lui, le ciel était d'un gris sombre. Il sourit timidement à la jeune fille.

— C'est bête de rester ici à grelotter.

— Il doit faire plus chaud près du feu que dans la maison, dit Arnaq en les regardant.

— On va rentrer quand même, dit Andreas en tendant la main à Alma.

Elle se releva en hochant la tête.

— Je préfère.

Lasse haussa les épaules.

— Moi, j'ai pas envie de bouger.

Il but une grande gorgée de vodka orange.

— T'en veux aussi ? demanda-t-il en souriant à Arnaq.

Arnaq souffla la fumée en suivant Andreas et Alma du regard. Ils étaient presque de la même taille. Elle secoua la tête. Andreas n'était qu'un gamin.

— T'en veux aussi ? répéta Lasse.

— Comment ?

Elle tira sur sa cigarette.

— Tu veux encore de la vodka ?

Arnaq fit non de la tête. Elle dévisagea Lasse.

— Tu crois qu'ils se sont remis ensemble ?

Il haussa les épaules.

— On peut toujours aller voir s'ils baisent.

D'une pichenette, elle envoya son mégot dans sa direction.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? bougonna-t-il en écartant le mégot de son sac de couchage.

— J'aime pas quand tu parles comme ça, répliqua Arnaq en se levant. On devrait faire un tour sur la jetée. C'est super quand il fait nuit.

— Elle est pourrie, non ? On ne risque pas de passer à travers ?

— Si… C'est ça qui est excitant.

Lasse promena son regard sur la longue jetée en bois. Dans

l'obscurité, les entrepôts se détachaient sur la blancheur de la neige et paraissaient encore plus grands.

— T'as la trouille ? demanda Arnaq.

Lasse vida son gobelet.

— Non.

Arnaq lui tendit la main, mais elle se figea soudain en entendant un cri violent. Elle sentit les poils se dresser sur ses bras. Bouche bée, Lasse la regarda d'un air effrayé.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il d'une voix rauque en se tournant vers la maison.

Un nouveau cri retentit dans l'obscurité.

— C'est Alma, dit-il.

— Oui. Qu'est-ce qui lui arrive ?

Lasse respirait de façon saccadée.

— Tu crois que Dres lui fait des choses pas bien ?

Arnaq secoua la tête.

— Il faut qu'on aille voir.

— J'ai une lampe de poche, dit Lasse en fouillant dans le sac en plastique.

Il alluma la lampe et dirigea le faisceau de lumière sur Arnaq.

— Arrête, tu m'éblouis, dit-elle en s'abritant les yeux de la main.

Pour la troisième fois, la voix stridente d'Alma déchira l'obscurité.

— Elle crie au secours, dit Arnaq. Tu viens, oui ou merde ?

Elle se mit à courir vers la maison.

— Elle a dû passer à travers le plancher ou quelque chose comme ça.

Lasse lui emboîta le pas. Devant lui, le faisceau de lumière bondissait sur le terrain accidenté. Ses pieds s'enfonçaient dans les flaques de boue. Le gel était encore superficiel.

— Pourquoi Alma est la seule à crier ? demanda-t-il en haletant.

Essayant de reprendre son souffle, il regarda les fenêtres noires de la maison.

19

À l'intérieur, l'obscurité était totale. Arnaq et Lasse appelèrent leurs camarades plusieurs fois, mais sans obtenir de réponse. Ils n'avaient pas entendu d'autre cri. Il régnait un silence inquiétant.

Lasse prit Arnaq par le bras.

— On fait quoi s'il leur est arrivé quelque chose de grave ?

Arnaq s'arrêta au pied de l'escalier conduisant à l'étage. Lasse avait baissé sa lampe de poche, qui éclairait maintenant le plancher plein de poussière.

— À deux, on ne peut rien faire, continua-t-il. Il nous faut de l'aide.

— Ça fait des heures que tu regardes ton téléphone mort. On ne peut appeler personne. Et Lars ne reviendra que demain. J'espère vraiment qu'ils sont en train de nous faire une blague, ces deux-là.

Lasse leva la tête. À l'étage, on semblait traîner quelque chose par terre.

— Ils sont là-haut, cria Arnaq. Éclaire l'escalier !

Les marches grincèrent sous leurs pieds. La rampe était pourrie et ne tenait plus. De nouveau, un bruit se fit entendre. Arnaq monta les dernières marches quatre à quatre. Elle regarda autour d'elle. Deux couloirs partaient du palier branlant où ils se tenaient. Lasse les éclaira avec sa lampe de poche. Il respirait par saccades.

— Allons voir dans la chambre là-bas, dit Arnaq en montrant du doigt une ouverture à droite.

Lasse passa devant elle et franchit le seuil.

— Oh…

Il tomba à genoux et se prit la tête dans les mains. Sa lampe éclairait le plafond.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Arnaq se précipita vers Lasse et s'empara de la lampe. Andreas était

couché sur le ventre au milieu de la pièce. Il avait le crâne fracassé. De la matière cérébrale s'était répandue sur le sol et son torse baignait dans une mare de sang.

— Dres ! cria Arnaq.

Elle secoua Lasse. Il avait le visage maculé de morve et de larmes.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? murmura-t-il d'une voix rauque.

Arnaq éclaira la pièce.

— Alma ! Alma, qu'est-ce qui s'est…

Les mots restèrent coincés dans sa gorge. Elle se jeta par terre à côté de son amie.

Alma la regarda d'un air absent.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Alma ?

Alma ne répondit pas. Ses paupières se fermèrent. Elle respirait avec difficulté. On l'avait frappée à la tête. Ses cheveux étaient collés par le sang coagulé, mais elle n'avait pas le crâne fracturé.

— Alma, murmura Arnaq en posant sa joue contre la sienne. On va t'aider.

Alma eut un sursaut. Elle haleta, ouvrit les yeux, regarda Arnaq. Puis elle secoua légèrement la tête et ses paupières se refermèrent.

Ils entendirent les marches grincer. Arnaq se tourna vers la porte. Lasse la fixait des yeux. L'air paniqué, il tremblait de tout son corps.

— Viens ici, lui dit Arnaq.

Lasse la rejoignit et se mit à genoux. Arnaq éteignit la lampe de poche.

Dehors, le vent s'était levé. Des rafales d'air froid s'engouffraient par la fenêtre. La porte était tombée de ses gonds depuis longtemps.

Arnaq avait pris la main d'Alma. Elle entendait Lasse respirer en haletant. Les larmes coulaient sur ses joues. Elle avait l'impression de suffoquer.

Elle entendit des pas dans le couloir. Des bottes faisaient crisser les morceaux de plâtre qui jonchaient le sol. Il n'y avait aucune lumière, à part la faible lueur venant du dehors.

Les bruits se turent un instant, puis reprirent, et la silhouette d'un homme apparut dans l'encadrement de la porte. L'homme poussa un grognement et fit un pas vers Arnaq.

Elle ralluma la lampe et l'éclaira. Dans un geste d'énervement, il leva la main devant son visage. Elle ne vit que ses cheveux courts.

Lasse se précipita sur l'homme, mais un coup de masse le fit tomber par terre, le crâne fracassé.

La lampe de poche glissa des mains d'Arnaq. Elle regarda ses vêtements. Ils étaient souillés de sang. Le faisceau de la lampe de poche dessinait un cercle sur le mur. Lasse gisait par terre, à côté d'Andreas.

Arnaq ne s'était pas rendu compte qu'elle avait crié. Elle tenta de reprendre son souffle, mais sentit la nausée lui monter à la gorge. Elle vomit avant même d'avoir eu le temps de se pencher en avant.

Alma la regardait de ses yeux vides.

Du coin de l'œil, Arnaq vit l'homme ramasser le corps de Lasse et le jeter par-dessus celui d'Andreas.

— La fille pourra nous être utile, murmura-t-il en balançant mollement la masse qu'il tenait à la main.

Tupilak

20

Nuuk, Ouest du Groenland,
20 octobre 2014

Le soleil était déjà bas au-dessus des montagnes de l'embouchure du fjord, à l'ouest de Nuuk. Dans une demi-heure, il aurait disparu. Ses derniers rayons teintaient le paysage d'un orange si intense qu'aucune autre couleur ne subsistait : même les blocs de glace flottant dans la mer prenaient des nuances de feu.

Assis entre deux fragments d'iceberg échoués sur la plage, Matthew profitait de l'air pur. Il avait appris à aimer la glace en lisant les notes de Jakob. Il s'émerveillait de ses couleurs et ne pouvait s'empêcher de souffler dessus pour la sentir respirer.

Il lui arrivait de fourrer un petit morceau de glace dans sa bouche et de le laisser fondre sur sa langue. Sentir les gouttes d'eau se libérer après être restées emprisonnées pendant plus de cent mille ans le remplissait de joie.

Jakob affirmait que les blocs de glace étaient des machines à remonter le temps. À l'époque où l'eau s'était solidifiée, *Homo sapiens* n'était encore qu'une espèce humaine parmi d'autres.

Matthew ramassa une pierre et la posa sur le cahier qu'il tenait sur ses genoux. Il travaillait sur un livre destiné à Emily. Pour l'instant, il n'avait pas beaucoup avancé ; il écrivait surtout pour se persuader que sa fille avait vécu. Elle aurait eu un an maintenant. Un an. Peut-être aurait-elle commencé à marcher. Et à dire quelques mots.

Un petit morceau se détacha d'un des fragments d'iceberg. Le bruit le fit sursauter, il posa la pierre par terre et referma son cahier. Pour pouvoir réfléchir tranquillement, il avait laissé son téléphone à la maison. Son rédacteur en chef le harcelait, il voulait du nouveau sur le

triple suicide d'Ittoqqortoormiit, mais Matthew avait besoin d'interroger Ottesen pour terminer son article. L'insistance de Nukannguaq à propos des démons et des pilules lui faisait penser que l'histoire était plus compliquée qu'elle n'en avait l'air.

Il alluma une cigarette. La fumée enveloppa son visage. Quand Arnaq serait de retour, il lui demanderait si elle voulait l'accompagner à Ittoqqortoortmiit pour chercher leur père. D'après Briggs, Tom était un tueur et un psychopathe, mais Matthew tenait à se faire sa propre idée.

Matthew jeta son mégot et se frotta les yeux. Ses doigts sentaient le tabac. Il ramassa le mégot, le remit dans le paquet, se redressa et se dirigea vers les rochers. Il devait retrouver Tupaarnaq près de la maison de la culture. Il ignorait ce qu'elle avait fait de sa journée, mais il était content de la savoir de retour à Nuuk.

Aller à pied d'Ørneøen à Katuaq lui prit une demi-heure. À peine arrivé au coin du bloc 1, il vit Tupaarnaq lui faire signe de la main. Il répondit à son geste, mais comprit vite qu'elle n'était pas simplement heureuse de le voir.

— T'en as mis du temps, dit-elle alors qu'il était encore à plusieurs mètres.

Il regarda sa montre.

— J'ai un quart d'heure d'avance.

— Oui, mais il faut qu'on aille chez Else tout de suite.

— Pourquoi ? On ne devait pas faire des courses ?

— Ça attendra. Lars ne les a pas trouvés là-bas… ta sœur et ses copains.

— À Færingehavn ?

— Oui, et…

Tupaarnaq baissa les yeux

— On en parlera chez Else. Et on ira à Færingehavn demain matin, dès qu'il fera jour.

Instinctivement, Matthew caressa son annulaire, où l'alliance n'était plus qu'un souvenir.

— Qu'est-ce que tu hésitais à me dire ?

Elle affronta son regard :

— Il y a du sang dans la maison. Beaucoup de sang.

Matthew sentit son cœur défaillir. Ils n'auraient jamais dû revenir à Nuuk sans Arnaq et ses copains.

— Nous sommes les derniers à les avoir vus, continua Tupaarnaq. La police veut nous interroger dès que possible.

Matthew la dévisagea :

— La police, je m'en fous. On peut aller à Færingehavn tout de suite ?

Elle fit une moue en regardant le ciel. Il n'y avait plus beaucoup de lumière ; dans une heure, il commencerait à faire nuit.

— En faisant gaffe, oui.

— Bon. Tu prends ton fusil. Pendant ce temps, je cours chercher mon téléphone et la clé du bateau. D'accord ?

Tupaarnaq hocha la tête.

— Et Else ? Elle nous attend.

— On se retrouve chez elle avant de partir. Comme ça, elle saura qu'on y va.

21

Matthew et Tupaarnaq se dirigèrent vers les marches longeant la salle des fêtes. Tupaarnaq monta en direction de Radiofjellet, où vivait Else. Matthew continua vers l'immeuble jaune où se trouvait son appartement.

Il regarda le ciel. Il était encore tôt, mais quelques étoiles étaient déjà visibles.

La porte vitrée de son immeuble n'était pas fermée. C'était souvent le cas. Un des habitants du premier étage avait un petit chat noir et laissait souvent la porte entrouverte pour permettre à l'animal de sortir et de rentrer à sa guise. C'était pourtant interdit.

Matthew prit son téléphone et la clé du bateau, ferma la porte de son appartement et descendit les escaliers quatre à quatre. Il était trop pressé de rejoindre Tupaarnaq chez Else pour attendre l'ascenseur.

— Excusez-moi…

Matthew se tourna vers les pavillons mitoyens de l'autre côté de la rue, d'où venait la voix. Il ne vit personne. Les pavillons étaient condamnés, car tous les logements étaient envahis de moisissures, et il n'y avait pas d'éclairage sous l'auvent des entrées.

— Excusez-moi, répéta la voix.

Matthew recula d'un pas et plissa les yeux. Il crut distinguer une silhouette.

— Vous êtes Matthew Cave ?

C'était une voix masculine, forte.

— Oui. Mais je suis pressé, je n'ai pas le temps de vous parler

— Venez ici.

— Je ne peux pas, je suis trop pressé. Des problèmes familiaux.

— Il faut que je vous parle de votre sœur.

— De ma sœur ?

Matthew recula d'un pas.

— Pourquoi voulez-vous me parler de ma sœur ? Approchez-vous, que je puisse vous voir.

— Non. Venez ici, sinon je m'en vais.

Matthew poussa un soupir.

— Je n'ai pas envie de bouger.

— Bon. Alors je m'en vais.

— Attendez !

Sans quitter des yeux la silhouette sous l'auvent, Matthew franchit le caniveau et se dirigea vers les pavillons. Il ne voyait que les jambes de l'homme.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Olí.

Matthew essaya d'accoutumer ses yeux à l'obscurité.

— Que savez-vous à propos d'Arnaq ?

— D'Arnaq ?

— De ma sœur, précisa Matthew d'un ton énervé.

Tout à coup, l'homme fit un bond en avant et lui jeta une poignée de sable à la figure.

Matthew recula, mais l'homme lui fit une clé de bras et lui plaqua la main contre la bouche. Sa peau sentait le sel. Quand Matthew essaya de se dégager, l'homme lui attrapa si violemment le bras libre qu'il crut sentir son épaule se déboîter. Un filet de salive coulait sous la main qui l'empêchait de crier.

— Il nous le faut vivant, marmonna l'homme en poussant Matthew vers une voiture garée un peu plus loin.

L'homme plaqua Matthew au sol et lui enfonça un bâillon dans la bouche. Puis il le remit debout, lui enfila un sac sur la tête, lui noua un lien autour du cou et le jeta sur la banquette arrière de la voiture.

L'homme s'installa au volant et démarra aussitôt. Matthew tenta de respirer par le nez, à travers ses narines bouchées. Soufflant bruyamment, il fit couler de la morve sur son menton, mais put enfin remplir ses poumons d'oxygène.

La voiture aborda un tournant et Matthew se retrouva sur le flanc. Il essaya en vain de se rattraper et faillit tomber sur le plancher. L'homme se retourna et le frappa violemment dans les côtes.

— Bouge pas !

L'homme voulut de nouveau le frapper, mais son poing ne fit que le frôler. Matthew parvint à se redresser et se blottit contre la portière de droite. Sa respiration faisait un bruit sifflant. Il perçut le froid de la vitre à travers le tissu du sac. Il essaya en vain de défaire son bâillon.

L'homme continuait de marmonner. Au milieu des sons inarticulés, Matthew put distinguer quelques mots. *Vivant.* Et *tuer*.

Matthew pressait son visage et ses mains contre la vitre dans l'espoir qu'un passant le verrait. De nouveau, il souffla pour déboucher son nez. Un mélange de morve et de transpiration dégoulina sur son menton.

L'homme coupa le moteur. Matthew l'entendit descendre et claquer la portière derrière lui. Il tendit l'oreille pour essayer de comprendre ce qui se passait. Au bout de quelques instants, on ouvrit la portière de son côté. De grosses mains s'emparèrent de ses bras et le firent tomber par terre. Il avait mal partout. Il essaya de crier, mais le bâillon l'empêcha d'émettre le moindre son. Une quinte de toux l'obligea à s'agenouiller. N'arrivant plus à respirer, il crut qu'il allait s'évanouir. Sa poitrine et son dos étaient moites de transpiration. Il gigotait et tirait sur le sac qui enfermait sa tête. Il voulut de nouveau souffler, mais ne parvint plus à déboucher ses narines.

Une botte écrasa son bras. Une douleur insupportable s'empara de lui.

— Bouge pas ! siffla l'homme.

On dénoua le lien qui enserrait son cou, on lui ôta le sac et on défit son bâillon. Il se retourna sur le côté et toussa violemment. En essayant de happer l'air, il déclencha une nouvelle quinte de toux. Ses vêtements lui collaient à la peau et il avait la bouche pleine de morve.

Il leva le regard vers l'homme. Celui-ci devait faire presque deux mètres et son visage était dissimulé sous une cagoule noire. Seuls ses yeux étaient visibles, même si on les distinguait à peine dans l'obscurité. L'homme se dirigea vers le bord de mer.

— Où est ma sœur ? demanda Matthew en essayant de se redresser.

L'homme se retourna.

— Toi, tu viens avec moi.

— On va où ?

L'homme fit quelques pas vers lui.

Fouillant dans le gravier, Matthew mit la main sur une pierre assez grosse. Quand l'homme se pencha au-dessus de lui pour le remettre debout, il le frappa de toutes ses forces. Son coup ne l'atteignit que dans la nuque, mais ce fut suffisant.

L'homme poussa un hurlement.

— Vivant, siffla-t-il. Il me le faut vivant.

Matthew se releva, courut vers la voiture et s'installa au volant. Il bloqua les portières et chercha la clé. L'homme se précipita et tira si fort sur la portière qu'il fit bouger la voiture. Matthew déclencha la marche arrière et mit les gaz. Il ne voyait pas grand-chose, mais il savait que le chemin de terre était assez large pour lui permettre de remonter jusqu'à la route principale.

L'homme courut derrière la voiture. Matthew le vit à travers le pare-brise. Il bougeait avec maladresse.

Matthew leva le pied et s'engagea sur la route principale. Quand l'homme arriva en haut, la voiture fonçait déjà en direction de la ville.

Avant le rond-point de Nuusuaq, il se gara sur le côté et sortit son téléphone.

Il envoya d'abord un message à Ottesen :

Tu es où ?

Puis un autre à Tupaarnaq :

On m'a agressé. Je dois parler à Ottesen. On se verra plus tard chez Else.

22

— La voiture appartient à Apollo, dit Ottesen. Mais Apollo ne fait pas deux mètres et il n'est pas du genre à agresser les gens ni à kidnapper les jeunes filles.

— Donc, elle a été volée ?

— J'en suis persuadé. Je lui passerai un coup de fil tout à l'heure. Comme ça, il pourra la récupérer.

Ottesen haussa les épaules.

— Beaucoup de gens laissent les clés sur le contact. On ne peut pas aller bien loin par la route, et une voiture volée finit toujours par réapparaître.

Matthew regarda Ottesen, qui semblait grelotter dans son survêtement vert pâle.

— Vous allez la fouiller, relever les empreintes, tout de même ?

— Bien sûr. On ne lui rendra pas sa voiture avant de l'avoir passée au peigne fin.

— J'ai cru que j'allais mourir. Il était fort… fort comme un taureau…

— Et tu n'as pas vu son visage ?

— Non. Mais il faisait deux mètres, il portait des bottes à semelles en bois et il avait un accent… Il ne doit pas être difficile à retrouver.

Matthew dévisagea Ottesen.

— Il a dit qu'il s'appelait Olí. Des Olí, il ne doit pas y en avoir des masses.

— Ça va bientôt faire quarante ans que je vis ici et je n'en ai pas rencontré un seul. À mon avis, ce n'est pas son vrai nom. Et je doute qu'il habite Nuuk… C'est pour ça qu'il a tenté de t'embarquer sur un bateau.

— Je pense qu'il est féringien.

Ottesen hocha la tête.

— C'est bien possible. À ma connaissance, le seul Féringien qui corresponde à ta description est un type qui vit près des vieux silos de Polaroil, en face de Færingehavn. Mais il s'appelle Bárdur…

— Ce doit être lui. Les silos sont loin de Færingehavn ?

— Par la mer, non. Sinon, il faut plusieurs jours de marche à travers la montagne, car le fjord pénètre loin dans la terre.

Ottesen secoua la tête.

— Normalement, Bárdur évite les gens et ne fréquente personne. Mais il faudra l'interroger… Il doit certainement surveiller les allées et venues en face de chez lui.

Il donna une tape sur le toit de la voiture.

— On a déjà envoyé des collègues là-bas. Et ils n'ont rien vu de l'autre côté du fjord.

— C'est vrai qu'il y a du sang dans la maison grise ?

— On ne sait pas encore s'il s'agit de sang humain, Matt.

Matthew se passa la main sur le visage.

— Je suis allé les voir à Færingehavn… J'aurais dû les ramener…

Ils furent interrompus par l'arrivée d'un 4×4 de la police de Nuuk. Il se gara à côté de la voiture volée.

— On n'a rien trouvé, annonça Rakel en ouvrant la portière.

— Vous avez regardé près des pavillons en face de chez moi ? Et derrière la piscine couverte ?

— Désolée… Il n'y a rien.

— C'est bon, dit Ottesen en se penchant pour saluer son collègue resté dans la voiture. Vous ne voudriez pas faire un tour chez Apollo et lui demander ce qu'il a fait dans la journée ? dit-il en se redressant. Il ne s'est même pas rendu compte que sa voiture avait disparu…

Rakel hocha la tête. Puis elle remonta dans la voiture et claqua la portière.

Ottesen posa sa main sur l'épaule de Matthew.

— On va aussi envoyer des gars chercher ce Féringien géant…

— Je sais que vous faites tout ce que vous pouvez… Mais je sens qu'il est arrivé quelque chose de grave à ma sœur et à ses copains.

Matthew hésita un instant.

— Quand on a essayé de nous tuer, Tupaarnaq et moi, il y avait

aussi un type énorme parmi nos agresseurs. À l'époque, je l'ai vu encore moins bien, car il faisait nuit noire, mais c'était dans la même maison… J'aurais dû les ramener…

— À part ce qui vous est arrivé ce jour-là, il ne se passe jamais rien dans cette ville fantôme…

Ottesen secoua la tête.

— Tout ça n'a pas de sens. Qu'un type se rende là-bas en bateau pour…

Matthew le dévisagea.

— Il y a beaucoup de sang ?

— Le sang, c'est toujours impressionnant, Matt.

— Ce Féringien, je voudrais lui parler. Tout de suite, si possible.

— C'est le boulot de la police.

— Mais il s'agit de ma sœur ! Si ça se trouve, elle est morte…

La voix de Matthew se brisa. Sa main chercha son alliance ; il sentit le rond de métal à travers le tissu de son pantalon et put même y glisser son doigt.

— Matt…

Ottesen hésita.

— J'ai une autre question à te poser. Un officier de l'US Navy nous a appelés.

— Et alors ?

— Il nous a informés qu'ils envisageaient de reprendre l'enquête sur un marine disparu sans laisser de traces en 1990. Un certain Tom Roger Cave. Le nom m'a fait penser à toi. Tu le connais ? Tu m'as dit que ton père était américain.

— C'est mon père.

Les pensées se bousculaient dans la tête de Matthew. Ce devait être Briggs qui avait insisté pour rouvrir l'enquête.

— Tu es en contact avec lui ? demanda Ottesen.

Matthew secoua la tête.

— J'avais quatre ans la dernière fois que je l'ai vu. Mais entre-temps, il a eu une fille, Arnaq. Il a donc vécu à Nuuk à une époque.

— Exactement. Mais il n'a jamais eu d'existence officielle. Il se planquait. C'est d'ailleurs tout ce qu'on a pu dire à l'officier en question.

Matthew regarda le ciel nocturne. L'air était froid ; il devait faire un peu en dessous de zéro.

— Tu sais qu'il a tué deux hommes avant de déserter ? Ton père, je veux dire.

— Oui.

— En somme, quand tu m'as posé des questions sur cette affaire, tu savais qu'il s'agissait de ton père ?

— Je venais juste de l'apprendre.

Ottesen se mit à genoux et fit quelques étirements.

— C'était très violent, paraît-il. Ce qui s'est passé à Thulé. L'officier nous a mis en garde contre ton père.

— L'affaire ressemble à celle d'Ittoqqortoormiit.

Matthew promena son regard sur la maison de la culture et sur l'hôtel de police, de l'autre côté de la place.

— On ne sait pas trop qui a tiré sur qui.

— Le type que j'ai eu au téléphone était très clair, dit Ottesen. Ton père aurait tué les deux autres. L'arme du crime était bien son revolver. Et le revolver a disparu en même temps que lui.

— C'est possible, dit Matthew en écartant les bras. Je n'en sais rien…

— Oui…

Ottesen se redressa.

— J'ai fait mettre le survivant d'Ittoqqortoormiit en arrestation.

— Nukannguaq ?

— Exactement. Un collègue monte la garde près de son lit. Nous attendons les preuves techniques.

Le téléphone de Matthew se mit à vibrer. Quelques secondes plus tard, celui d'Ottesen sonna.

Matthew sortit son téléphone de sa poche. C'était Tupaarnaq. Elle appelait de l'appartement d'Else.

Quand Matthew se tourna vers Ottesen, celui-ci avait déjà raccroché.

— On a tué Jakob, annonça Matthew.

— Viens. On y va tout de suite.

23

Dans le séjour de Jakob, la lumière contrastait violemment avec l'obscurité du dehors.

Matthew voulut suivre Ottesen, mais celui-ci l'en empêcha en lui barrant le chemin.

— Il vaut mieux que tu restes là, Matt. Que je me promène sur les lieux dans mon survêtement suffit amplement.

— Salut, Mattsii !

Matthew vit Rakel lui tendre une paire de surchaussures en plastique bleu. Elle souriait, mais son regard était triste.

— On n'a même pas eu le temps d'aller voir Apollo…

— Que se passe-t-il ? demanda Matthew d'une voix rauque.

Rakel renonça finalement à lui donner les surchaussures.

— Il vaut peut-être mieux que tu restes dans l'entrée.

Elle se dirigea vers Ottesen. Trois autres policiers étaient là. Ils étaient tous en uniforme.

Jakob était assis dans son vieux fauteuil. Il portait un pantalon en velours élimé et une chemise bleue. Son corps était penché sur le côté, comme s'il avait tenté de se relever. Un pan de sa chemise était sorti du pantalon et le premier bouton était arraché. Sa tête pendait sur sa poitrine.

— Tu ne veux pas m'accompagner dehors ?

Matthew n'avait pas remarqué que Rakel était revenue. Elle était aussi pâle que lui.

— Tu as une mine épouvantable, continua-t-elle.

Il jeta un dernier coup d'œil sur Jakob. Sa chemise avait été lacérée. Apparemment, on avait tenté de lui ouvrir le ventre, comme on l'avait fait à Lyberth, quelques mois plus tôt, et aux hommes tués en 1973. Mais à Jakob le coup de couteau n'avait laissé qu'une plaie béante au

bas-ventre. On apercevait une partie de ses intestins et il y avait par terre quelque chose qui semblait être du vomi.

Rakel prit Matthew par le bras.

— Viens, Mattsii, on va aller dehors.

À l'extérieur, l'air était froid et humide. Des voitures de police, des ambulances et des camionnettes de pompiers étaient stationnées dans la rue. Tous les services avaient rappliqué dès que l'alarme avait sonné. Les gyrophares trouaient l'obscurité et on entendait un brouhaha de voix.

— Tu veux qu'on marche un peu ? demanda Rakel. Je ne supporte pas tout ce bruit.

Matthew fit oui de la tête. Ils descendirent la rue, entre les maisons en bois dont les couleurs égayaient le quartier quand il faisait jour, puis ils bifurquèrent dans la rue Stephen Møllerup Aqqutaa. Matthew promena son regard dans la voie étroite qui datait de l'époque coloniale.

— Tu penses que c'est Abelsen ? demanda Rakel. Que c'est Abelsen qui… qui a fait le coup ?

— Non.

Matthew secoua la tête.

— Par terre, c'était du vomi ?

— Oui. Quelqu'un a rendu tripes et boyaux à côté du… défunt.

— Ça ne pourrait pas être Jakob lui-même ? À cause de la douleur ?

— Je ne crois pas… Dans ce cas, ça se présenterait différemment…

— Alors, ce serait l'assassin ?

— Quel assassin vomirait devant sa victime ?

— Pas Abelsen, en tout cas.

— C'est bien ce que je me dis.

Matthew sortit son paquet de cigarettes, mais ses mains tremblaient si fort qu'il ne put se servir de son briquet.

— Inhale.

Rakel lui prit le briquet et approcha la flamme du bout de sa cigarette.

— Tu devrais arrêter, Mattsii, dit-elle.

— Oui.

Il souffla la fumée.

— Mais pas aujourd'hui.

— Je te comprends.

Elle lui remit le briquet dans la poche. La lueur de la cigarette éclairait l'obscurité. Matthew dévisagea Rakel.

— Qui peut faire une chose pareille ?

Elle haussa les épaules.

— Je vais finir par croire que tu en sais plus que moi.

Matthew baissa les yeux.

— Il t'est arrivé de tuer quelqu'un ?

— Non.

En secouant la tête, elle fit danser sa queue de cheval.

— Tu penses à ton père et à ce qui s'est passé à Thulé ?

— Je pense à moi, surtout, répondit Matthew en respirant avec difficulté. J'ai tué Ulrik.

— Ulrik était un ami, dit Rakel à voix basse. Un très bon ami… Je n'ai pas envie d'en parler. Tu n'avais pas le choix, n'est-ce pas ? Dans ce cas, ce n'est pas pareil.

De nouveau, Matthew inhala profondément la fumée.

— Et si jamais Arnaq est morte ? Je ne l'ai pas ramenée. J'aurais pu lui sauver la vie… Et ma femme, et l'enfant qu'elle portait ? C'était moi qui conduisais la voiture.

— Tu n'es pas responsable de leur mort, Matthew.

Rakel s'était arrêtée de marcher. Sa voix était plus douce.

— J'ignorais que tu avais été marié. Je suis désolée… Je ne sais pas quoi dire. Mais avoir un accident, ce n'est pas tuer quelqu'un.

— Et si je n'avais pas conduit cette voiture ? Si j'avais ramené les jeunes de Færingehavn…

Rakel posa sa main sur son bras.

— Ça n'a rien à voir, Mattsii. Tu as tort de penser comme ça. Souviens-toi de ton père : il a tué deux hommes d'une balle dans la tête. Ce n'est pas pareil, n'est-ce pas ?

— Ottesen dit que vous allez retourner à Færingehavn, que vous allez chercher partout.

— Absolument. Jusqu'à ce qu'on les trouve.

— Morts ou vivants…

— Je suis persuadée que ta sœur est en vie.

En parlant d'Arnaq, Rakel avait baissé la voix.

— Pourquoi ?

Matthew essaya de capter son regard, mais elle se détourna.

Rakel jeta un coup d'œil sur les voitures garées dans la rue.

— On ferait peut-être mieux de rentrer.

— Tu dis ça au hasard, ou tu as vu quelque chose là-bas ?

Rakel passa une main sur son visage.

— Je ne sais pas… D'après mon expérience… Je ne sais pas, mais je pense que nous avons affaire à deux meurtres et à deux kidnappings. J'ai tendance à croire que les garçons sont morts.

— Et que les filles ont été violées ?

Rakel détourna le regard.

— Oui.

— Je dois aller là-bas le plus tôt possible.

— Il faut que tu voies ça avec Ottesen. De toute façon, tu ne pourras pas y aller avant demain matin.

La lumière des gyrophares devenait plus forte à mesure qu'ils remontaient vers la maison.

— Si tu ne veux pas rester seul ce soir, tu peux venir chez moi, dit Rakel timidement. Tu dois être passablement secoué… On pourra continuer à parler quand je serai libre, d'ici une petite heure.

— C'est gentil. J'ai l'impression d'avoir la tête en vrac. Je me sens incapable de faire autre chose que de regarder dans le vide.

— On peut passer la nuit à parler, si tu veux. D'habitude, je vais à la gym après le travail, mais là, il est trop tard. Tu peux dormir sur le canapé. Les enfants sont chez leur père.

— Tu as des enfants ?

— Deux.

Elle sourit. Elle avait les dents du bonheur. Ses yeux noirs brillaient.

— Ils s'appellent Minik et Paarnuuna.

Matthew regarda brièvement son visage.

— Tu as dû les avoir très jeune.

— J'avais vingt et un ans quand Paarnuuna est née. Ce sont les plus beaux enfants du monde.

— Je voudrais les connaître.

— On pourrait manger des glaces ensemble. Quand ils seront de

retour à la maison.

— Oui. On parlera un autre jour. Aujourd'hui, j'ai seulement envie de me coucher dans le noir.

Matthew leva les yeux. Ottesen se tenait devant la maison de Jakob, son téléphone à la main.

— Qu'est-ce que vous fabriquez, tous les deux ?

— On discute, répondit Rakel.

Ottesen fit un mouvement de tête vers la maison.

— On va pouvoir avancer. On a trouvé plein de traces d'ADN. Du vomi et des cheveux sous les ongles de Jakob.

— Des cheveux noirs ? demanda Matthew.

— Non. Aussi blonds que les tiens.

24

L'eau semblait le bercer. C'était une sensation étrange mais rassurante. Il avait froid, comme s'il nageait dans la mer. Les vagues lui caressaient doucement la peau et provoquaient des frissons en lui.

Des mains lui massaient le corps, fermement mais avec délicatesse. Les doigts s'enfonçaient dans sa chair. On le retourna sur le ventre. Rakel était couchée sous lui. Elle était nue et un sourire insondable flottait sur son visage. Ses lèvres étaient entrouvertes, il voyait les dents espacées de sa mâchoire supérieure. Des taches de rousseur parsemaient ses joues. Ses yeux étaient noirs, vifs. Elle le dévisageait, semblait sur le qui-vive.

Elle lui donna un coup dans la poitrine et se laissa glisser dans les profondeurs de l'eau. Il gesticula pour éviter de se noyer, mais comprit qu'il n'y avait aucun danger. Il voyait son corps nu. Ses hanches. Ses petits seins. Ses épaules larges. Ses cheveux, si sombres qu'ils paraissaient noirs, se déployaient par vagues dans l'eau.

Elle lui fit signe de venir et il plongea vers elle. Son sourire s'accentua ; de petits plis apparurent à la commissure de ses paupières.

Il ne put détacher les yeux de son corps nu. Ses bras et ses jambes faisaient des mouvements lents, comme si elle dansait. Elle se balançait d'un côté à l'autre.

Elle murmura quelque chose, mais il ne put l'entendre. Il se sentait oppressé, il avait besoin d'air. Il tourna la tête vers la surface de l'eau, mais ne vit qu'une lumière vacillante. La panique s'empara de lui.

De nouveau il sentit ses mains. Elle les promenait sur son corps. Elle se pressa contre lui, son visage était face au sien, il n'y avait aucune angoisse dans son regard. Ses yeux noirs brillaient quand elle posa ses lèvres sur les siennes. Ses jambes lui enserrèrent les hanches. Elle prit sa tête entre ses mains et lui caressa les oreilles. Il répondit à son

baiser, laissa sa langue pénétrer sa bouche. Il prit une profonde inspiration. Comme s'il respirait à travers son baiser.

Matthew se redressa d'un bond et repoussa la couette, hors d'haleine. Son appartement était plongé dans l'obscurité. Il n'y avait pas la moindre lumière. Il finit par se calmer.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? murmura-t-il en quittant le lit.

Il avait une érection, mais décida de l'ignorer.

Il prit son paquet de cigarettes et ouvrit la porte du balcon.

Il tenta de lutter contre le désir que le rêve avait laissé en lui. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas touché une femme. Près d'un an et demi. Après l'accident, il avait été persuadé que cela ne lui arriverait plus jamais. Maintenant, il en était moins sûr.

La fumée commençait à pénétrer dans le séjour. Il jeta sa cigarette dans le verre d'eau où flottaient déjà plusieurs mégots. Puis il prit son téléphone et chercha le compte Facebook de Rakel. Elle était belle. Plus que belle. Mais ce n'était pas elle qui le troublait. Pas depuis que les yeux, les taches de rousseur et les lèvres de Tupaarnaq s'étaient incrustés dans son esprit.

Il enfila un tee-shirt et s'assit sur le canapé. Il n'aurait pas dû s'endormir. Son inquiétude était trop grande. L'image des blessures de Jakob ne cessait de le hanter. Il voyait le corps d'Arnaq lacéré de la même façon. Il se rappelait Tine dans la voiture accidentée. Et Ulrik perdant son sang.

Il prit le petit carnet où il notait ses pensées pour Emily. Il eut du mal à se concentrer, mais il ferma les yeux et respira à fond, et des lettres et des mots commencèrent à se former dans sa tête.

25

Færingehavn, Ouest du Groenland,
21 octobre 2014

Il ne restait plus que de rares plaques de neige. La plupart avaient fondu, mais l'hiver n'allait pas tarder à repartir à l'assaut de la ville abandonnée. Ce n'était qu'une question de jours ou de semaines.

Matthew regarda le dos de Tupaarnaq. Elle marchait d'un pas ferme, son fusil en bandoulière.

Toute la maison avait été bouclée et Ottesen leur avait demandé de ne pas franchir les rubalises de la police. Mais ils ne respecteraient pas la consigne.

— J'entre la première ? Comme ça, tu sauras à quoi t'attendre.

Tupaarnaq s'était arrêtée devant la rubalise qui flottait au vent.

— Rakel et Ottesen m'ont déjà dit pas mal de choses. Je me sens prêt.

Matthew leva les yeux vers les fenêtres.

— Il s'agit de ma sœur. Je veux tout faire pour la retrouver.

— On n'est jamais prêt à affronter le sang, dit Tupaarnaq en serrant les dents. On le croit, mais ce n'est pas vrai.

Elle souleva la rubalise et ils se glissèrent en dessous. Matthew regarda brièvement ses yeux. Quand le soleil ne s'y reflétait pas, ils étaient noirs comme la nuit.

— Attention, il ne faut toucher à rien, dit-elle. Si on laisse nos empreintes, la scène devient inexploitable pour la police.

— Je sais.

— Je m'adresse à ton inconscient, dit-elle en laissant retomber la rubalise. Devant le sang, on a tendance à réagir de façon irrationnelle.

— Ce n'est pas la peine de me flanquer la trouille à l'avance,

répondit Matthew d'un ton irrité.

Il monta les marches de la véranda qui longeait toute la façade de la maison délabrée.

— Si.

Tupaarnaq ôta le fusil de son épaule, tira en arrière le levier d'armement et fit monter une cartouche dans la chambre.

— Et ne mets pas tes pieds n'importe où.

À l'étage, le vent soufflait à travers les pièces vides. Pas une seule fenêtre n'était intacte et les portes fermant le couloir aux deux extrémités avaient disparu depuis longtemps. Le papier peint se décollait et les plâtres tombaient. Par endroits, on voyait les planches nues. L'ensemble offrait une palette de couleurs passées. Des livres et des magazines couverts de poussière et de moisissures jonchaient le sol. Des douilles sans ampoules pendaient au plafond taché d'humidité.

— C'est dans la première chambre à droite, dit Tupaarnaq.

Matthew la dévisagea.

— On va regarder partout.

— Bien sûr. Mais il faut commencer par ce qu'on redoute le plus. Autrement, tes sens finissent par s'émousser. Vas-y.

Une épaisse couche de poussière mélangée à du plâtre et à des morceaux de bois recouvrait le sol de la petite chambre. Un lit au sommier métallique rouillé était posé contre le mur. Au centre de la pièce, il y avait une grosse tache de sang au contour irrégulier. Devant le lit s'étalait une seconde tache, moins large. Le plancher avait absorbé la plus grande partie du sang.

Assis contre le mur à côté de la fenêtre, Matthew regardait fixement les auréoles d'humidité au-dessus du lit.

Tupaarnaq s'agenouilla devant la tache de sang la plus visible. Son fusil dans une main, elle les examina attentivement.

— Deux personnes ont perdu la vie dans cette chambre, annonça-t-elle.

— Deux ?

Matthew dut faire un effort pour parler.

— Il y a le sang de deux personnes différentes.

Elle montra du doigt un petit bout de bois qui traînait par terre à

côté de la plus grosse tache.

— À force de dépecer des animaux, on finit par savoir comment le sang coule. Ici, deux personnes se sont vidées de leur sang.

— Et tu es certaine qu'elles sont mortes ?

La voix de Matthew tremblait.

Elle hocha la tête.

— Il y a beaucoup de sang. J'ai vu des hommes et des animaux mourir sans en perdre autant. Les victimes devaient déjà être mortes quand on a emporté leurs corps.

— Et l'autre tache ? Celle près du lit ? Elle vient des mêmes personnes ?

— Je ne crois pas. Ça ne me paraît pas logique.

Matthew eut un frisson.

— Qu'est-ce que Rakel t'a dit hier ? demanda Tupaarnaq.

— Elle pensait que les garçons étaient morts et que les filles avaient été kidnappées.

— Pourquoi ?

— Parce que… les filles sont plutôt victimes de viol.

— Elle n'a peut-être pas tort, dit Tupaarnaq d'une voix mal assurée. Si on regarde la poussière par terre, on voit que des personnes y sont restées assises. Il s'agit peut-être des filles.

Matthew hocha la tête. Tout à l'heure, en examinant le sol près du lit, il avait constaté la même chose. Il désirait plus que tout que sa sœur soit vivante. Même si cela voulait dire que les autres étaient morts. Souhaiter leur mort le révoltait, mais il ne pouvait s'en empêcher. Plutôt ça que perdre Arnaq.

Tupaarnaq se tourna vers le couloir.

— Ils ont dû s'y prendre à plusieurs. Ou alors, c'est un type d'une force peu commune. Rien n'indique qu'on ait traîné les corps. Et il n'y a pas de traces de sang, sauf ici.

Elle regarda Matthew.

— Moi aussi, je pense que les filles sont vivantes.

Matthew se releva péniblement.

— Continuons les recherches. Ils ont dû laisser des traces dans d'autres endroits.

Il jeta un coup d'œil à travers la fenêtre brisée. On y apercevait le

bras de mer séparant Færingehavn des installations de Polaroil.

— Quand on aura terminé ici, il faudra aller voir le Féringien là-bas.

Matthew suivit Tupaarnaq dans le couloir.

— Celui qui m'a agressé était très grand, lui aussi. Et il venait peut-être de tuer Jakob.

— Le type qu'on a vu ici avec Abelsen était également très grand, dit Tupaarnaq. Un vrai géant. Il y a des hommes de cette taille à Nuuk ?

Matthew haussa les épaules.

— Je n'en connais qu'un. Un ancien officier américain qui travaille maintenant pour le gouvernement autonome. Mais il y en a sûrement d'autres.

— Peut-être. Pourtant, mesurer deux mètres, c'est moins courant ici qu'au Danemark.

Ils entendirent un bruit d'hélicoptère et se précipitèrent dehors. Le bruit se rapprocha et ils virent un AS 350 rouge tourner autour de la place. Il volait si bas qu'ils distinguaient le pilote et les deux policiers qui l'accompagnaient.

Matthew ne connaissait pas le pilote, mais l'un des policiers était Rakel. Il lui fit signe de la main au moment où l'hélicoptère prenait de l'altitude pour survoler la ville abandonnée et se diriger lentement vers la jetée.

— Ils doivent les chercher, eux aussi, dit Matthew en essayant de chasser l'image de Rakel et de lui-même dans l'eau.

26

Tupaarnaq regarda le ciel couvert de nuages gris.

— J'ai passé trop d'hivers en prison au Danemark.

Matthew se tourna vers elle. Il était en train de fixer le canot pneumatique.

— Ici, les journées sont plus courtes en hiver, poursuivit-elle. Dans un mois, on n'aura plus que deux heures de lumière. Ça m'a manqué.

— L'obscurité t'a manqué ?

— Appelle ça comme tu veux. Pour moi, ce n'est pas seulement de l'obscurité. C'est aussi une sorte de lumière.

Elle le dévisagea.

— Tu n'as pas encore connu l'hiver ici, n'est-ce pas ?

— Non, je suis arrivé au printemps dernier.

Matthew jeta un dernier coup d'œil sur les maisons vides du rivage.

— J'aimerais te faire découvrir la lumière de l'obscurité, dit Tupaarnaq. Mais ça ne marche pas comme ça. Chacun doit trouver sa propre lumière. Sinon, elle ne brille pas.

Matthew et Tupaarnaq avaient mis plusieurs heures à fouiller les maisons de Færingehavn. Ils les avaient toutes passées au peigne fin et avaient également inspecté les entrepôts. L'hélicoptère d'Air Greenland avait tourné au-dessus d'eux pendant près de deux heures avant de disparaître. Finalement, ils avaient regagné le bateau pour traverser le fjord jusqu'aux installations de Polaroil avant qu'il ne soit trop tard. La lumière déclinait déjà.

Il commençait à neiger. Matthew se dirigea vers la cabine pour rejoindre Tupaarnaq.

— Viens, dit-elle. Je te laisse naviguer.

Elle venait de lancer le moteur.

— Moi ? Tu veux que je navigue ?

— Oui. Pourquoi pas ? La mer est calme.

Matthew sourit en hochant la tête.

— Tout à l'heure, ça s'est bien passé, dit-elle. Ce n'est pas bien compliqué.

— Et les récifs ?

— Tu les verras sur l'écran. Si tu veux, je le surveillerai.

Matthew prit le gouvernail. Il sentit la proue du bateau se soulever et fendre l'eau.

La neige tombait plus dru. Tupaarnaq mit les essuie-glaces.

— Il arrive que la mer gèle par ici ? demanda Matthew en accélérant prudemment.

— À mon avis, non. C'est comme à Tasiilaq : la marée est trop forte, elle empêche la glace de prendre.

Le bateau filait maintenant à bonne allure. Sur l'écran, Matthew vit qu'ils faisaient entre douze et quatorze nœuds. Il savait que Tupaarnaq arrivait à pousser l'embarcation jusqu'à trente nœuds ou plus par beau temps.

— J'aimerais bien en savoir davantage sur Tasiilaq, dit Matthew.

Il accéléra jusqu'à vingt nœuds, puis ralentit légèrement. Le fond du bateau percutait trop violemment la mer.

— Je t'ai déjà raconté pas mal de choses, répondit Tupaarnaq en posant sa main sur le gouvernail.

Le bateau décrivit une courbe douce sur le fjord.

— Je pensais à la nature, à des trucs comme ça.

— La nature ? Elle est magnifique. Mais ma vie… Bon, la chasse et le sang y occupaient déjà une place importante avant que…

Elle fit un geste vers le rivage.

— On peut accoster là-bas. Le port est prévu pour accueillir de gros bateaux.

Matthew suivit son regard. Il avait déjà vu le site de Polaroil de loin, mais il n'y avait jamais mis les pieds.

Les installations faisaient penser à celles qu'on voyait dans les petits ports danois. L'embarcadère, les immenses silos gris et les tuyaux qui les reliaient entre eux témoignaient d'une époque où de gros cargos et des chalutiers y accostaient pour faire le plein de carburant. Des marches peintes en blanc montaient à flanc de colline et les lieux

semblaient entretenus malgré leur abandon. Les boiseries paraissaient fraîchement repeintes et les maisons d'habitation étaient en parfait état. D'après ce que Matthew avait cru comprendre, Bárdur avait continué à veiller sur les lieux. Dernier homme à s'y accrocher encore, il y vivait seul sans voir grand monde.

— Si je devais habiter ici, je deviendrais fou, dit Matthew.

— Il l'est peut-être. Bárdur, je veux dire.

Près de l'embarcadère, il y avait deux silos : un grand pour le ravitaillement des gros navires et un plus petit pour les bateaux comme le leur. Il y avait aussi plusieurs ponts flottants où l'on pouvait accoster.

— Pousse-toi.

Tupaarnaq s'empara du gouvernail. D'un mouvement souple, elle aligna le bateau contre un des ponts flottants, puis elle ouvrit la porte de la cabine et affronta la neige.

Ils montèrent sur la jetée en bois. Des tuyaux de carburant y gisaient pêle-mêle. Tupaarnaq parvint à en dégager un et décrocha le pistolet de la pompe à essence.

— Tu essaies de trouver le Féringien ? demanda-t-elle en tirant le tuyau vers le bateau.

Matthew hocha la tête. Il se tourna vers la maison la plus proche. C'était une maison basse peinte en rouge, avec une toiture grise et des encadrements de fenêtres blancs. Un peu plus loin, il y avait une maison semblable, mais à deux étages. À droite se dressait un bâtiment plus grand, sans doute un immeuble de bureaux ou un entrepôt.

Sur la jetée se trouvait un petit hangar en fibrociment. À côté de sa porte entrebâillée étaient affichés les horaires d'ouverture. On y voyait aussi une bouée de sauvetage, une échelle et un panneau d'interdiction de feu. Toutes les indications étaient en danois.

Matthew se dirigea vers le hangar.

— Il y a quelqu'un ?

Il vit que l'intérieur était plongé dans le noir.

— On prend de l'essence. Où est-ce qu'on peut payer ?

— Il n'y a personne ? demanda Tupaarnaq en le rejoignant.

— On le dirait.

— Allons voir là-haut. Cet endroit me donne la chair de poule.

Ils montèrent jusqu'aux deux maisons les plus proches. Elles semblaient avoir abrité des bureaux. Le mobilier était en parfait état, comme si on venait d'abandonner les lieux, mais tout était fermé.

Ils poursuivirent leur chemin. À l'intérieur de la maison suivante, on apercevait une salle de séjour avec un poste de télévision et une chaîne hi-fi. Tout était vieux. Cependant, des objets traînaient sur les tables et la pièce semblait habitée.

Matthew frappa à la porte. Il n'y avait pas de boîte aux lettres, mais le nom de Bárdur Hjaltalín figurait sur une petite plaque à côté du heurtoir.

Pendant que Tupaarnaq faisait le tour de la maison, Matthew frappa de nouveau. Puis il baissa la poignée. La porte était fermée à clé. Il frappa une troisième fois en criant : "Hé ho."

Le silence était tel qu'en fermant les yeux il entendait la neige tomber. Un bruit crissant et doux.

— Tout est bouclé, annonça Tupaarnaq en revenant.

— Je forcerais bien la porte. Je veux voir cet homme.

— Il vaut mieux pas. Si on se promène au milieu de pièces à conviction avec nos gros godillots, on risque de les rendre inexploitables.

27

Une grosse secousse se fit sentir quand Matthew passa la marche arrière pour quitter la jetée.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Tupaarnaq.

— Je viens d'enclencher la marche arrière, comme tu m'as dit de le faire.

Elle poussa un soupir.

— Enlève-toi de là. Je t'ai dit de regarder l'écran, c'est tout.

Elle s'empara de la manette et on entendit un drôle de bruit. Le bateau bougea à peine.

— Merde. Tu as dû abîmer l'arbre d'hélice.

De nouveau, elle essaya en vain de mettre les gaz. La poupe du bateau parut retomber lourdement.

— Jette l'ancre, dit-elle en coupant le moteur. Je vais plonger. Il faut que je voie ça avant qu'il fasse nuit.

— Plonger ? Par ce froid ? Tu vas mourir.

Elle secoua la tête.

— Je serai rapide.

— Non, j'y vais. C'est ma faute.

Elle le regarda d'un air las :

— Pas question. Un : contrairement à moi, tu risques de mourir. Deux : tu ne sais pas ce qu'il faut faire.

Matthew baissa les yeux.

— Jette l'ancre avant qu'on heurte les rochers. Je me prépare.

— Et si tu ne remontes pas ?

— Je remonterai. Mon père me balançait à l'eau une fois par semaine, toute l'année, pour m'habituer au choc thermique. "Un jour, tu me remercieras", disait-il. Qui sait ? il avait peut-être raison. Je ne l'ai jamais remercié jusqu'ici, mais il faut bien commencer un jour.

Elle ôta son sweat-shirt, dévoilant brièvement le feuillage sombre qui ornait son ventre.

— Tu la jettes, cette ancre, oui ou merde ?

Matthew se précipita à la proue et passa l'ancre par-dessus le plat-bord. Le fond n'était qu'à deux ou trois mètres.

Tupaarnaq se tenait sur le seuil de la cabine, vêtue seulement de son slip et d'un maillot de corps à bretelles.

— Arrête de me mater ! dit-elle d'un ton furieux en lui donnant un coup dans la poitrine.

Elle passa devant lui et se dirigea vers le canot pneumatique. Elle avait les bras et les jambes minces mais vigoureux, et ses tatouages faisaient ressortir ses muscles. Matthew détourna le regard et se mit à épousseter la neige au fond du canot. L'eau ne devait pas faire plus d'un degré.

— En plongeant deux fois, ça devrait aller, dit-elle. Si je ne reste qu'une minute sous l'eau.

Elle disparut sous la surface. Matthew se précipita vers le plat-bord et scruta l'eau. Elle paraissait sombre, malgré le peu de profondeur. Il regarda sa montre. Une minute, c'était long. Tupaarnaq ne tiendrait pas une minute. Pas dans une eau aussi froide. Il se mit à respirer plus fort et regarda de nouveau sa montre. Il n'avait pas vu la position des aiguilles quand elle avait plongé. Elle aurait déjà dû remonter. La neige tombait plus dru. Il la sentait fondre dans sa nuque. Au contact de la mer, les flocons se dissolvaient immédiatement.

Tupaarnaq refit surface et leva le regard vers lui.

— On ne peut pas… l'arranger. Un instant…

Puis l'eau se referma sur elle.

— Tupaarnaq !

Matthew se pencha par-dessus le plat-bord pour la suivre des yeux. Elle avait parlé de plonger deux fois, mais après le premier plongeon, sa peau était déjà blême et parsemée de plaques rouges. Et elle avait à peine réussi à aligner quelques mots. Avait-elle replongé ou succombé à une crampe ?

Matthew ôta sa veste et y posa sa montre. Il s'apprêtait à enlever ses bottes quand Tupaarnaq réapparut, tenant à la main une chose flasque et blanchâtre qu'elle balança sur la plateforme du canot pneumatique.

On aurait dit une peau.

— Aide-moi, dit-elle.

Il lui donna la main et elle réussit à grimper à bord. Elle paraissait épuisée.

— Il faut que je rentre, vite.

Sa voix tremblait et sa peau était glacée. Matthew sentit le froid gagner sa propre main.

Elle grelottait si fort qu'elle eut le plus grand mal à tourner la clé de contact.

— Un instant, dit Matthew en s'agenouillant devant le petit coffre séparant les deux rangées de sièges.

Il se souvenait qu'il contenait des couvertures. Il en prit une et la lui tendit, puis en sortit deux autres. Tupaarnaq était si affaiblie que la couverture lui échappa des mains. Matthew la ramassa et serra les trois couvertures autour d'elle.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle s'installa sur le banc au fond de la cabine et jeta un coup d'œil sur le gouvernail.

— Je n'ai pas pu mettre le chauffage.

Matthew l'alluma et le poussa au maximum. Puis il sortit une quatrième couverture et l'enroula autour de ses pieds.

— Pourquoi tu as replongé ?

— J'ai vu quelque chose au fond.

Elle commençait à respirer normalement.

— J'ai eu peur que ce soit un être humain, mais ce n'était qu'un phoque.

Matthew hocha la tête.

— On peut repartir ?

— Je n'ose pas. À cause de l'arbre d'hélice. Il va faire nuit et il y a pas mal de récifs le long de la côte.

— J'appelle à l'aide sur la radio du bateau ?

— Je ne suis pas sûre que tu puisses atteindre Nuuk.

Matthew fronça les sourcils.

— Ce n'est quand même pas si loin…

— De toute façon, personne ne viendra à l'heure qu'il est.

Elle serra les couvertures autour d'elle. On ne voyait plus que le

haut de son visage.

— Ils pourraient envoyer un hélicoptère.

— Matthew ?

Il la dévisagea.

— Je veux juste rester un peu ici, d'accord ?

Matthew s'apprêtait à dire quelque chose, mais il se tut. C'était à cause de lui, il le voyait dans ses yeux. Elle voulait rester là avec lui.

— OK. Comme ça, on verra s'il se passe quelque chose pendant la nuit, dit-il en se tournant vers la vitre pour éviter son regard.

— C'est bien l'idée que j'avais, dit-elle d'un ton bref.

Il hocha la tête en contemplant la mer. Dans peu de temps, il ferait nuit noire, et la neige rendait déjà la visibilité difficile. Rien ne pourrait trouer une obscurité aussi dense. À part une lumière.

28

Il neigeait depuis plusieurs heures et la seule lumière visible était celle du tableau de bord.

C'était la deuxième nuit depuis la disparition d'Arnaq et de ses amis. Matthew avait fait la connaissance d'Arnaq quelques mois plus tôt, et elle n'était déjà plus là. Elle avait sans doute été kidnappée, elle était peut-être morte, et Matthew ne pouvait rien faire.

Ils avaient coupé le moteur. Le bateau avait une chaudière au fuel qui fonctionnait indépendamment. À part le faible bourdonnement du chauffage, tout était silencieux. La neige recouvrait le pare-brise, mais elle n'avait pas adhéré aux vitres latérales. Un courant d'air glacial pénétrait par la porte coulissante à l'arrière de la cabine. La porte était mince et fermait mal.

— Tu as encore froid ?

Matthew dévisagea Tupaarnaq. Elle était assise contre la vitre.

Elle secoua la tête. Son haleine formait un nuage de vapeur.

— Si on parvient à se détendre complètement, on peut faire circuler la chaleur dans son corps, répondit-elle.

— Tu parles sérieusement ?

— Oui. Mais je ne sais pas si ça marche pour tout le monde.

Elle sortit un pied de la couverture.

— Tu sens ?

Matthew tâta son pied. Il était chaud.

Tupaarnaq posa de nouveau sa tête contre la vitre.

— Tu crois qu'ils sont là-bas ?

— Je n'en ai aucune idée.

La voix de Matthew était rauque.

— Mon seul espoir, c'est qu'ils aient été kidnappés. Ils ne tiendront pas longtemps dans la montagne, avec le temps qu'il fait.

— Tant qu'on bouge, on reste en vie. En cette période de l'année, du moins. Dans quelques mois, on ne pourra plus se promener sous la neige pendant plusieurs heures.

Tupaarnaq se tourna vers Matthew. Un de ses bras sortait des couvertures.

— Parlons d'autre chose.

Matthew ne parvenait pas à détacher son regard des tatouages qui couraient de son épaule jusqu'à son poignet.

— Qu'est-ce que ça fait de passer tant d'années en prison ?

Tupaarnaq haussa les sourcils.

— S'il te plaît… Je n'ai pas envie d'en parler.

Matthew baissa les yeux en souriant.

— Je pensais à tes tatouages… Tu t'es débrouillée comment pour te faire tatouer ?

— Ah… Je vois.

Elle se redressa.

— Au bout de quelques années, j'ai eu des permissions de sortie. Dès que j'ai pu, j'ai couru chez la tatoueuse, Lis.

— Je ne savais pas qu'on pouvait sortir aussi souvent.

— Au Danemark, la plupart des prisonniers ont droit à des sorties accompagnées lorsqu'ils sont au tiers de leur peine. Et on commence souvent à sortir seul quand on en a purgé la moitié… Bien sûr, ça ne concerne pas tout le monde. Un terroriste, par exemple, n'a pas droit à grand-chose. Ni à la semi-liberté, ni aux sorties non accompagnées.

— Mais toi, tu as pu commencer à sortir assez tôt ?

Elle hocha la tête.

— Au début, j'étais presque une enfant. Et j'ai suivi mes études avec assiduité. Bac, puis licence de droit. Pour moi, obtenir des sorties était facile. J'étais condamnée pour meurtres, c'est vrai, mais j'étais aussi une jeune Groenlandaise qui se battait pour vivre.

Le bateau s'était mis à tanguer. La neige avait cessé de tomber et le vent allait sans doute chasser les nuages.

Matthew se rappela le soir où il avait aperçu Tupaarnaq sous la douche. Chaque centimètre de sa peau était couvert de tatouages, et elle s'était passé le racloir sur tout le corps pour éliminer le moindre poil qui risquerait d'en gâcher le dessin. Il ferma les yeux en se

souvenant de sa colère quand elle s'était rendu compte qu'il la regardait.

— Je vais sortir. Comme ça, tu pourras te rhabiller.

— OK.

Elle se tourna vers la banquette où elle avait posé ses vêtements.

Matthew se leva et poussa la porte. L'air du dehors était glacial et il sentit se tendre la peau de son visage. Il alluma une cigarette, ferma les yeux et respira l'air nocturne. Des odeurs iodées montaient de la mer. La fumée de sa cigarette l'enveloppa. Des trouées étaient apparues dans les nuages et les étoiles se reflétaient dans l'eau. La lune n'était qu'une mince faucille ; on la devinait à peine. Matthew regarda le rivage. Se détachant sur la blancheur lumineuse de la neige, les bâtiments paraissaient noirs.

Il jeta son mégot dans l'eau. La mer semblait calme, mais le bateau tanguait légèrement.

En le voyant réapparaître, Tupaarnaq secoua la tête.

— T'es vraiment un peu con.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Donne-moi tes clopes.

— Ah…

— Donne.

Elle tendit la main. Elle avait eu le temps de se rhabiller : pantalon de treillis noir, bottes militaires et sweat noir à capuche.

— Pourquoi ?

Il lui donna son paquet de cigarettes. Elle poussa la porte et le balança dans la mer.

— J'en ai marre de tes bêtises.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Je n'en ai pas d'autres.

— Justement. Je ne supporte plus cette puanteur. Tu sens le mâle… l'odeur de Tasiilaq.

— Si tu veux parler de… de tout ça, je suis là.

— Parler ? À quoi bon ? Il y a deux mille habitants dans ce village de merde. Un peu plus de neuf cents sont des enfants, et plus de cinq cents d'entre eux sont victimes de maltraitance… Et tout ça n'est que des statistiques. La réalité est bien pire, mais la terre entière fait semblant de ne rien voir. Des viols, des abus sexuels, des sévices… À

quoi ça servirait que j'en parle ? Je les tuerais bien, tous ces mecs, les uns après les autres… Ce sont des porcs.

Elle cacha son visage dans ses mains en respirant fort. Puis elle secoua la tête.

— Pardon… Cette histoire avec ta sœur, et tout le reste… Ça m'a secouée… On ne pourrait pas parler d'autre chose ?

Elle eut un sourire las.

— Ou alors tu pourrais me faire la lecture. Du livre que tu es en train d'écrire. Comme à l'hôpital.

— Tu m'entendais ? Quand je te faisais la lecture ?

— Oui.

Matthew sourit timidement.

— J'ai le carnet sur moi. Tu veux vraiment que je te lise quelque chose ?

— Oui, mais assieds-toi là-bas. Tu pues encore le tabac.

Matthew se leva. Tupaarnaq le fit retomber en le poussant du pied.

— Allez… Je me fous de ta gueule.

— Tu veux que je lise quoi ? demanda-t-il en ramassant son sac à dos. Quelque chose sur les pierres ? Ou sur l'univers ? Ou sur le fait d'être père… même si je n'ai pas eu le temps de le devenir.

— Sur le fait d'être père.

— D'accord.

Matthew feuilleta son carnet.

— Voici.

Il esquissa un sourire.

— Ça s'appelle "Comment être père d'une petite fille".

Tupaarnaq serra de nouveau les couvertures autour d'elle. Elle posa sa tête contre la vitre. Son regard semblait se perdre dans l'obscurité.

— Je veux bien écouter ça.

29

Nuuk, Ouest du Groenland,
22 octobre 2014

Matthew fut réveillé par le bruit d'un hélicoptère survolant le bateau à basse altitude. Il avait le dos raide et endolori. En bougeant, il entendit craquer ses cervicales. Il ne se souvenait pas de s'être endormi, mais il était allongé sur la banquette, la tête posée sur sa veste roulée en boule.

La chaudière s'était éteinte et le froid avait envahi la cabine. Il y avait des cristaux de glace sur les vitres.

Tupaarnaq était déjà debout.

— Je crois que c'est la police, dit-elle en regardant par la vitre.

— Tant mieux.

Matthew se frotta les yeux et rabattit ses couvertures. Son haleine faisait des nuages de vapeur.

— Ils peuvent se poser par ici ?

— Avec cet engin-là, ils doivent pouvoir se poser n'importe où.

Tupaarnaq se dirigea vers le tableau de bord et démarra le moteur.

— Lève l'ancre, qu'on puisse accoster.

De la poupe du bateau, Matthew vit l'hélicoptère descendre à la verticale et se poser entre les maisons. Puis le bruit des pales commença à s'estomper. Il frappa sur la vitre et leva le pouce pour signaler que l'ancre était remontée.

— Passe les défenses par-dessus le plat-bord, cria Tupaarnaq dans la cabine. Le courant est fort, j'ai du mal à naviguer.

Matthew regarda autour de lui.

— Les défenses ? Tu veux parler de ces coussins bleus ?

Il venait à peine de passer la dernière des trois défenses par-dessus

le plat-bord quand le bateau heurta le pont flottant. Ils sentirent une secousse et Matthew dut s'accrocher au canot pneumatique pour garder l'équilibre. Le filin lui scia la main.

— C'est bien ce que je pensais, dit Tupaarnaq. Les conditions sont mauvaises. Heureusement qu'on n'a pas essayé de regagner Nuuk.

Matthew hocha la tête. Il fit un signe de la main à Ottesen, qui venait d'apparaître au coin de la première maison rouge.

— Remontons à terre, dit-il en se frottant les doigts. Tu ne peux pas savoir comme j'ai froid.

Tupaarnaq regarda le policier.

— J'attends ici.

— D'accord.

Matthew grimpa sur la jetée et se dirigea vers le hangar gris où étaient affichés les horaires d'ouverture.

— Je suis content de te voir, dit Ottesen en lui donnant une tape sur l'épaule. Vous avez passé la nuit ici ?

— Oui, on a eu un problème avec le bateau. On a heurté les rochers en faisant marche arrière. Ou plutôt, je les ai heurtés.

— Vous avez découvert quelque chose ?

— Rien du tout.

Ottesen sourit.

— On vous a cherchés partout le long de la côte. On craignait que vous ayez fait naufrage. Pourquoi vous n'avez pas appelé sur la radio ?

— Je ne sais pas.

Matthew hésita quelques instants.

— Je ne suis pas sûr qu'elle marche.

Ottesen fit signe aux personnes qui l'accompagnaient – un autre policier et deux hommes en civil.

— Bon… Du moment que tout va bien…

Il dévisagea Matthew.

— Malik ne va pas tarder à arriver. Il s'inquiétait pour vous. Il est parti en bateau. Du coup, il pourra vous remorquer jusqu'à Nuuk.

Matthew hocha la tête.

Les seules traces de pas étaient les siennes. La neige était propre, toute fraîche ; elle étincelait sous les rayons du soleil.

— Il y a du nouveau ?

— Non, répondit Ottesen. Pas encore, mais on continue les recherches.

— S'ils se sont perdus en montagne par ce temps, ils sont dans la merde.

— Je ne crois pas qu'ils se soient réfugiés dans la montagne. Arnaq aurait reconnu le bruit de l'hélicoptère et serait sortie de sa cachette, non ? On a survolé les maisons de l'autre côté du fjord et il n'y a aucune trace d'eux.

— Et ici ? J'aimerais bien mettre la main sur ce Bárdur, mais il semble s'être volatilisé.

— Rakel l'a ramené à Nuuk, hier. Ses réponses étaient si confuses qu'elle a voulu continuer l'interrogatoire.

— Il est toujours à Nuuk, alors ?

— Oui. On va le garder encore un peu.

— Vous avez des preuves contre lui ?

— Le type n'a pas l'ombre d'un alibi, mais aucun indice physique ne permet de le mettre en cause. Du coup, on va fouiller sa maison de fond en comble. Mais si on ne trouve rien, on sera obligés de le relâcher.

30

À Nuuk aussi il avait neigé. Matthew regarda les pavillons mitoyens bleus en sortant ses clés.

Malik avait mis plus de cinq heures à les remorquer. Dès leur retour, Tupaarnaq s'était précipitée chez Else, qui était morte d'angoisse.

Matthew devait se rendre au journal, mais il voulait d'abord passer chez lui.

— Bonjour.

Matthew sentit les poils se dresser sur ses bras. En se retournant, il remarqua un Humvee noir garé sur le parking. Il eut un soupir de soulagement en voyant Briggs en descendre.

— Vous allez bien ? demanda Briggs en lui tendant la main.

— Oui.

— Tant mieux. J'ai appris que vous aviez eu des ennuis avec le bateau et j'ai voulu m'assurer que vous étiez sains et saufs.

— C'est gentil de votre part. Je dois passer au journal. Ensuite, il faut que j'aille voir la mère de ma sœur.

— Oui, c'est une histoire terrible.

Briggs émit un petit sifflement en parlant.

— Mais en fait, je pensais surtout à votre père… Nous n'avions que six ans quand nous avons commencé à nous promener à vélo tous les deux.

Son visage s'éclaircit. Il sortit de la poche de sa veste une feuille de papier pliée en quatre.

— J'ai demandé à ma sœur de scanner des photos de cette époque-là. La dernière date des années 1960 ; nous devions avoir sept ou huit ans.

Matthew prit le papier et le déplia. On y voyait plusieurs photos de deux garçons blonds et maigres.

— C'est vous deux ?

— Oui.

Briggs pointa du doigt une des photos.

— Là, avec le vélo jaune, c'est Tom. Le guidon recourbé, ça lui plaisait beaucoup.

Il y eut un bref silence.

— Tom était fils unique, reprit Briggs. Mais je crois que sa mère – votre grand-mère, donc – est toujours en vie.

— Ah oui ?

— C'était une femme adorable. Elle serait ravie de vous connaître. Si un jour vous avez envie de voir l'endroit où Tom est né, je suis à votre disposition.

— Merci.

Matthew ferma les yeux quelques instants.

— En ce moment, il y a tellement de choses… Je vais y réfléchir.

— Bien sûr.

Briggs eut un sourire avenant.

— C'était juste une idée comme ça…

Il rit brièvement.

— Les bouts de verre dont on s'est servis pour mélanger nos sangs, c'était quelque chose… Il était un peu cinglé, votre père.

— Vous continuez à parler de lui au passé…

Le regard de Briggs s'assombrit.

— Oui, c'est vrai. Toutes ces années, j'étais persuadé qu'il était mort. Quelle histoire… Votre père est un homme dangereux, Matthew. Bien sûr, je comprends que vous ayez envie de le rencontrer. Mais je ne suis qu'à moitié rassuré. Il a déjà des morts sur la conscience…

— Pendant vingt-quatre ans, je n'ai eu aucune nouvelle de lui. Et maintenant, je reçois cette lettre d'Ittoqqortoormiit.

— D'Ittoqqortoormiit ? Qu'est-ce qu'il peut bien faire là-bas ? C'est sûrement l'endroit le plus isolé de l'Arctique.

Matthew haussa les épaules.

— Je ne sais même pas si la lettre est vraiment de lui… Quelqu'un a peut-être imité son écriture.

— Son écriture, je saurai la reconnaître. Si vous me passez la lettre, on en aura le cœur net.

— J'ai appris que vous aviez contacté la police. Je voudrais bien voir mon père avant qu'on l'arrête.

— Je comprends.

Briggs hésita un instant.

— Tout ça pourrait bien être lié à ce qui s'est passé à Thulé. Et pour l'armée, il n'y a pas prescription. C'est pour ça que j'en ai parlé à Ottesen. Les meurtres d'Ittoqqortoormiit, les pilules, tout ça… Nous aimerions bien mettre la main sur ces pilules.

— *Nous*, c'est le gouvernement autonome, je suppose ?

Briggs serra les lèvres.

— Il nous faut ces pilules.

— Le seul qui en parle, c'est le survivant, Nukannguaq. Il ne me paraît pas très fiable… En tout cas, la police n'en a pas trouvé trace.

— Je suis persuadé qu'elles existent. Et les deux affaires… Si Tom donne encore signe de vie, vous me tiendrez au courant, n'est-ce pas ?

Matthew hocha lentement la tête.

— Pour l'instant, je suis surtout pressé de retrouver ma sœur… Vous devriez l'être aussi, il me semble.

— En effet.

Briggs hésita quelques instants.

— Je m'en occupe. Je vous emmène en voiture ?

Matthew secoua la tête.

— Je n'ai que quelques pas à faire.

Les habitants du sous-sol

Nunap iluani inuusut

31

Færingehavn, Ouest du Groenland,
15 avril 1990

L'air de la petite pièce était irrespirable. Tom passa sa main sur le récipient en verre posé sur le réchaud à gaz. Des vapeurs de vinaigre et de sodium s'en élevaient.

Ils avaient aménagé le laboratoire dans un ancien cabinet médical près de la chambre de Tom. Contrairement aux autres pièces du bunker, il était pourvu d'une lucarne au plafond. On ne pouvait sans doute pas s'enfuir par là et on n'y voyait jamais le soleil, mais elle laissait passer un peu de lumière.

Tom avait apporté quelques tables pour poser son matériel, mais il lui manquait encore beaucoup de choses, et Abelsen ne lui avait toujours pas fourni les instruments de mesure dont il avait besoin.

Tom se dirigea vers le bureau en acajou laissé par le médecin. Il avait cru comprendre que le bunker n'avait jamais été mis en service, mais des gens avaient quand même dû y exercer des activités, car le cabinet était parfaitement équipé. Il y avait découvert quantité de médicaments et d'instruments, mais aussi des presses à comprimés en bois.

Tom enfonça son index dans le creux de la presse à comprimés, puis mit son doigt dans la bouche. Il avait un goût âcre d'amphétamine et de chlorure de cétobémidone.

Abelsen avait quitté la pièce quelques minutes plus tôt et allait bientôt revenir. Tom lui avait fait remarquer que l'été n'était pas le meilleur moment pour faire des essais sur la résistance au froid. Même s'il ne faisait jamais très chaud à Nuuk, il était irréaliste de s'attendre à des périodes de gel avant octobre. Abelsen l'avait pressé d'avancer

tant qu'il faisait encore assez froid, mais Tom lui avait signalé qu'il lui manquait encore des instruments pour analyser les résultats.

Tom avait fabriqué un lot de pilules pour faire patienter Abelsen. L'homme n'avait aucune idée de la véritable composition des comprimés, et Tom allait le laisser mijoter dans son jus pendant un petit moment.

Les pilules étaient en train de sécher dans une petite boîte posée sous la lampe verte du bureau. Tom avait plié la lampe pour rapprocher l'ampoule de la boîte. En se penchant au-dessus des pilules, il pouvait sentir leur odeur.

Tout cela, c'était pour le décor. Le contenu du récipient en verre n'avait rien à voir avec une quelconque recherche sur la résistance au froid. C'était une simple manœuvre pour tromper Abelsen.

Tom s'installa dans le fauteuil de bureau. Il prit une pilule et la posa sur sa langue. Puis il la remit dans la boîte et se frotta la cuisse. Il portait un pantalon en velours marron, une chemise beige aux rayures mauves et une veste jaune qui le faisaient ressembler à un freak des années 1970. C'était Abelsen qui lui avait fourni les vêtements.

Abelsen poussa la porte.

— J'ai trouvé une solution.

— Une solution à quoi ?

— Au problème du froid. On va utiliser le vieux bassin qui se trouve au bout du couloir. Il communique avec la mer et l'eau ne dépasse jamais deux degrés. Ce sera parfait. Là-dedans, les cobayes auront sacrément froid.

— Il y a un bassin ici ?

— Oui. C'est une ancienne piscine. Mais je vous interdis d'y aller sans moi.

Tom fronça le nez.

— Ce ne sont pas des températures négatives. Cela dit, on peut tenter le coup.

Abelsen eut un large sourire.

— Parfait.

— Mais il y a un hic.

— Oui ?

— Vous aurez du mal à vendre un produit dont on n'a pas analysé

tous les effets.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce serait absurde de donner des pilules à quelqu'un et de le plonger dans un bassin d'eau froide tant qu'on n'a pas les instruments pour mesurer ce qui se passe dans son corps. Vous vous retrouveriez avec un produit invendable… à moins que vous ayez envie de jouer les dealers à la petite semaine.

— Jouer les dealers ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Pour vendre ce genre de produit, il faut en avoir mesuré les effets sur une longue période. Et les analyses doivent être documentées.

— Nous avons conclu un accord, Tom. Vous me livrez le produit et j'épargne Matthew.

— Et la fille aussi.

— Oui, oui… Arrêtez de me bassiner avec cette gamine. Je veux ma marchandise, OK ?

Abelsen fit un geste vers le couloir.

— Votre ancienne chambre est là-bas. Vous avez envie d'y retourner ?

Tom se redressa et poussa un soupir.

— Je joue le jeu, je ne suis pas idiot. Mais il y a deux choses qu'il faudrait que vous compreniez. Un : si l'expérience n'a pas été analysée et documentée, elle n'a aucune valeur. Aucune. Pour rentrer dans vos fonds, vous seriez obligé de vendre vos pilules dans la rue. Je vous le dis, parce que ce n'est pas dans mon intérêt que vous fassiez n'importe quoi.

Abelsen fit une moue, mais hocha la tête.

— Deux : j'ai fabriqué un échantillon de pilules avec les moyens du bord. Je vous invite à les essayer. Si ensuite vous voulez vous jeter dans une eau glaciale, c'est votre affaire.

— Quoi ?

Abelsen s'approcha du bureau.

— Vous avez fabriqué des pilules ? Comme celles de Thulé ?

— À peu près.

Tom poussa la boîte vers Abelsen.

— Pourquoi vous ne me l'avez pas dit ?

— Je vous le dis maintenant. Il fallait d'abord qu'elles sèchent.

Abelsen joignit ses mains en dévisageant Tom.

— En somme, je peux les prendre ?

— Allez-y. Elles sont à vous.

Tom se leva et posa ses mains sur le bureau.

— Vous voulez les avaler vous-même ? demanda-t-il.

— Je sais dans quel but vous les preniez, dans le cadre de votre expérience.

— Et vous avez vu ce qui s'est passé.

Abelsen eut du mal à dissimuler un sourire.

— Je vais d'abord les tester sur la famille de Bárdur. Je commencerai par ses filles.

— Prenez une pilule. Prenez-en deux.

— Prenez-en une vous-même, dit Abelsen en regardant Tom d'un air méprisant.

Tom haussa les épaules. Il mit une pilule dans sa bouche et l'avala.

Abelsen l'observa quelques secondes. Puis il prit la boîte, en sortit deux pilules et les avala.

— On va voir si on tombe raides morts tous les deux, dit-il avec un sourire de défi.

Tom ignora le sarcasme d'Abelsen.

— Il faut attendre quelques minutes. La résistance au froid mettra beaucoup plus longtemps à se manifester, mais vous constaterez assez rapidement certains effets.

Abelsen hocha la tête. Il se dirigea vers la table où Tom avait posé ses installations.

— Comment se fait-il que ce soit si compliqué de les fabriquer ? On a pourtant tout ce qu'il faut.

— Oui. La difficulté ne consiste d'ailleurs pas à fabriquer un produit efficace. Il faut aussi qu'il agisse sans tuer les gens.

Abelsen tapota du doigt une petite boîte sur la table.

— Un homme comme vous doit pouvoir tuer les gens de mille manières.

— Mais la plupart ne résistent pas à une enquête.

— La plupart ?

— On parlera de ça un autre jour, dit Tom d'un air las. Vous ressentez quelque chose ?

— J'ai la tête qui tourne.

Abelsen regarda ses bras, serra les poings, puis les desserra.

— Et j'ai des picotements.

Il leva les yeux.

— C'est vachement agréable, dit-il avec un large sourire.

Tom s'assit dans le fauteuil. Il scruta le visage d'Abelsen. Son visage blafard commençait à prendre des couleurs et ses yeux brillaient.

Abelsen respira à fond.

— C'est super, Tom… Super.

Il tourna sur lui-même et se mit à diriger un orchestre imaginaire.

— Vous l'entendez ? *Dies irae*… Les anges chantent… Ça monte, ça monte…

Il dévisagea Tom.

— Allons à la chasse.

— À la chasse ?

Tom fronça les sourcils.

— J'ai envie de tirer des coups de fusil, dit Abelsen en s'humectant les lèvres.

Il prit la boîte de pilules.

— Je les emporte.

— Elles sont à vous, dit Tom sans quitter des yeux le visage d'Abelsen.

— Les gens comme vous ne comprennent rien à Verdi, dit Abelsen en se dirigeant vers la porte. Je m'occupe de vous trouver tout ce qu'il faut pour faire les choses dans les règles.

Il sortit en refermant la porte derrière lui. Tom s'effondra dans le fauteuil. Il eut un frisson. Quand Abelsen avait parlé de tirer des coups de fusil, l'image de Reese et de Bradley avait surgi dans son esprit. Leurs têtes trouées de balles tirées à bout portant. Tom ignorait d'où lui venaient ces images. Il était persuadé de ne pas les avoir tués, il ne les avait pas vus morts, mais il était toujours rongé par le doute. Ce devait être Abelsen. Il n'y avait pas d'autre possibilité. Bradley et Reese, Matthew et la petite fille, le géant et sa femme enchaînée : ils étaient tous manipulés par Abelsen.

Il se leva, arracha sa veste et sa chemise, se mit à plat ventre et commença à faire des pompes. Il continua jusqu'à sentir ses bras

trembler et la sueur couler sur son front. Puis il s’effondra, le torse contre le sol gris.

32

L'image de la femme enchaînée le hantait. Tom savait qu'elle et ses enfants ne pouvaient compter sur personne pour recouvrer la liberté. Il était le seul à pouvoir les aider.

Après le départ d'Abelsen, il avait passé une grande partie de la journée à explorer les couloirs, mais il n'avait pas osé s'aventurer près des lieux où vivaient Bárdur et sa famille.

Pour circuler dans l'obscurité, il lui fallait connaître le souterrain comme sa poche.

La plupart des portes étaient fermées à clé. Il avait envisagé de les forcer, avant d'y renoncer Si Abelsen était toujours dans le bunker, c'était trop risqué.

Au bout du couloir où se trouvait l'ancien cabinet médical, il y avait une porte très abîmée. On semblait l'avoir attaquée à la hache : le bois avait volé en éclats et la poignée était à moitié arrachée.

Tom ouvrit la porte avec prudence. À l'intérieur, tout était aussi sombre que dans la cellule qu'il avait occupée au début. Une odeur de moisi lui frappa les narines.

S'efforçant de respirer lentement, il avança en se tenant au mur.

Il faisait froid et tout était silencieux. Il fit deux pas à l'intérieur, mais sans lumière il ne voyait rien. À cause de l'odeur, il hésitait pourtant à s'en aller. Ça sentait le sel. La mer. Il ferma les yeux et tendit l'oreille.

Il avança de nouveau à tâtons, sans faire de bruit. Au bout de quatre ou cinq mètres, il se heurta à une nouvelle porte. Une double porte vitrée avec de grandes poignées recourbées. L'odeur iodée était plus intense et un courant d'air froid s'infiltrait entre les deux battants de la porte.

La porte paraissait sale. En passant la main sur le verre, il sentit des

traînées desséchées. Il humecta ses doigts, les frotta contre les traînées et les renifla. Ils sentaient le fer.

Le sol était recouvert de lino. Il constata qu'il y avait également des traînées de matière desséchée. Et l'odeur de moisi paraissait plus forte.

Malgré son envie de s'enfuir, il continua d'avancer dans l'obscurité. Par prudence, il se mit à quatre pattes en tâtant le lino à mesure qu'il progressait. Il crut entendre un bruit de vagues. Ou plutôt un clapotement. Ça n'avait rien à voir avec la houle de la mer, mais c'était parfaitement perceptible.

Au bout d'un moment, ses mains heurtèrent un petit muret. Au-delà, il y avait de l'eau : ce devait être la piscine dont avait parlé Abelsen. Tom prit un peu d'eau dans sa main, la goûta et la recracha : elle était salée. Elle paraissait propre, malgré l'odeur de moisi qui régnait dans la pièce.

En longeant le bassin, il finit par buter contre un mur. De l'autre côté, c'était pareil. Il n'y avait aucun moyen de contourner la piscine. Pour découvrir l'endroit où elle communiquait avec la mer, il fallait y plonger, or l'eau était glaciale.

Il se redressa et retourna jusqu'à la double porte vitrée. Il explorerait le bassin plus tard ; pour l'instant, il fallait retrouver la femme enchaînée.

L'atelier de boucherie était vide, mais la lumière y était allumée. Des morceaux de viande traînaient sur une table.

Tom regarda autour de lui. Le carrelage était propre. On avait nettoyé l'évier. Les crocs de boucher et les tables en acier brillaient sous les lampes. Si la pièce avait été équipée de fourneaux et d'appareils ménagers, on aurait pu penser à la cuisine d'une cafétéria. Mais elle ne servait qu'à découper et à parer la viande.

Tom se dirigea vers la pièce où il avait aperçu la femme. En plaquant son oreille contre la porte, il entendit quelqu'un parler d'une voix forte. C'était Bárdur. Tom recula jusqu'à la pièce d'à côté. La dernière fois, elle était fermée à clé ; maintenant, c'était ouvert.

La pièce était plongée dans l'obscurité. À l'intérieur, on entendait mieux la voix grave de Bárdur. Il parlait un mélange de danois et de féringien.

— Venez. Dormir, dormir.

On entendit une porte s'ouvrir. Tom se réfugia au fond de la pièce et se cacha derrière ce qui semblait être un portant où étaient suspendus des manteaux.

La lumière du couloir pénétra dans la pièce. Tom sentit la sueur jaillir sur son front. Il retint son souffle et ferma les yeux.

Il sursauta lorsqu'on alluma le plafonnier. Il regarda les manteaux. Deux d'entre eux étaient séparés par un petit interstice, mais avec un peu de chance, on ne le verrait pas. Il aperçut Bárdur, les deux petites filles dans ses bras.

— Dormir, dormir, Solva, dit-il. Bonne nuit, Kristina.

L'une des filles protesta, mais Bárdur la fit taire :

— Dada est fatigué.

Tom l'entendit embrasser les deux filles avant de regagner la porte et d'éteindre le plafonnier.

— Que Dieu vous protège, murmura-t-il en refermant la porte derrière lui.

L'obscurité revint. Les deux filles respiraient dans le noir. La plus jeune parlait à sa poupée.

— Tais-toi, Solva, lui dit sa grande sœur.

Dans l'autre pièce, Bárdur vociférait de nouveau. Contre sa femme.

Solva se mit à glousser.

— La pute, murmura-t-elle. La pute.

C'était le mot que prononçait Bárdur de l'autre côté de la cloison.

— Moi aussi, je voudrais la frapper, dit Solva.

— Pas maintenant, dit Kristina. On doit dormir.

Elles se turent en entendant Bárdur crier de plus belle.

— Non, non, je ne veux pas, protesta la femme.

Sa voix était rauque, désespérée.

— Ne me force pas… Je ne peux pas…

— La ferme, Mona, hurla Bárdur.

À en juger par les bruits, il l'abreuvait de coups. Puis le silence retomba.

Au bout d'un moment, les chaînes se mirent à cliqueter en rythme. On entendit la femme geindre et Bárdur gémir de plus en plus fort.

Solva se mit à imiter les grognements de son père.

33

Les filles s'étaient tues. Les gloussements et les bruits avaient cessé, tout comme les halètements et les gémissements de Bárdur.

Tom était toujours caché derrière le portant. Les yeux fermés, il s'appuyait contre le mur.

Dans la pièce d'à côté, Bárdur bougeait de nouveau. La chaîne faisait du bruit, et Mona avait recommencé à geindre. Petit à petit, sa plainte se transforma en sanglots. Puis on entendit les pieds d'un meuble racler le sol.

La voix de Mona fut couverte par celle de Bárdur, qui se mit à psalmodier une sorte de prière :

— Tyatira, Tyatira… N'écoutez pas la femme Jézabel qui se dit prophétesse. Elle prêche la débauche et vous incite à manger la chair des offrandes.

Il y eut quelques instants de silence. On entendit la chaîne cliqueter faiblement. Puis Bárdur reprit sa psalmodie. Il semblait lire à voix haute.

— Je lui ai laissé assez de temps pour se convertir, mais elle ne veut pas se détourner de la débauche. Je l'abandonne sur son lit de souffrance, et celui qui forniquera avec elle, je le jetterai en prison. Et je tuerai ses enfants. Ainsi, les congrégations comprendront que je sonde les cœurs et les reins. Et je punirai chacun selon ses actes.

Tom laissa sa main glisser le long des manteaux. Les filles se taisaient toujours. Elles devaient être le fruit d'un viol. Mona les avait sans doute mises au monde toute seule. Sans l'aide d'une sage-femme, sans pouvoir se faire recoudre ni se reposer après l'accouchement.

— Tuez maintenant tous les garçons et toutes les femmes. Tuez les garçons et les filles qui ont couché avec un homme. En revanche, celles qui n'ont couché avec aucun homme, vous les laisserez vivre

parmi vous.

C'est un malade, pensa Tom en se retournant. Il espérait que les filles s'étaient endormies. Peut-être avaient-elles pris l'habitude de sombrer dans le sommeil en entendant leur mère se faire violer.

Il avança jusqu'à l'extrémité du portant et sortit de sa cachette.

Son pied heurta la barre transversale du portant. Le bruit résonna comme un coup de tonnerre dans la pièce silencieuse. Il n'eut pas le temps de retourner derrière les manteaux.

— Papa ? dit Kristina.

Tom scruta l'obscurité. Les deux filles s'étaient réveillées. Elles se redressèrent.

— Papa ? répéta Kristina.

— Chut, dit Tom. Je suis là pour vous aider, je…

— Démon ! hurla Solva. Démon, démon, démon !

Tom se précipita vers la porte, mais buta contre le mur. À tâtons, il finit par attraper la poignée.

Dans la pièce d'à côté, Bárdur criait de plus en plus fort. Tom se jeta dans le couloir et courut à perdre haleine. Il voulut se réfugier dans sa chambre, mais comprit que la porte était trop mince : Bárdur n'aurait aucune difficulté à l'enfoncer.

Il continua jusqu'au bout du couloir, mais se heurta à deux portes fermées à clé. Bárdur n'était pas loin : il était trop tard pour faire demi-tour. Tom n'avait pas le choix : il lui fallait se réfugier dans la pièce où se trouvait le bassin.

À l'intérieur, il faisait toujours aussi sombre. Il n'avait pas le temps de chercher une sortie et se laissa doucement glisser dans l'eau noire et glaciale. Il sentit sa peau se tendre et ses muscles se contracter. Ce n'était pourtant rien à côté de ce qu'il avait connu à Thulé. Il s'était entraîné, les pilules avaient habitué son corps au froid.

Il prit une profonde inspiration et se laissa couler jusqu'au fond.

Il y avait un courant dans l'eau. Un courant assez faible, mais qui confortait Tom dans l'idée que le bassin communiquait avec la mer.

L'eau scintillait au-dessus de lui. Il vit la lumière d'une lampe torche trouer l'obscurité. Des vaguelettes agitaient la surface, mais il se dit que l'eau n'était sans doute jamais tout à fait calme.

La lumière de la lampe torche balaya le bassin. Tom vit que des

objets gisaient au fond. Il y en avait plusieurs ; certains étaient petits et blancs, d'autres sombres et plus grands.

Il tendit la main et les toucha. C'étaient des os.

La lumière vacillait, se reflétait dans l'eau, mais Tom ne put rien distinguer de façon nette.

Puis le cône lumineux disparut.

Tom retint encore son souffle. Il était trop tôt pour remonter. S'il fendait la surface, Bárdur pourrait l'entendre.

Prisonnière des démons

Ajortunit tigusaq

34

Færingehavn, Ouest du Groenland,
22 octobre 2014

Arnaq comptait les secondes. Parfois la lumière s'éteignait au bout de quelques instants, parfois elle restait allumée plus longtemps.

Elle avait crié pour qu'on la libère, mais personne n'était venu. Au début, la lumière l'avait complètement déstabilisée. Chaque flash était totalement imprévisible. Compter lui donnait le sentiment de retrouver une sorte de maîtrise du temps. Elle comptait les secondes de lumière. Pas celles qui séparaient les flashs et l'obscurité. Parfois l'ampoule ne restait allumée qu'une seconde. Parfois cinq ou six. Le record, c'était treize. Treize secondes de lumière. Treize secondes pour découvrir la pièce où elle se trouvait.

Elle avait perdu toute notion du temps, cependant elle pensait être là depuis longtemps. Elle était épuisée. Elle avait souvent été sur le point de s'endormir, mais la lumière intempestive l'avait maintenue éveillée. Il s'était peut-être passé vingt-quatre heures. Peut-être davantage.

Depuis qu'on l'avait jetée sur le matelas en mousse, elle était seule. Il n'y avait pas un bruit. Rien que la lumière, l'obscurité et le silence.

Près de la porte en métal, il y avait un vieux seau cabossé. Elle avait fait pipi dedans trois fois. Les quatre bouteilles d'eau étaient vides. Elle ne se rappelait pas à quel moment elle les avait finies, mais elle avait la gorge sèche et son corps était sans force. Elle ne faisait que compter les secondes en regardant dans le vide. Parfois elle fermait les yeux. Rouge et violente, la lumière traversait ses paupières.

Elle comptait. Trois, six, un, sept, trois, cinq, onze, deux, trois, trois, six, un, trois, six, neuf. À un moment, la durée finirait par dépasser

treize secondes. C'était tout ce qu'elle attendait.

Quand l'espèce de brute l'avait traînée à travers le couloir, elle avait aperçu Lasse et Andreas. Leurs corps gisaient sur une table métallique dans une pièce ressemblant à une cuisine. Ils avaient le crâne fracassé. Elle n'avait plus rien à vomir, et elle avait cessé de crier. Le type la frappait quand elle criait. Il faisait des grimaces, plissait les yeux et la frappait. Avec le dos de la main. Il avait de grosses jointures qui s'enfonçaient dans sa chair.

C'était le géant et son fils albinos, Símin, qui la gardaient prisonnière. Símin se cachait tout le temps derrière son père, mais ses yeux étaient partout. Il était dégoûtant. Son père et lui avaient menti. Ils avaient posé des tas de questions sur les vieilles maisons abandonnées, alors qu'ils n'étaient pas là en tant que touristes. Ils vivaient sous terre à Færingehavn.

Alma avait disparu. Arnaq ne l'avait pas revue depuis qu'elle s'était écroulée dans la pièce où Andreas et Lasse venaient de se faire tuer.

Elle eut un haut-le-cœur, mais rien ne vint. Ses boyaux se tordaient. Sept, trois, trois, quatre, huit, douze, cinq, trois, huit, trois, cinq, douze. Douze, c'était presque treize. Presque quatorze.

Quatre, six, deux, quatre, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt et un, vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf, trente.

Sans quitter l'ampoule des yeux, Arnaq se redressa en position assise. Ça faisait presque une minute.

Au bout de deux minutes et dix-sept secondes, un grincement se fit entendre et la porte s'ouvrit.

Le géant entra, suivi de Símin. Moins grand que son père, Símin était maigre et pâle. Très pâle.

Le géant apportait un plateau qu'il posa par terre. Il y avait quatre bouteilles d'eau et une assiette de travers grillés. On aurait dit de la viande de phoque, mais les os paraissaient trop gros et la chair était blanche.

— C'est du phoque, dit-il en observant le regard méfiant d'Arnaq. De la viande.

Il lui tendit une bouteille d'eau.

Elle dévissa le bouchon et but goulûment. Une partie de l'eau coula sur son menton et sur sa gorge.

Sa nausée revint. Elle avait bu trop vite. En regardant la viande, elle vomit. Elle eut des crampes dans l'estomac et vomit une nouvelle fois. Sa gorge la brûlait.

Bárdur lui tendit une seconde bouteille d'eau.

— Bois lentement, dit-il.

Símin ne cessait de la fixer des yeux. Il se mordait la lèvre inférieure en riant nerveusement. D'une main, il se caressait le sexe par-dessus son pantalon.

Bárdur vit son geste et lui flanqua une gifle.

— Dis tes prières. Elle est impure.

— Tu honoreras ton père, récita Símin. Celui qui maudit son père le paiera de sa vie.

— Où sont mes amis ? demanda Arnaq d'une voix oppressée.

Elle parvint à se redresser sur ses genoux. Elle tremblait de peur et d'épuisement.

— Que les femmes se taisent dans les assemblées, dit Símin en la regardant à la dérobée. Ève a cédé à la tentation et enfreint les lois. C'était bien Ève, père ?

— Ève restera toujours une fornicatrice, dit Bárdur en empêchant Símin de se toucher à nouveau l'entrejambe.

— Vous êtes complètement cinglés ! s'exclama Arnaq.

Les larmes coulaient sur ses joues.

— Vous êtes des porcs, des malades !

— Elle ne veut pas se détourner de la débauche, murmura Símin en empoignant son sexe par-dessus son pantalon. Celui qui couchera avec elle, je le précipiterai dans le malheur s'il ne se détourne pas de ses manigances. Et je tuerai ses enfants.

Arnaq s'effondra sur son matelas.

Bárdur caressa la tête de son fils. De son pied, il poussa le plat de viande vers Arnaq.

— Si tu veux vivre, tu dois manger.

— Non.

Elle secoua la tête.

— Je ne toucherai pas à votre viande tant que je ne saurai pas où

sont mes amis.

Elle regarda fixement le sol en béton brut.

Símin prit un morceau de viande.

— C'est bon.

— Mange ! dit Bárdur.

Il prit Símin par la nuque et l'entraîna vers la porte.

— Je veux voir mes amis ! dit Arnaq en rassemblant ses dernières forces.

Elle entendit la porte se refermer. Puis on poussa le verrou.

La lumière s'éteignit, se ralluma, s'éteignit, se ralluma.

35

Færingehavn, Ouest du Groenland,
23 octobre 2014

La porte s'ouvrit de nouveau, arrachant Arnaq à son égrènement de chiffres. Elle n'avait même pas remarqué que la lumière était restée allumée depuis un bon moment. Ses yeux la brûlaient, elle avait des croûtes aux coins des paupières et elle sentait mauvais. Elle avait l'haleine fétide et une odeur d'urine flottait dans la pièce. Elle n'avait même plus la force de se traîner jusqu'au seau. Tous les jours, on lui apportait de l'eau. Elle la buvait et l'éliminait. Elle se demandait combien de temps elle tiendrait sans mourir de faim. Elle était presque étonnée d'être encore vivante, mais ses douleurs dans le ventre apparaissaient et disparaissaient sans l'achever tout à fait. C'était peut-être la lumière qui la maintenait en vie. Et la litanie de chiffres. Une fois, elle avait compté jusqu'à quinze. Elle ne s'interrompait que lorsqu'on lui apportait quelque chose. Comme à présent.

En général, c'était rapide. Il lui changeait le seau. Il posait par terre une bouteille d'eau. Ou une assiette de viande, à laquelle elle ne touchait pas. Chaque fois, elle détournait le regard. Elle n'avait pas le courage de le regarder. Elle comptait les secondes. Généralement, il s'en écoulait environ quatre-vingt-cinq entre l'ouverture et la fermeture de la porte.

En arrivant à cent vingt, elle plissa le front. À cent quarante, elle leva la tête.

Elle ferma les yeux, puis les ouvrit de nouveau. Símin se tenait sur le seuil. Le géant n'était pas là. Elle referma les yeux et essaya de rassembler ses esprits. Les chiffres tournaient dans sa tête. Elle avait l'impression que l'ampoule clignotait de nouveau. Pourtant, la lumière

n'avait pas cessé de briller.

Quand elle rouvrit les yeux, Símin s'était approché. La fatigue l'accablait, mais elle parvint à se redresser.

Le jeune homme lui tendit un morceau de pain.

Elle le fourra dans sa bouche. Elle l'avala sans prendre le temps de le mâcher et faillit le rendre sur-le-champ. Elle ferma les yeux, tenta de réprimer la nausée et s'efforça de respirer régulièrement. Les lèvres entrouvertes, elle compta jusqu'à quatre avant de vider ses poumons, puis de nouveau jusqu'à quatre en inspirant.

— Chacun a le droit de manger la nourriture de Dieu, murmura Símin. Mais celui qui a fauté ne doit pas souiller Son autel.

Tout en continuant à égrener les chiffres, elle perçut vaguement ses paroles.

— De l'eau, implora-t-elle.

— Que Dieu la bénisse, dit-il en lui tendant une bouteille.

Arnaq voulut secouer la tête, mais elle était trop fatiguée.

— Ce n'est que de l'eau, dit-elle.

Símin prit un air farouche.

Arnaq leva les yeux vers l'ampoule.

— Ne t'en va pas tout de suite.

— Moi ?

Símin se tourna vers la porte, puis la regarda de nouveau.

Elle but un peu d'eau.

— Tu es pressé ?

Il plissa le front. Ses sourcils étaient aussi blancs que ses cheveux, et ses yeux d'un bleu laiteux.

— Les femmes doivent se taire dans l'assemblée.

— Nous ne sommes pas dans l'assemblée… Nous sommes dans une prison !

Sans le quitter des yeux, Arnaq tenta de se mettre debout.

— Vous avez mangé mes amis ? Réponds-moi !

— Il n'est pas d'autre monde que celui-ci.

— Pardon… Tu as raison. Je suis juste un peu…

Símin leva un doigt vers le plafond en secouant la tête. Il eut un frisson.

— Le monde de là-haut est abandonné de Dieu et infesté de démons.

— Tu y es allé ?

— Non. C'est mon père qui le dit.

— Il faut que tu m'aides.

Símin évita son regard.

— Tu ne veux pas me laisser sortir ? Je meurs ici. Je pourrais t'aider à mon tour…

Il secoua la tête.

— Nous sommes où ? demanda Arnaq.

— Sous la Ville des Démons Morts. Je ne connais que cet endroit et la maison de mon père, de l'autre côté du fjord.

À sa manière hésitante de parler, Arnaq comprit qu'elle l'avait suffisamment troublé pour lui faire abandonner ses phrases apprises par cœur.

— Il y a toutes sortes d'êtres humains… Il y en a qui sont gentils, qui ne vous frappent pas.

— Non. Ils sont dangereux et malades. Tous.

— Ton père est dangereux et malade, oui. On n'a pas le droit de frapper des enfants. On n'a pas le droit de tuer.

— C'est toi qui es malade !

Símin la frappa du plat de la main, lui déchira son tee-shirt, dénuda ses seins.

— Tu es impure ! Impure !

— Pardon, sanglota Arnaq en essayant de couvrir sa poitrine.

Símin se tenait l'entrejambe. Il fixait Arnaq du regard en se frottant le sexe. Puis il empoigna un de ses seins. Elle essaya d'ôter sa main, mais il était trop fort. Tout en lui pétrissant le sein, il poussait des grognements.

— Lâche-moi, pleura-t-elle. Lâche-moi, espèce de porc.

Símin fit un bond en arrière. Une tache humide était apparue sur son pantalon.

— Tu es une fornicatrice, hurla-t-il.

Ses mains tremblaient. Il fixait toujours ses seins.

— Tu es impure… impure…

Il tourna les talons, sortit en courant et claqua la porte derrière lui.

La lumière s'éteignit. Se ralluma. S'éteignit. Se ralluma.

Arnaq s'effondra sur le matelas en mousse. Elle gémissait en serrant

autour de sa poitrine son tee-shirt déchiré. De nouveau, les chiffres se bousculaient dans sa tête.

36

Færingehavn, Ouest du Groenland,
25 octobre 2014

La lumière avait disparu.

Elle avait disparu peu après le départ de Símin. D'abord elle avait clignoté comme d'habitude, puis elle s'était définitivement éteinte.

Arnaq avait mis plusieurs heures à comprendre ce qui s'était passé. Elle avait continué à psalmodier des chiffres, alors qu'il n'y avait plus rien à compter. Il n'y avait plus de record à battre. À quoi bon calculer la durée de l'obscurité, quand elle devenait permanente ?

Au bout d'un moment, elle avait perdu tout espoir de revoir la lumière. Elle s'était demandé si elle était devenue aveugle. Si la lumière, la faim et le manque de sommeil avaient endommagé son cerveau au point de lui faire perdre la vue. Peut-être la lumière continuait-elle à clignoter sans qu'elle puisse s'en apercevoir.

Elle avait fini par s'endormir. Elle ignorait combien de temps elle avait dormi. Elle ignorait aussi combien de fois elle s'était assoupie de nouveau. Elle ne savait même pas s'il faisait jour ou nuit, et elle était incapable de dire depuis quand elle était prisonnière. À en juger par ses ongles, elle devait être là depuis au moins une semaine. Ses sourcils, qu'elle avait l'habitude d'épiler, avaient également repoussé. Elle s'en rendait compte en passant ses doigts dessus.

Tant que la lumière avait clignoté, elle avait surtout été sensible aux odeurs. À l'odeur de son urine, de sa peau mal lavée, de ses cheveux qui s'emmêlaient et devenaient gras. Dans l'obscurité, le toucher prenait une importance plus grande.

Elle toucha son nez, ses oreilles, ses paupières. Ses lèvres. Elles étaient gercées. Elle lécha sa main. Sa peau avait un goût de sel. Elle

se demanda combien de temps on pouvait survivre en mangeant son bras ou sa jambe. Combien de calories il y avait dans une jambe comme la sienne.

Les larmes se mirent à couler sur ses joues. L'image des corps ensanglantés continuait à la hanter. Le sang de Lasse. Sa matière cérébrale répandue par terre. Le regard vide d'Alma.

Elle se retourna sur le ventre, parvint à se mettre à quatre pattes et commença à ramper en direction de la porte.

Elle se heurta au seau. Elle l'empoigna et le traîna derrière elle jusqu'à la lourde porte métallique.

Elle le balança contre la porte. Le bruit résonna sinistrement entre les murs.

— Il y a quelqu'un ?

Elle avait tenté de crier, mais sa voix ne portait pas.

— Il y a quelqu'un ? Au secours… Je meurs ici.

Elle jeta de nouveau le seau contre la porte, mais n'obtint aucune réponse. À bout de forces, elle s'écroula sur le sol. Le béton était froid contre sa peau. Elle se laissa avaler par l'obscurité, ne bougea plus. Elle sentit une odeur d'urine.

Elle crut entendre frapper et se tourna vers la porte. Jusqu'à présent, personne n'avait frappé. Ou peut-être que si. Elle ne s'en souvenait pas.

On frappa de nouveau. Elle parvint à se redresser en position assise.

Elle essaya de parler, mais sa gorge lui faisait mal.

— Oui ? réussit-elle à articuler.

Elle entendit la serrure grincer. Puis la porte s'ouvrit. Un rai de lumière pénétra dans la pièce et l'obligea à plisser les yeux.

Elle porta une main à son visage et regarda à travers ses doigts. C'était Símin. Instinctivement, elle serra son tee-shirt déchiré autour de sa poitrine.

Símin posa devant elle un plateau avec du pain et de l'eau et lui tendit un tee-shirt propre.

Arnaq fourra un morceau de pain dans sa bouche. Elle n'avait rien mangé depuis plusieurs jours et se demanda si elle ne ferait pas mieux de le recracher. La douleur causée par la faim s'était presque calmée. En avalant quelque chose, elle ne ferait que la raviver.

Il y avait un second morceau. Elle le mit également dans sa bouche. Elle arrivait à peine à mâcher.

— Pardon, dit Símin.

Il s'était agenouillé à côté du plateau.

Arnaq ramassa le tee-shirt propre. Elle hésita quelques secondes en dévisageant Símin. Quelque chose dans ses yeux lui parut familier.

— Tu joues les bons Samaritains, c'est ça ? dit-elle en enfilant le tee-shirt.

Il plissa le front.

Elle secoua la tête.

— Merci.

Elle regarda l'assiette vide.

— Merci pour tout ça… Je meurs ici.

Son ventre se débattait déjà avec le pain. Pendant quelques heures, elle aurait des douleurs, puis il y aurait un moment de paix avant que la faim ne revienne.

— Símin ?

— Oui ?

— J'avais un sac à dos. Un sac à dos rose. Je crois que tu l'as pris.

Símin hocha la tête.

— Dans le sac, il y a quelque chose dont j'ai besoin.

Elle posa sa main sur la cuisse du garçon.

— Tu veux bien aller le chercher ?

Il regarda sa main. On voyait sa pomme d'Adam bouger.

— Je n'ai pas le droit, dit-il d'une voix rauque.

Les mots semblaient venir du fond de sa gorge.

— Je voulais seulement te montrer quelque chose, dit-elle en s'efforçant de parler sur un ton léger. Quelque chose qui pourrait te plaire.

Il jeta un coup d'œil sur la porte. Puis il hocha la tête et se redressa.

En revenant, Símin ouvrit la porte en grand. La lumière pénétra dans la pièce.

Arnaq défit la fermeture éclair du sac et regarda à l'intérieur. Manifestement, on avait tout tripoté, mais rien ne manquait. Elle sortit

son téléphone de rechange d'une petite poche latérale au fond du sac et le brancha sur sa batterie externe. Dans une autre poche latérale, il y avait un petit sac isotherme contenant une carte SIM d'un opérateur islandais. Elle avait noté le code sur un post-it jaune collé sur la carte.

C'était Lars qui la lui avait donnée. Il lui avait expliqué que l'abonnement islandais fonctionnait mieux que celui du Groenlandais TelePost.

Elle inséra la carte SIM et entra le code. Il n'y avait pas de réseau 3G, mais une barre sur quatre s'afficha. Elle aurait donc un peu de couverture.

— On vous voit sur l'écran ?

Símin examina le téléphone avec curiosité. C'était un vieux Samsung. Le fond d'écran montrait Arnaq et Alma devant leur école au Danemark.

Arnaq regarda Símin dans les yeux.

— Tu sais où est l'autre fille ?

Il secoua la tête. Puis il toucha timidement l'écran. L'image se modifia sous ses doigts. L'air surpris, il leva les yeux vers Arnaq.

— C'est comme la télé, expliqua-t-elle en lançant sa playlist. Écoute !

— On n'a pas le droit d'écouter de la musique, dit Símin en regardant furtivement la porte.

— Pardon, dit-elle en coupant le son. C'est tellement silencieux, ici.

Sa voix se troubla.

— Je vais essayer autre chose.

Elle fit le numéro de sa mère, mais rien ne se produisit. Elle essaya de nouveau et, à sa troisième tentative, elle entendit une sonnerie. Il y avait de la friture, mais ça sonnait.

Puis la voix de sa mère résonna.

— Au secours, dit Arnaq à voix basse. Je ne sais pas où je suis, mais on n'a pas pris de bateau…

Sa voix s'étrangla, les larmes se mirent à couler sur ses joues et elle fut prise de tremblements.

— Je t'aime, maman…

La réponse d'Else se noya dans les grésillements.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Símin lui arracha le téléphone.

— Non… S'il te plaît, Símin…

Arnaq tendit la main en le regardant d'un air désespéré.

— Il est à moi…

Il repoussa sa main. Puis il regarda le téléphone. On entendit la voix d'Else. Elle paraissait morte d'angoisse. Sur l'écran, on distinguait les visages d'Arnaq et d'Alma.

— Démons ! cria-t-il en jetant le téléphone par terre.

Le téléphone se brisa. Arnaq s'effondra. Elle sanglotait, tremblant de tout son corps. Elle sentit les doigts de Símin lui effleurer la joue. Doucement, il tenta d'essuyer ses larmes.

La lumière s'éteignit, puis s'alluma de nouveau.

Ils sursautèrent.

— Graine de pharisien ! cria Bárdur.

Sa grosse main s'abattit sur la nuque de Símin.

— Elle est impure ! hurla-t-il en soulevant le jeune homme.

Símin tenta d'esquiver les coups qui pleuvaient sur lui.

— Fous le camp ! cria Bárdur en lui flanquant un coup de pied à la cuisse.

— Pardon, pardon !

Símin se dirigea vers la porte en boitant.

Bárdur frappa Arnaq du plat de la main. Elle essaya de ramper pour se mettre à l'abri, mais elle n'avait plus de forces.

— Espèce de fornicatrice ! grommela Bárdur.

Il leva la main pour la frapper encore, mais la laissa retomber.

— Pourquoi lui as-tu donné le maillot de corps de Mona ? cria-t-il en direction de la porte.

— Le sien était déchiré.

La voix de Símin résonna faiblement dans le couloir.

— Crétin. Va dans ta chambre et fais tes prières. Je vais mettre de l'ordre ici.

Færingehavn

Kangerluarsoruseq

37

Nuuk, Ouest du Groenland,
25 octobre 2014

— On a fait des rondes à Færingehavn tous les jours et on n'a strictement rien trouvé.

Rakel dévisagea Matthew.

— On a fouillé partout, dans les maisons et dehors. Je n'y comprends rien. Il n'y a aucune trace des jeunes.

Ottesen fit un signe de tête vers les feuilles agrafées posées sur son bureau.

— Tu peux lire le rapport, si tu veux.

Matthew hocha la tête.

— Et maintenant ? Qu'allez-vous faire ?

— On va continuer, répondit Rakel. On ne baissera pas les bras. Il faut qu'on les retrouve. On a fait des prélèvements là-bas, ils sont en cours d'analyse. Une piste finira peut-être par se dégager.

Elle se tourna vers Ottesen.

— On les retrouvera.

Ottesen jeta un coup d'œil par la fenêtre. Matthew suivit son regard. Dehors, il restait encore des plaques de neige et une pluie givrante continuait de tomber.

— Je dois aller à Ittoqqortoormiit, dit Ottesen. Je ferai un passage par Reykjavik pour interroger Nukannguaq.

— Tu prends l'avion aujourd'hui ?

— Oui, dans quelques heures.

Il se tourna de nouveau vers Matthew.

— Rakel suivra l'affaire pendant mon absence.

Rakel regarda Matthew en souriant.

— Tu as lu ce que je t'ai envoyé tout à l'heure ?

— Les résultats des analyses concernant le meurtre de Jakob ? Oui, j'ai pu y jeter un œil.

— Ce n'est pas le Féringien qui a tué Jakob. On n'a trouvé aucune trace de son ADN.

— Vous avez tout analysé ?

— Oui. Ça ne peut pas être Bárdur.

— Il est toujours à Nuuk ?

— Non… On ne peut pas retenir quelqu'un aussi longtemps sans des indices probants.

— Et dans la voiture ?

— Rien non plus.

— Ce n'est quand même pas possible… Je sais que ce type a tenté de m'enlever. Si je n'avais pas réussi à m'enfuir, je serais sans doute mort. Comme Jakob. Et Arnaq.

— On ne sait pas si Arnaq est morte, l'interrompit Ottesen. Et en réalité, on n'a qu'une certitude : ton agresseur était très grand.

— Je ne crois pas non plus qu'Arnaq soit morte, dit Rakel.

Matthew se tassa sur sa chaise.

— Il y a du nouveau à Ittoqqortoormiit ?

— Oui et non, répondit Ottesen. Il y a des choses que je dois vérifier. Et je tiens à entendre Nukannguaq moi-même.

— Il s'agit de quoi ?

— Nukannguaq continue de parler de cette histoire de pilules. Ses analyses sanguines montrent qu'il a pris plusieurs substances illicites, mais toutes sont déjà répertoriées. Et les collègues n'ont trouvé aucune trace du sachet dont il parle. Quand la police est arrivée, il n'y avait que les trois morts et Nukannguaq qui divaguait.

Ottesen poussa un soupir et se frotta le visage.

— D'après Nukannguaq, lui et ses amis auraient piqué les pilules à un danseur masqué… Un Danois, en réalité.

Matthew se racla la gorge.

— Je pense qu'il s'agit de mon père.

— De ton père ?

Rakel regarda Matthew d'un air abasourdi.

— Il n'était pas américain ?

Ottesen poussa de nouveau un soupir.

— Normalement, je devrais être aussi surpris que Rakel. Mais dans cette affaire, plus rien ne m'étonne.

— Pourquoi les pilules auraient-elles été fabriquées par ton père ? demanda Rakel.

— J'ai reçu une lettre de lui. J'ai reconnu son écriture.

Matthew ferma les yeux quelques instants.

— Il me disait seulement que je devais venir à Ittoqqortoormiit. Il voulait me parler d'un tupilak. Puis Briggs m'a raconté une histoire à propos de tests de pilules. Mon père et lui auraient participé à une expérience scientifique au cours de laquelle mon père aurait tué trois personnes.

— Tu as un moyen de joindre ton père ? demanda Rakel. Du coup, on pourrait peut-être vérifier s'il y a un lien entre cette histoire et celle d'Ittoqqortoormiit.

— Je n'ai pas été en contact avec lui depuis vingt-quatre ans.

Matthew hésita quelques instants.

— Avant de recevoir cette lettre, j'ignorais totalement où il était. Je ne savais même pas s'il était en vie.

— C'est bien possible qu'il y ait un lien, dit Ottesen en se redressant dans son fauteuil. Si ton père est réellement à Ittoqqortoormiit… En fait, j'ignorais qu'il était question de pilules dans cette affaire de 1990…

— J'aurais dû t'en parler. D'ailleurs, j'allais le faire, mais on m'a appelé pour m'annoncer la mort de Jakob…

— Tu es certain, à propos de ces pilules ?

— Oui. Briggs m'en a même reparlé juste après notre retour de Færingehavn. Il aurait bien voulu les récupérer.

— Nous aussi, dit Rakel.

— Bon, il faudrait sans doute prendre cette histoire au sérieux, dit Ottesen en regardant droit devant lui. En allant là-bas, je découvrirai peut-être ton père… s'il y est.

— Je ne sais pas s'il y est, dit Matthew. Ce mot, c'est le premier signe de vie que je reçois depuis que j'ai quatre ans.

— En effet. Mais j'ouvrirai l'œil. Et si je le trouve, je te passerai un coup de fil.

Matthew hocha la tête.

— Vous serez obligés de le coffrer, je suppose ?

— On ne pourra pas faire autrement. Briggs a clairement laissé entendre que l'armée américaine voulait lui mettre la main dessus.

— Je ne crois pas qu'il soit là-bas, finalement. S'il y était, votre collègue l'aurait arrêté, non ?

— Ça dépend, dit Rakel. Ton père s'est peut-être parfaitement intégré.

— Rakel a raison, dit Ottesen. Il y a un peu plus de quatre cent cinquante habitants dans ce village et ils se serrent les coudes.

Il tambourina du doigt sur son bureau.

— Mais je suis observateur. Et pendant ce temps, vous continuerez les recherches ici.

— Absolument, dit Rakel. Nous trouverons Arnaq. Et Abelsen aussi.

— Parfait.

Ottesen respira à fond. Puis il se tourna vers Matthew.

— Tu peux rester un peu ? Il y a quelque chose dont je voudrais te parler seul à seul.

38

Rakel se dirigea vers la porte. Matthew la suivit du regard, puis se tourna vers Ottesen.

— Il y a une chose qui me tracasse, dit Ottesen. En réalité, c'est pour ça que je t'ai demandé de passer.

— C'est à quel sujet ?

— Il s'agit d'Abelsen et du meurtre de Lyberth.

Matthew hocha la tête. À peine deux mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait trouvé le politicien mort dans l'appartement de Tupaarnaq. Le vieil Inuit avait été éventré de l'entrejambe jusqu'au sternum avant d'être éviscéré et cloué au sol dans la position d'un crucifié.

— Je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'Abelsen ait pu tuer Lyberth, continua Ottesen.

— Que veux-tu dire ?

— Lyberth et Abelsen travaillaient ensemble depuis quarante ans. Je ne vois pas Abelsen tuer son vieil ami pour une histoire de corruption, et encore moins pour une affaire d'abus sexuel. On est submergés par des affaires d'enfants abusés, et ça n'intéresse personne.

— Mais Abelsen a tout avoué, non ?

— Oui, dans un accès de rage, quand nous l'avons trouvé et qu'Ulrik… Oui, tu sais ce qui s'est passé… Mais il y a quelque chose qui ne colle pas. Ulrik est devenu fou quand il a appris qu'Abelsen était son père. Et il a voulu tuer Tupaarnaq quand il a découvert qu'elle était sa grande sœur, qu'il haïssait depuis toujours parce qu'elle avait anéanti toute sa famille. Mais Abelsen n'aurait jamais perdu la tête comme ça. En aucun cas il n'aurait commis un meurtre sous le coup de l'émotion.

— Pourquoi l'avoir avoué, alors ?

— Peut-être parce qu'il avait peur ?

— Peur ? De qui ?

Matthew baissa les yeux.

— En somme, tu penses qu'Abelsen est innocent ?

— Non. Nous savons qu'il était dans l'appartement de Tupaarnaq le jour du meurtre. Son téléphone le prouve. Mais il n'était pas seul, et Lyberth n'a pas été tué à cause de cette vieille histoire d'abus.

— Qui l'a tué, alors ? Qui était avec Abelsen dans l'appartement de Tupaarnaq ?

— Je n'en sais rien. Mais on finira par le découvrir.

Ottesen hésita quelques instants.

— Toute cette affaire… J'ai l'impression que le meurtre de Lyberth est un avertissement destiné aux gens qui poursuivaient les mêmes buts politiques que lui.

Matthew fronça les sourcils.

— Là, je ne te suis plus.

— Je comprends. D'ailleurs, je n'ai parlé à personne de tout ça.

— Tu veux dire qu'Abelsen est complice du meurtre de Lyberth, mais qu'il ne l'a pas tué lui-même ? Quelqu'un d'autre tirerait les ficelles, et nous, on serait tombés dans le panneau ?

— Exactement. Mais il ne sert à rien de ruminer tout ça. Il faut qu'on avance. Je me demande ce qui pourrait faire peur à Abelsen.

Matthew ferma les yeux. Il réfléchit. Qu'est-ce qui pourrait durablement ébranler le pouvoir d'Abelsen, lui faire perdre ce à quoi il tenait le plus au monde ? On l'appelait le "roi du Groenland". Par plaisanterie, bien sûr, mais il y avait une part de vérité dans ce sobriquet.

— L'indépendance ! s'exclama Matthew en ouvrant les yeux.

— Exactement.

Matthew eut la chair de poule.

— L'indépendance totale du Groenland balaierait définitivement le monde d'Abelsen, continua Ottesen. Parmi les dirigeants et les hauts fonctionnaires locaux, peu de gens ont conscience du prix de l'indépendance. En quelques semaines, le pays se viderait de ses élites. Tous ceux qui le pourraient sauteraient dans le premier avion. C'est un élément qui est absent du débat. Pourtant, si le Groenland perd le Commandement arctique et l'allocation globale du Danemark et doit

rapatrier les quelque trente services qui sont encore gérés directement par Copenhague, le pays fera faillite avant même que l'encre du traité ait eu le temps de sécher. Et il n'y aura aucun plan B, aucune perspective de relance économique, puisqu'il n'y aura pas de rentrées d'argent. Le Groenland ne disposera plus que du huitième des fonds permettant de faire marcher le pays comme aujourd'hui. Les fonctionnaires ne seront plus payés, on sera obligés de tout fermer : les mairies, les écoles, les hôpitaux. Ceux qui ont fait des études partiront au Danemark, en Norvège ou en Islande, et les Groenlandais perdront leurs droits en tant que citoyens danois.

— On m'a déjà tenu ce discours et je pense que tu as raison. Abelsen craint avant tout de perdre son royaume. Mais qui pourrait prendre fait et cause pour lui au point de tuer Lyberth ?

— C'est de ça que je voudrais parler avec toi. Mais je tenais d'abord à te faire réfléchir un peu.

— Je ne vois pas en quoi ta théorie innocenterait Abelsen. Cela ne fait que renforcer son mobile, puisque Lyberth était prêt à tout pour obtenir l'indépendance. Il vouait quand même une haine profonde à tout ce qui est danois. Du point de vue d'Abelsen, ce devait être un des hommes les plus dangereux du pays, non ?

Ottesen brandit une clé USB.

— Hier, les membres les plus extrémistes du parti du Lyberth ont trouvé cette clé dans leur boîte aux lettres.

— Elle contient quoi ?

— J'ai imprimé les fichiers, dit Ottesen en poussant une pile de papiers à travers le bureau.

Matthew prit le dossier, jeta un coup d'œil sur la première page et regarda Ottesen.

— Continue, dit celui-ci.

Matthew examina les feuilles les unes après les autres. Sur chacune, il y avait une photo de Lyberth dans l'appartement de Tupaarnaq. Matthew ferma les yeux. Sur les premières photos, Lyberth était encore en vie. Il avait les mains clouées au sol, mais il était en vie. Son regard trahissait la terreur. On lui avait découpé sa chemise. Le meurtrier avait même pris la peine de le photographier pendant qu'il lui ouvrait le ventre. Il y avait du sang partout. Dans ses yeux, on ne

lisait plus aucun espoir. Mais il n'était pas encore mort. Il fallait attendre l'éviscération pour qu'il succombe enfin. Chaque photo était barrée de la phrase *First warning – who's next?* Pour l'écrire, on s'était manifestement servi d'une application d'ajout de texte.

— Tu vas bien ?

Matthew secoua la tête.

— C'est… C'est un malade mental. Qui a pu…

Ce qu'il avait vu dans l'appartement de Tupaarnaq n'était rien à côté de ça.

— Qui a envoyé la clé ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Ottesen. Mais je ne vois pas Abelsen faire ça. C'est du travail de pros, de gens qui ont déjà tué. De tueurs à gages, probablement.

— Je comprends ce que tu veux dire, dit Matthew en reposant les papiers sur le bureau.

Ses mains tremblaient.

— Et la clé USB ? Elle donne une piste ?

— Aucune. Ces gens-là connaissent leur boulot. Ils savent combien de temps il faut pour mourir en se vidant de son sang. Ils savent comment faire pour éviter de laisser des traces informatiques. Nous ignorons leur identité, mais nous savons qu'ils existent, car ceci n'est pas l'œuvre d'Abelsen. Il n'en a pas les capacités.

Matthew eut un frisson.

— À ton avis, c'est qui ?

— Là, je n'ai pas de réponse. Pour l'instant, je n'en sais rien. Mais je me suis dit qu'en te montrant tout ça, je te ferais cogiter. Maintenant que tu sais tout, tu finiras peut-être par avoir une idée… Tout ça reste entre nous, bien entendu.

— Évidemment.

Les pensées se bousculaient dans la tête de Matthew. Qui pourrait faire une chose pareille ? Des gens qui agissaient par intérêt économique ? Ou dans un but politique ? Les services secrets danois ? L'armée américaine ? Quels qu'ils soient, les auteurs jouaient gros, et Lyberth n'était sans doute ni leur première ni leur dernière victime.

Il sortit son téléphone, mais la batterie était à plat.

— Je peux le mettre en charge ici ?

— Ne te gêne pas. Moi, il va falloir que je rentre. Surtout, tu ne parles de tout ça à personne, hein ?

— Else a essayé de m'appeler, dit Matthew en regardant Ottesen. Douze fois. Son dernier appel, c'était il y a quelques minutes seulement.

Son portable se mit à vibrer.

39

Færingehavn, Ouest du Groenland,
25 octobre 2014

L'AS rouge survolait à basse altitude les montagnes au sud de Nuuk. Sur le noir des parois rocheuses apparaissaient des taches blanches. Depuis quelques jours il neigeait par intermittence et une pluie givrante avait tout figé sous une épaisse couche de glace.

Matthew contemplait la mer. Se rendre à l'aéroport n'avait pas été une mince affaire : pour ôter la glace de sa voiture, Rakel avait été obligée de taper dessus avec le manche du racloir et de pousser le chauffage au maximum. Pendant qu'elle s'affairait, Matthew avait la tête ailleurs. Arnaq avait réussi à joindre Else au téléphone, mais la liaison était si mauvaise qu'elle avait seulement pu prononcer quelques mots. Puis il y avait cette histoire autour du meurtre de Lyberth. Quel avait été le rôle d'Abelsen ? Et le combat pour l'indépendance était-il vraiment au centre de l'affaire ?

— Heureusement que la pluie s'est arrêtée, dit Malik. Sinon, on n'aurait jamais pu décoller.

Le photographe était assis en face de lui, son appareil sur les genoux. À côté de son siège, il avait posé un petit sac noir contenant ses objectifs.

— Pourquoi tu as voulu venir avec nous ? demanda Rakel.

— On a besoin de nouvelles photos des lieux. Du coup, je me suis arrangé avec Viktor. Il était chez moi quand vous l'avez appelé.

Matthew tendit le cou pour mieux voir à travers la vitre. Ils n'allaient pas tarder à arriver à Færingehavn.

— Tant que tu ne te mets pas dans nos pattes, ça va, dit Rakel. Si on découvre quelque chose, tu ne prends pas de photos, OK ?

— D'accord. Calme-toi, miss Sunshine. *Shine bright like a diamond…*

— Par moments, tu es quand même assez encombrant, dit Rakel en esquissant un sourire.

— Ce n'est peut-être pas plus mal qu'on soit trois, dit Matthew.

— Quatre, dit Malik. Viktor est là aussi.

— Moi, je ne bouge pas de l'appareil, dit le pilote. Je n'ai aucune envie de me promener dans cette ville fantôme.

— Un peu de courage, dit Rakel d'une voix autoritaire. On cherche la sœur de Matthew.

Elle se tourna vers lui.

— Je t'avais bien dit qu'elle était vivante, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais c'est quand même inquiétant. Elle pouvait à peine parler, d'après Else. Et il y a eu un bruit, comme si on brisait son téléphone.

— On la retrouvera.

Rakel posa une main sur la cuisse de Matthew.

— On la retrouvera, Matthew.

— Et Tupaarnaq aussi, dit Matthew. Elle doit déjà y être.

Rakel ôta sa main.

— Tupaarnaq ?

— Elle était chez Else. Elles n'ont pas pu me joindre et Tupaarnaq est partie. Elle a raconté à Else qu'elle allait à la chasse.

— Elle n'est peut-être pas partie à Færingehavn.

Matthew haussa les épaules.

— Elle est persuadée qu'Arnaq et les autres sont quelque part là-bas.

— Elle a dû piquer notre bateau, rigola Malik.

— Encore cinq minutes, et on y est, dit le pilote. Je me pose où ?

— Tourne un peu au-dessus de la ville, répondit Matthew. Si on ne voit rien, on continuera jusqu'aux installations de Polaroil, de l'autre côté du fjord.

— *You're beautiful, you're beautiful like diamonds in the sky*, murmura Malik en changeant l'objectif de son appareil.

— Je vais descendre un peu, dit Viktor.

Puis il vira à gauche et se dirigea vers la côte.

L'hélicoptère volait si bas qu'on voyait des tourbillons de neige se soulever sur les toits des maisons.

— Apparemment, il n'y a pas eu de pluie givrante ici, dit Viktor.

Malik s'était levé. Il s'était glissé à côté de Viktor et commençait maintenant à mitrailler les bâtiments avec son appareil.

— Passe au-dessus des entrepôts, dit-il à Viktor.

— Pour ça, il faudra me payer.

— Je t'offrirai un baba au rhum.

Malik se tourna soudain vers Matthew.

— Dis donc, ça ne serait pas notre bateau, là-bas ?

— Quoi ?

Matthew se précipita vers le hublot de l'autre côté.

— Tu as raison. Alors Tupaarnaq doit être là.

Il pressa son visage contre la vitre.

— Survole le bateau, dit Rakel. Elle nous attend peut-être.

— Tupaarnaq ? s'exclama Matthew. Elle n'attend jamais personne.

Rakel se renversa en arrière.

— Tu sais qu'elle a déjà tué, n'est-ce pas ?

Matthew fixait toujours le bateau des yeux.

— Elle a tué toute sa famille de sang-froid, continua Rakel.

— Non. Elle a mis fin aux jours d'un homme qui avait détruit sa vie et tué ses sœurs.

— Je n'en suis pas si sûre. Elle a quand même purgé sa peine jusqu'à la fin, non ?

Matthew dévisagea Rakel.

— Elle était peut-être mieux en prison que chez elle.

— Elle n'a plus de chez-elle au Groenland.

— Exactement.

— Méfie-toi des criminels. Ils ont tendance à nous mener par le bout du nez.

— Je me fie à ce que disait Jakob. Il a suivi le procès et il pensait qu'elle aurait dû être acquittée.

— Le bateau est vide, dit Malik. Et le canot pneumatique n'est pas là. Elle a dû mettre pied à terre.

— Tiens ! Voilà Bárdur !

Rakel montra du doigt le quai des pétroliers.

Matthew se retourna et suivit son regard.

— On se pose, dit-il au pilote. Près du type là-bas. Tout de suite.

40

Bárdur arpentait la pièce en les regardant à tour de rôle. Ses yeux s'attardaient sur Rakel en particulier.

— Si on s'asseyait ? dit Rakel en affrontant le regard du Féringien. On serait mieux pour parler.

— Pour parler de quoi ?

Matthew essaya de se rappeler la voix de l'homme qui l'avait agressé. Était-ce celle de Bárdur ? En fait, son agresseur n'avait pas dit grand-chose et Matthew avait été paralysé par la peur.

Rakel s'installa sur un canapé bleu qui devait dater des années 1970.

— Voilà. Vous avez joliment aménagé cette maison.

— Merci.

Bárdur s'assit à la table de la salle à manger.

— Vous avez du café ? demanda Malik.

— Non.

Bárdur remua sur sa chaise.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Je n'aime pas les visites.

— On n'est pas là pour le plaisir, dit Matthew. Vous êtes le seul à habiter cet endroit, et ma sœur et ses amis ont disparu près d'ici.

— La police m'a déjà interrogé, dit Bárdur d'un ton hostile. Je ne sais pas pourquoi vous êtes revenus.

— Il faut que j'aille pisser, dit Malik. Je peux emprunter vos toilettes ?

— Non.

Bárdur regarda Malik d'un air furieux.

— Vous n'avez pas de toilettes ? demanda Malik, étonné.

— Non.

Bárdur ferma les yeux.

— Enfin, si… Il faut partir maintenant.

— Elle est super, votre télé.

Malik sortit son appareil photo et se mit à mitrailler le vieux téléviseur.

— Elle marche ?

Bárdur les regarda à tour de rôle.

— Comment ça ?

— Je veux dire… Aujourd'hui, tout est numérique. Et les vieux tubes…

— Je ne m'en sers pas, dit Bárdur d'un ton bref. Elle est là pour faire joli. Je la trouve belle.

— Elle l'est, c'est sûr.

Malik dirigea son appareil vers une gravure représentant un pêcheur coiffé d'un suroît, la pipe à la bouche.

— Ma vieille tante avait la même.

— Tous les vieux ont des gravures comme ça, non ? dit Rakel.

Malik haussa les épaules.

— Ma sœur vous a vu à Færingehavn la veille de sa disparition, reprit Matthew. En compagnie d'un jeune homme très pâle qui s'appelait Símin. Il venait de fêter ses vingt-trois ans, paraît-il.

— Non.

— Comment ça ? Ils vous ont vus. Qui était ce jeune homme ?

— Je ne sais pas.

— Vous étiez là avec lui, pourtant.

— Non.

— Mais enfin… Il n'y a pas d'autre homme roux dans le coin…

— Si.

— Qui ça ? dit Matthew en tapotant impatiemment sa cuisse.

Bárdur fronça les sourcils.

— Mon frère.

— Votre frère ? s'exclama Rakel. Vous ne nous aviez pas dit que vous aviez un frère.

— Il s'appelle comment ? demanda Matthew.

— Olí.

— Franchement, soupira Rakel, j'aurais bien envie de vous ramener à Nuuk.

— Non… Non… Je ne veux pas.

— Et il est où, ce fameux Olí ?

— Il me ressemble.

Bárdur se pencha en avant. Pour la première fois, il regarda Matthew dans les yeux.

— Je ne le vois presque jamais. La plupart du temps, il se cache.

— Je croyais que vous viviez seul, dit Matthew.

Bárdur hocha la tête.

— Oui. Seul.

— Mais où est votre frère, alors ? demanda Rakel. S'il se promène par ici, vous devez être au courant, non ?

— C'est le diable en personne.

Bárdur les regarda de façon insistante.

— Il est partout… À l'intérieur comme à l'extérieur.

— Et le jeune homme pâle qui était avec vous ? Le dénommé Símin ?

— Ce n'était pas moi.

Bárdur se renversa en arrière.

— Celui que vous cherchez, c'est Olí.

— Franchement, vous auriez dû nous parler de ce fameux Olí quand on vous a interrogé.

— On ne parle pas d'Olí.

— C'est à moi de décider de quoi on parle, coupa Rakel d'un ton irrité.

— Pourquoi Olí m'a-t-il agressé ? demanda Matthew en captant le regard de Bárdur.

— Je commence à en avoir assez, dit Rakel. On va faire un tour à Færingehavn, puis on reviendra vous voir.

Elle se leva et remonta la fermeture éclair de sa veste.

— Pendant ce temps, je vous laisse réfléchir un peu. À notre retour, vous pourrez peut-être nous en dire plus sur Olí et ce jeune homme pâle.

Bárdur serra les lèvres et hocha la tête d'un air réticent.

Matthew scruta ses traits grossiers. Ce type aurait certainement été capable d'éventrer Lyberth et de le clouer au sol, mais il paraissait d'une intelligence trop limitée pour manipuler quelqu'un comme

Abelsen. Et, de toute façon, ce n'était pas lui qui avait tué Jakob.

— Il faut trouver ce fameux Símin, dit-il en se levant. On jette un coup d'œil de l'autre côté du fjord ?

41

La neige recouvrait à peine le sol, mais le mouvement des pales soulevait des tourbillons blancs.

Matthew, Malik et Rakel regardèrent l'hélicoptère rouge décoller. Ils s'étaient mis d'accord : le pilote survolerait la ville pendant qu'ils fouilleraient les maisons.

Ils commenceraient par la grande maison où l'on avait découvert des taches de sang. Malik portait son appareil photo en sautoir et avait un sac rempli d'objectifs.

Matthew fixait du regard le dos de Rakel. Les lettres blanches du mot "Police" barraient son blouson bleu foncé et son équipement pendait à sa ceinture.

Quand ils s'engagèrent sur le pont en bois menant à la maison grise, Malik pointa son appareil vers une fenêtre à l'étage. Du sang semblait avoir coulé sur le mur juste en dessous.

— C'est là ? demanda-t-il à voix basse.

— C'est dans cette chambre-là, oui, répondit Rakel. Mais tu ne prends pas de photos, OK ?

— D'accord.

Malik passa la main dans ses cheveux noirs mi-longs.

— Tout ça, c'est terrible… D'abord cette histoire avec Ulrik, puis…

Matthew baissa les yeux vers le sol. Il remua la neige sale du bout de ses bottes en évitant de regarder Rakel.

— Si Tupaarnaq était là, elle serait sortie.

— On a pourtant vu le bateau, dit Malik.

Matthew alluma deux cigarettes et en tendit une à Malik. Le vent glacial lui mordait les joues.

— Il faudrait le raser, cet endroit de merde.

— Ça finira par pourrir sur place, dit Rakel. Fouillons les maisons…

pour la énième fois. Il y a bien quelque chose qu'on n'a pas vu.

Matthew hocha la tête. L'idée qu'Arnaq puisse être là, quelque part, ne cessait de le tourmenter. Elle priait sans doute pour qu'on la retrouve, mais bientôt il serait trop tard. Il se frotta les yeux. Ses doigts sentaient le tabac.

L'hélicoptère plongea vers eux. Le pilote secoua la tête pour leur dire qu'il n'avait rien découvert. Rakel secoua la tête à son tour, mais l'engin s'éloignait déjà au-dessus de la mer.

Ils fouillèrent les maisons les unes après les autres. Quand ils arrivèrent à la blanchisserie, près de l'endroit où ils avaient l'habitude d'accoster, l'hélicoptère avait terminé ses survols. Matthew l'avait vu se diriger vers les installations de Polaroil, de l'autre côté du fjord. Il regarda sa montre. Il était cinq heures passées et l'obscurité commençait déjà à tomber.

— Tiens, il y a un fusil.

Matthew se retourna vivement. Il dévisagea Malik, qui se tenait près de la blanchisserie.

— Comment ça ?

— C'est normal ? demanda Malik.

Rakel se dirigea d'un pas rapide vers Malik.

— Pourquoi y aurait-il un fusil là ?

— Je n'en sais rien.

— Tu n'y touches pas, dit Rakel d'un ton ferme en pénétrant dans la blanchisserie. C'est celui de Tupaarnaq, Mattsii ?

Matthew passa devant Rakel et s'agenouilla devant l'arme.

— Oui, c'est le sien. Elle l'a acheté dès son retour au Groenland.

— Tu en es certain ?

— À cent pour cent.

Matthew tendit la main vers l'arme, mais Rakel l'arrêta.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Il faut que la police scientifique l'examine.

Il leva les yeux vers elle.

— Il ne peut pas rester là. Et je voudrais voir si on s'en est servi.

— Je regarde, dit-elle en ramassant le fusil. En fait, tu as raison. Il

ne peut pas rester là. Avec tous les cinglés qui traînent dans les parages…

Elle défit le chargeur et tira le levier d'armement en arrière.

— Il manque une cartouche, mais on a pu la tirer à n'importe quel moment.

— Tupaarnaq ne serait jamais descendue à terre sans vérifier que le chargeur était plein.

Rakel regarda autour d'elle.

— Tu vois autre chose d'anormal ?

— Je ne crois pas.

Matthew se frotta les yeux.

— Il y a de la poussière partout.

— On retrouvera ta sœur, dit Rakel en posant une main sur l'épaule de Matthew. On va retourner voir ce Bárdur. Ce n'est pas possible qu'il ne sache rien.

— Je suis persuadé que c'est lui qui m'a agressé. Et il doit certainement savoir où se trouvent Tupaarnaq et Arnaq.

— Il faudrait qu'on rappelle Viktor, dit Malik. Qu'est-ce qu'il fout là-bas ?

— Il se ravitaille en carburant, je suppose, dit Rakel.

— Tu parles. Il regarde bêtement son téléphone, bien au chaud dans sa cabine.

— Alors qu'il n'y a pas de réseau ? dit Matthew.

Soulevant son téléphone au-dessus de sa tête, il constata encore une fois qu'il n'avait pas de couverture.

— Je me demande si Arnaq a pu appeler d'ici.

— Ici, je n'ai jamais réussi à trouver du réseau, dit Malik. En descendant vers Nuuk en revanche, on en trouve un peu à certains endroits. Mais pas assez pour ouvrir Instagram ou des choses comme ça.

— Si elle a une carte SIM danoise, elle a peut-être réussi à trouver un créneau pour passer un appel, dit Rakel en promenant son regard sur les maisons. Mais Malik a raison : on a plus de chances en se rapprochant de Nuuk. Ici, c'est plutôt mort.

Malik défit son sac à dos, le laissa tomber par terre et se mit à fouiller dedans.

— Quelqu'un veut un baba au rhum ?

— T'as apporté des babas au rhum ?

Rakel s'assit. Elle posa délicatement le fusil à côté d'elle.

Matthew balaya quelques débris de bois et s'assit à son tour.

Avec un large sourire, Malik leur tendit une boîte contenant six babas au rhum.

— À moins que tu préfères de la viande de phoque séchée ?

— T'en as aussi ?

Malik secoua la tête en rigolant.

— Non. Mais j'aurais dû apporter du lard de baleine. Si on doit poireauter longtemps dans le froid, ça nous aurait fait du bien. Et Matt adore ça.

— C'est vrai ? demanda Rakel en regardant Matthew.

— Pas du tout !

Matthew fronça le nez.

— Malik se fout de ma gueule. Il veut toujours me faire manger du *mattak*. Il prétend que ça aide à garder la chaleur.

— C'est pourtant vrai ! dit Malik.

Rakel hocha la tête.

— Tu m'en donnes un, de tes babas au rhum ?

Tout en mordant dans sa pâtisserie, elle se tourna vers Matthew.

— Malik t'a raconté qu'il n'a jamais tiré sur un animal ?

— C'est vrai, Malik ? Je croyais que tu allais souvent à la chasse.

— Eh bien… J'y vais avec les copains. C'est sympa. Mais je n'aime pas tuer les animaux.

— Parle-lui du phoque, dit Rakel.

Malik avala un morceau de baba au rhum et déplaça ses jambes pour s'asseoir plus confortablement.

— Si on doit attendre longtemps que Viktor revienne, je préfère me réfugier dans l'ancienne salle des fêtes. On serait mieux sur les canapés là-bas.

— Je viens avec toi, dit Matthew. C'est quoi, cette histoire de phoque ?

— À huit ans, j'ai accompagné mon père pour aller relever les filets de pêche. On habitait Aasiaat à l'époque. Il faisait un froid de canard et, quand on a remonté le filet, il y avait un phoque mort dedans. Il

était raide et froid. Il s'était noyé. Mais ses yeux noirs me regardaient. Papa était tout content de ramener un phoque à la maison, mais moi, ça ne me plaisait pas. Sa façon de me regarder, alors qu'il était mort… Du coup, sur le chemin du retour, j'ai décidé que je ne tuerais jamais d'animaux. Ce n'est pas un truc de végétarien, je n'ai pas envie de tuer, c'est tout.

— Il y a cent ans, tu n'aurais pas survécu longtemps dans ce pays, dit Rakel.

— Pff…

Malik avala le reste de son baba au rhum.

— Si on doit rester ici plusieurs semaines, tu pourrais peut-être nous tuer un phoque ?

— Avec Tupaarnaq, on en a bien tué un, dit Matthew en faisant un mouvement de tête vers le fusil. Mais moi aussi, je préfère m'abstenir. La dernière fois, j'ai failli vomir.

— Pourquoi ? demanda Rakel.

— Le foie cru… Tupaarnaq venait de l'arracher… Il y avait des tripes et du sang partout…

— Il faut faire les choses proprement, dit Rakel. La viande doit tremper dans de l'eau propre ; il faut changer l'eau jusqu'à ce qu'elle soit complètement limpide. Et la seule partie bonne à manger, c'est le train de côtes. Je t'en préparerai un jour ; je te garantis que tu en redemanderas.

Matthew resta un moment perdu dans ses pensées. Puis il avala le dernier morceau de son baba au rhum et leva les yeux.

— Il y a un moyen de rejoindre Viktor ?

— Pas sans bateau, répondit Malik. Il faut plusieurs jours de marche pour contourner le fjord. Et je ne suis même pas sûr que ce soit possible en cette période de l'année. On n'a pas l'équipement nécessaire.

— C'est fou. On voit parfaitement l'autre rive.

— Le Groenland, c'est comme ça. Sans bateau ni avion, tu es coincé. Ici, la nature est toujours plus forte que toi.

— Vous pensez qu'il lui est arrivé quelque chose, à Viktor ? demanda Rakel.

Malik secoua la tête.

— Le problème avec lui, c'est qu'il peut s'endormir n'importe où. Il lui suffit de baisser le dossier de son siège.

42

Matthew retenait son souffle. Il était certain que les autres avaient également entendu le bruit, car ils étaient soudain devenus silencieux. Dehors, quelqu'un semblait marcher sur les débris de verre qui jonchaient le sol.

Quand l'obscurité était tombée, ils s'étaient réfugiés dans l'ancienne salle des fêtes. Autrefois, on avait dû y regarder des films, jouer au billard, faire de la musique et bien d'autres choses. Le mobilier était toujours là, mais en piteux état. La table de billard s'était effondrée et la moitié des touches du piano étaient arrachées. Mais les fauteuils et les canapés n'avaient pas trop souffert.

Ils s'étaient allongés sur les canapés défoncés. Les batteries de leurs téléphones étaient presque à plat et ils avaient passé le temps à bavarder.

Puis ils avaient entendu le bruit.

— Vous croyez que c'est Viktor ? demanda Malik à voix basse.

Rakel lui fit signe de se taire.

— On aurait entendu l'hélicoptère.

— Ça me fout la trouille.

Rakel se redressa lentement. On devina qu'elle sortait son arme et la déverrouillait.

— Je vais aller voir, annonça-t-elle à voix basse.

— Quoi ? Tu sors ? demanda Malik.

— Oui.

Elle hésita quelques secondes.

— À vrai dire, il se passe exactement ce que j'espérais.

— T'es complètement folle.

— C'est ça. Toi, tu couvres mes arrières, OK ? Et toi, Matthew, tu armes le fusil et tu te tiens prêt.

— D'accord.

Matthew se redressa. S'efforçant de respirer calmement, il se dirigea en silence vers le canapé où Rakel était restée allongée.

Il vit Malik et Rakel se diriger vers la porte du couloir. Il prit le fusil, tira en arrière le levier d'armement et fit monter une cartouche dans la chambre. À tenir l'arme entre ses mains, il éprouva un soulagement comme il en avait rarement connu. Il avait toujours aussi peur, mais le fusil lui donna une soudaine assurance.

Un coup de feu éclata dans l'entrée. Malik poussa un cri, quelque chose s'écroula sur le sol et on frappa contre le mur. Puis ce fut le silence.

Matthew mit le fusil à l'épaule. Respirant par saccades, il se tourna vers la droite, puis vers la gauche.

— Rakel ?

Le son de sa propre voix le fit sursauter.

Dans l'entrée, on entendit de nouveau un bruit de verre cassé.

— Stop !

Sa voix faillit se briser. La gorge nouée, il tenta de déglutir. Il imagina Malik et Rakel par terre, en train de perdre leur sang.

— Je suis armé… Qui est là ?

Le bruit reprit. Matthew pointa son fusil vers le plafond et tira.

La détonation résonna dans sa tête. Il y eut quelques instants de silence, puis des pas se firent à nouveau entendre dans l'entrée. On semblait traîner quelque chose de lourd.

— Je vais encore tirer, cria Matthew.

Le tintamarre continua et il y eut un second coup de feu. Matthew vit la balle se ficher dans le mur derrière lui. Il se jeta à plat ventre et tendit l'oreille. Le fusil reposait lourdement contre son épaule.

Au bout d'un moment, les bruits cessèrent dans le couloir, puis on entendit marcher dans l'herbe givrée. Des pas lourds, malhabiles.

Ensuite, ce fut le silence.

Matthew se retourna sur le dos. Le parquet grinça quand il se remit debout. Les larmes coulaient sur ses joues. Il glissa son alliance autour de son annulaire. Puis il ferma les yeux et respira à fond. L'air était humide et saturé de poussière. D'un pas décidé, il se dirigea lentement vers le couloir.

Un courant d'air glacial pénétrait par la porte d'entrée. Matthew sortit son portable et éclaira le couloir. Il y avait un peu de sang sur le sol, sur les murs et sur les marches en béton devant l'entrée, mais ce n'était rien à côté de ce qu'ils avaient vu dans la maison grise.

Il éteignit son téléphone et sortit sur le perron. Le ciel était étoilé et la lune n'était qu'une mince faucille. On avait visiblement traîné quelque chose sur le sol ; la neige était tassée, et l'herbe aplatie. Les traces se dirigeaient vers la mer.

Matthew les suivit.

Près de la blanchisserie, il vit une faible lumière. Elle pouvait provenir d'une lampe de poche ou d'un iPhone.

Il lui fallut quelques minutes pour descendre jusque-là. Tout à coup, la lumière se mit à vaciller.

Il avança avec précaution. L'herbe crissait sous ses pas.

43

La blanchisserie était vide. Il y avait quelques taches de sang sur le sol en béton brut, et on avait tiré vers l'avant une des grandes armoires du séchoir. Matthew avait déjà tenté de les soulever ; elles pesaient des tonnes et occupaient tout un mur.

Des traces dans la poussière laissaient penser qu'on avait traîné quelque chose sur le sol.

Tenant son fusil dans une main, Matthew baissa la poignée de l'armoire tirée vers l'avant. Elle était montée sur des rails qui devaient servir à la déplacer. À l'intérieur, il y avait une barre en métal pour suspendre le linge.

La porte ne s'ouvrait pas complètement, mais il parvint à se glisser à l'intérieur. Un homme pouvait aisément y tenir debout. Au fond de l'armoire, on avait défait la grille d'aération.

La lumière venait du trou de la grille démontée. Matthew s'y dirigea en retenant son souffle.

Un léger bruit troubla le silence. On marchait au sous-sol. Et les pas semblaient s'approcher.

Matthew recula et mit son fusil à l'épaule. On montait par une échelle ou un escalier. La lumière devint plus faible, sans doute masquée par la personne qui tenait la lampe de poche ou le téléphone. Matthew s'efforça de respirer calmement. Il pointa son fusil vers le trou.

Une main apparut. Il vit des doigts chercher une prise où s'accrocher, puis une seconde main émerger.

Il posa son index sur la détente.

Une tête surgit. Il tira.

— Bordel de merde ! Qu'est-ce que tu fabriques ? C'est moi ! cria Rakel en s'abaissant.

Matthew laissa tomber le fusil. Il respirait par saccades.

— Je remonte, cria Rakel. Espèce de crétin !

— Pardon.

Matthew plissa le front en secouant la tête. Il vit que la jeune femme était au bord des larmes.

— Pardon… Qu'est-ce que tu fais là ?

— C'est Malik, dit Rakel d'une voix pâteuse. Tu viens ?

Matthew s'approcha.

— Que se passe-t-il ?

— Ce salaud l'a eu.

En se penchant par-dessus le trou, Matthew vit Malik étendu sur le sol. Il dut lutter pour maîtriser sa voix.

— Il est mort ?

Rakel secoua la tête.

— Pas encore…

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Il descendit l'échelle scellée dans le mur.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, dit Rakel. Il a reçu un coup violent dans le dos. Je pense qu'il a plusieurs côtes cassées et un poumon perforé.

Elle avait les larmes aux yeux.

— On ne peut rien faire de plus.

Matthew tomba à genoux devant Malik.

— Il a perdu connaissance ?

Rakel hocha la tête.

— Pour qu'il puisse survivre, il faudrait le transporter à Nuuk.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

Matthew voyait un long couloir s'étendre devant lui. Des ampoules nues éclairaient le béton gris.

— Vos agresseurs sont par là ?

— Je n'en sais rien.

Il scruta le visage de Rakel. Tout un côté était rouge et enflé et elle avait un œil à moitié fermé.

— C'est le Féringien qui t'a frappée ?

— Je ne sais pas s'ils étaient un ou deux. Je me suis réveillée ici, à côté de Malik. Ils ont pris mon arme.

Elle regarda Malik. Puis elle se cacha le visage dans les mains.

— On va tous mourir.

Matthew se redressa et la prit dans ses bras. Elle se serra contre lui.

— Je voudrais rentrer chez moi, sanglota-t-elle. Mes enfants ont besoin de moi.

Matthew embrassa ses cheveux.

— On va s'en sortir. J'en suis certain. Tu as vu ton agresseur ?

Elle secoua la tête.

— Il était très grand, c'est tout ce que je sais.

— Si c'était Bárdur, son bateau doit être là-haut. Sinon, il n'aurait pas pu traverser le fjord.

— Tu as raison.

Elle se dégagea et essuya ses yeux.

— Je suis persuadée qu'Arnaq et les autres sont ici. Là-haut, on a tout fouillé au moins vingt fois et on n'a pas trouvé la moindre trace d'eux… Je n'avais jamais entendu parler de ce souterrain.

Elle promena son regard le long du couloir.

— Il faut trouver de l'aide, dit Matthew. Tout de suite.

— On ne peut appeler personne. Tu le sais aussi bien que moi.

— Il y aura bien un moyen. Je me débrouillerai… Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

Elle secoua la tête.

— Malik ne doit pas rester seul. Donne-moi le fusil. S'ils reviennent avant ton retour, je pourrai au moins leur tirer dessus.

Matthew lui tendit le fusil.

— Je remonte. Je vais voir ce que je peux faire.

Elle ferma les yeux et respira lourdement.

— Il faut trouver une sortie.

Elle le dévisagea.

— Il doit bien y avoir un autre moyen d'accès que cette échelle. Je vais chercher.

— D'accord. Pendant ce temps, je vais voir en haut.

La nuit l'enveloppait quand il se dirigea vers les entrepôts de la jetée. Il les connaissait bien ; il les avait même fouillés plus tôt dans la

journée. Ses muscles étaient tendus et il transpirait malgré le froid.

En tirant sur sa cigarette, il vit le bout incandescent luire dans l'obscurité. Il inhala encore une fois, mais le tabac ne parvint pas à calmer ses nerfs. Aucun bateau n'était amarré à la jetée.

Arnaq et Tupaarnaq étaient prisonnières dans les souterrains de la ville abandonnée. Vu l'état de Malik, ils ne pouvaient pas attendre que des gens aient l'idée de venir à leur secours. Matthew devait trouver un moyen d'appeler à l'aide, il devait crier si fort qu'on l'entende au-delà des montagnes et jusqu'à Nuuk.

Il ramassa un bidon d'huile qui traînait par terre. Il savait qu'il y avait d'autres bidons de dix litres un peu partout.

Ses mains tremblaient quand il aspergea d'huile les murs en bois du premier entrepôt. Il prit un vieux chiffon, l'imbiba et jeta le bidon vide. Puis il mit le feu au chiffon et le balança contre le mur. Les flammes s'élevèrent presque instantanément.

Il mit le feu à tous les entrepôts, les uns après les autres. À la fin, la jetée entière était la proie des flammes. On aurait dit une mèche géante. Les flammes atteignaient trente ou quarante mètres de haut et la chaleur était si intense qu'il dut s'éloigner.

La ville entière baignait dans une violente lumière orange. Avant de regagner la blanchisserie, il vit que le feu avait gagné une des maisons les plus proches. Des étincelles volaient partout.

44

Près de la blanchisserie, la chaleur était tout aussi intense. Le vacarme de l'incendie était assourdissant et des lueurs orange éclairaient la jetée. La neige avait fondu dans un large rayon autour du port et l'herbe brûlait par endroits.

Le feu s'était maintenant propagé à deux autres maisons. Des flammes s'élevaient haut dans le ciel.

Matthew passa sa main sur le revêtement en bois de la blanchisserie. Il était brûlant. Il pénétra à l'intérieur. La chaleur était suffocante et des odeurs âcres flottaient dans l'air. Il traversa la première pièce et se précipita vers les armoires de séchage. Il fallait sortir Malik de là.

— C'est moi, cria-t-il en essayant de couvrir le grondement de l'incendie. Il faut qu'on transporte Malik. J'ai mis le feu aux entrepôts.

Il se pencha au-dessus du trou. Malik et Rakel avaient disparu. Il descendit l'échelle et examina le sol, sans voir la moindre trace d'eux.

La lumière était restée allumée. Au-dessus de sa tête, le feu continuait de se déchaîner.

Les parois du couloir étaient froides. Le tunnel avait dû être creusé dans la roche primitive. L'air était sec, mais il y avait une odeur de renfermé et de poussière.

Matthew parcourut le couloir en s'agrippant aux parois. Tout était silencieux. Il regretta de ne pas avoir pris une pierre ou un objet quelconque pour se défendre. Il avait compté sur Rakel et son fusil, et il se retrouvait les mains vides.

Au bout d'un moment, le couloir se divisa en deux. Il prit à droite et vit une série de portes de chaque côté. Certaines étaient en métal, d'autres en bois. La plupart étaient fermées à clé.

L'une de celles qu'il put ouvrir donnait sur une sorte de cabinet

médical ; une autre, sur une chambre parcimonieusement meublée d'un lit des années 1970, d'une armoire et d'un lavabo surmonté d'une glace ronde. Le lit était fait avec des draps propres et des vêtements traînaient par terre. À en juger par l'odeur, quelqu'un y avait dormi récemment.

Un peu plus loin, il découvrit une petite pièce dont le mur du fond était percé de deux portes métalliques. Elles étaient fermées avec des verrous.

Il aperçut un sac à dos rose près d'une des portes. Divers objets étaient posés sur le sac. En s'approchant, il vit notamment un téléphone portable cassé.

Pris de panique, il tira le verrou et actionna violemment la poignée. La porte finit par céder en grinçant. À l'intérieur, l'odeur d'urine était telle qu'il dut se boucher le nez.

Malgré l'obscurité, il distingua une silhouette allongée par terre. Il se précipita, mais trébucha sur un seau renversé et sur une assiette contenant quelque chose qui semblait être du travers de porc. Il s'agenouilla près de la silhouette. C'était Arnaq. Il la prit par les épaules, posa son oreille contre sa bouche et son nez, lui pinça la joue.

Elle ouvrit les yeux. En l'apercevant, elle se mit à pleurer. Ses larmes coulèrent silencieusement.

— Je suis là, dit Matthew. Je vais te ramener à la maison. Tu peux te relever ?

Il lui caressa doucement le visage.

— Tu peux marcher ?

Elle secoua la tête.

— Je veux juste jeter un œil dans la pièce à côté, dit-il. Je reviens.

Il vit une lueur d'angoisse dans ses yeux.

— Je reviens, dit-il à nouveau. Je te le promets. Il y a peut-être quelqu'un là-dedans qui pourra nous aider.

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit…, murmura-t-elle en regardant dans le vide.

En tirant le verrou de l'autre pièce, Matthew entendit des bruits à l'intérieur. Quand il ouvrit la porte, Tupaarnaq se tenait devant lui.

— Jamais je n'ai été aussi contente de te voir, dit-elle. Tu sauras remonter ? Tu es seul ? Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est quoi, cet endroit ? demanda-t-il en scrutant l'obscurité.

Elle le fit sortir et referma la porte derrière eux.

— La pièce est vide.

Elle était blessée à la tempe. Une longue estafilade superficielle.

— Ils m'ont eue, ces salauds, dit-elle en se tâtant le visage. Tu es seul ?

— Je suis venu avec Rakel et Malik, mais ils ont disparu tous les deux.

Sa voix faillit se briser.

— Malik est grièvement blessé. Il risque de mourir.

— Merde. Comme si nous deux, ça ne suffisait pas… En plus, ils ont pris mon fusil.

— Ton fusil, c'est Rakel qui l'a. Mais maintenant, je ne sais pas où elle est.

Il leva les yeux vers le plafond. Jamais il n'aurait dû laisser Rakel seule avec Malik.

Tupaarnaq le dévisagea.

— Tu sauras retrouver la sortie ?

— Oui. Mais il faut aussi ramener Arnaq.

— Tu l'as retrouvée ?

— Elle est dans la pièce à côté, mais elle n'a pas la force de marcher… Elle est très affaiblie.

Tupaarnaq serra les poings et se dirigea vers l'autre pièce. Matthew la suivit.

— On dirait qu'ils l'ont affamée. Pourtant, il y a une assiette de viande par terre…

— Il va falloir la porter, dit Tupaarnaq. Si son état le permet.

Il y eut soudain des bruits dans le couloir. Des pas et des cris.

Tupaarnaq prit Matthew par le bras.

La voix de Bárdur résonna dans la première pièce. Puis il surgit, suivi de Símin. Matthew et Tupaarnaq n'eurent même pas le temps de courir jusqu'à la porte.

Tupaarnaq essaya de ramasser le seau, mais Bárdur lui asséna un coup qui la fit tomber.

Puis ce fut le tour de Matthew. Sa tête heurta le sol en béton, il sentit une douleur violente et tout devint noir.

La fuite

Qimaaneq

45

Færingehavn, Ouest du Groenland,
17 avril 1990

— C'est inimaginable.

Tom regarda l'homme maigre aux cheveux noirs. Le visage d'Abelsen était aussi dur que d'habitude, mais l'homme ne lui faisait plus peur. Tom avait découvert son point faible. Sous l'emprise des drogues, il perdait tout contrôle.

Abelsen se frotta le menton.

— En somme, vous vous cachez ici depuis deux jours ?

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Le tuer ?

Abelsen eut un sourire méprisant.

— Là, je vous souhaite bonne chance.

— Tout le monde peut mourir.

— Vous connaissez ma devise, à ce que je vois.

— Et alors ? Venez voir comment ils vivent.

Tom se redressa. Il regarda Abelsen dans les yeux.

— C'est inimaginable.

— Que voulez-vous dire ?

— Oui, ce Bárdur et sa famille. On se croirait chez les fous. Il viole quotidiennement cette femme que vous lui avez trouvée. Elle est enchaînée. Et les deux petites filles, Solva et Kristina…

Abelsen fit la moue.

— Il faut mettre un terme à tout ça, continua Tom.

Abelsen leva les yeux vers le plafond.

— L'humanité n'est plus ce qu'elle était, dit-il en prenant un air pensif. Il y a cent ans, le progrès primait sur les individus. Pour construire un pont, pour creuser un canal, pour créer de nouvelles

industries, il fallait sacrifier des vies. On le savait. La grandeur de l'Europe était à ce prix. Et regardez ce que nous sommes devenus !

— Quel rapport avec Mona et les petites filles ?

— Les filles se portent à merveille, dit Abelsen d'un ton sec. Je les vois souvent.

— Comment ?

— Vous imaginiez quoi ?

Abelsen écarta les bras.

— Cette expérience, c'est moi qui l'ai lancée. C'est ma création.

Tom se laissa retomber dans son fauteuil.

— Vous êtes malade. Plus malade que je ne le pensais.

— Les malades, ce sont les aveugles. Moi, je représente l'avenir.

Abelsen s'assit. Il était d'un calme olympien.

— Bárdur sait parfaitement qu'il n'a pas le droit de vous toucher. Vous êtes en sécurité ici.

— Ma sécurité, je m'en fous ! Je pense à Mona… Elle est enchaînée, il la bat et la viole.

Tom enfonça ses ongles dans le tissu marron de son pantalon.

— Vous feriez mieux de rester ici et de vous concentrer sur votre travail, dit Abelsen.

Tom promena son regard sur ses installations : le réchaud à gaz, les tubes à essai, les petites boîtes en plastique, la presse à comprimés. Il ferma les yeux et respira à fond.

— Nous avons conclu un accord, continua Abelsen. Si vous tenez à votre fils, je vous demande simplement de respecter votre parole, c'est tout.

— Mais…

— Il n'y a pas de "mais". Je croyais que vous l'aviez compris. Je n'ai peut-être pas été assez ferme avec vous.

— Tout ça, c'est de la folie.

Tom ferma les yeux. Ses tempes bourdonnaient.

— L'air frais ne pénètre jamais dans cet endroit ?

— Je pensais avoir été clair en vous parlant de Bárdur.

Tom se tut.

— Bárdur est né ici, continua Abelsen. Il a grandi dans une petite communauté très isolée. Une communauté piétiste où les enfants

étaient sévèrement éduqués. Et où il y avait parfois des abus, c'est vrai. Pour beaucoup, ça faisait partie du quotidien. C'est un peu facile de s'ériger en juge quand on n'a pas vécu ça. En bien comme en mal.

— En bien comme en mal ? Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de bien dans la maltraitance et le viol.

— Quand vous ne connaissez rien d'autre… Ici, les enfants ne fréquentaient guère l'école. Je ne sais même pas s'il y en avait une. On lisait la Bible et on écoutait les prédicateurs. Puis le monde de Bárdur s'est écroulé. Son père a disparu sans laisser de traces, la pêche a périclité, les gens sont partis les uns après les autres. À la fin, il s'est retrouvé seul. N'oubliez pas le contexte, Tom.

— Le contexte ?

Tom regarda Abelsen d'un air incrédule.

— Vous parlez de lui comme d'un patient psychiatrique. Comme s'il était à plaindre. Rien ne peut excuser ce qu'il fait.

Abelsen poussa un soupir.

— Ça ne sert à rien que je tente de vous expliquer les choses. J'en ai assez. Taisez-vous et occupez-vous de vos pilules. Je reviendrai les chercher dans quelques heures. Je vais déjeuner chez Bárdur. Je compte d'ailleurs donner vos pilules à ses filles.

— Vous êtes encore plus fou que lui !

— Je vous ai apporté ce que vous m'avez demandé, continua Abelsen sans relever la phrase de Tom. J'ai raflé tout ce que j'ai pu trouver à Nuuk. Ça vient de l'université, je suppose que c'est de bonne qualité. De toute façon, vous avez vos notes. Avec ça, vous devriez pouvoir vous débrouiller. Alors, au travail !

Tom détourna le regard.

— Vous n'avez qu'à fabriquer votre saloperie tout seul.

— Je me suis aussi arrangé pour que vous puissiez aller au Danemark la semaine prochaine.

— Quoi ?

— J'imagine que vous voudrez assister à l'enterrement de Matthew.

— Espèce de salaud !

Tom se leva d'un bond. Il se précipita sur Abelsen et lui serra le cou, mais une douleur violente le fit s'écrouler par terre.

— Voyez-vous ça !

Un taser à la main, Abelsen souriait à Tom, qui se tordait de douleur.

— Matthew va bien. Mais j'ai cru que vous vouliez revenir sur notre accord. Du coup, j'ai pensé vous faire plaisir en vous permettant de le voir porté en terre.

Tom se tenait le flanc. Il avait atrocement mal.

— Dans deux heures, je reviendrai chercher d'autres pilules.

46

Tom se sentait oppressé. Comme s'il avait des renvois acides dans les poumons. Il respirait avec difficulté. Il suffoquait.

Abelsen était venu chercher ses pilules une heure plus tôt. Cette fois-ci, Tom avait mis moins d'euphorisants. Si Abelsen mourait d'une overdose, ce ne serait pas une catastrophe. Mais il ne fallait pas prendre de risques avec les filles.

Tom serra les poings. Puis il se leva et sortit les photos de Matthew. Il regarda le petit garçon et un sourire indéchiffrable se forma sur ses lèvres. Doucement, il passa ses doigts sur le visage confiant de Matthew, puis il replia les feuilles imprimées et les glissa dans sa poche arrière. Il y mit également un sachet contenant quelques pilules et le petit couteau pliant dont il s'était servi pour ses travaux. Il coinça enfin sous sa ceinture la chemise cartonnée contenant les données des expériences de Thulé.

Dans le couloir, la lumière était éteinte.

Il avait si souvent arpenté cette partie du tunnel qu'il n'eut aucune difficulté à s'orienter dans le noir. Il savait exactement le nombre de pas à faire pour arriver jusqu'au tournant, retrouver l'atelier de boucherie et atteindre la pièce où dormaient les filles et la chambre où Mona était maintenue prisonnière. Il aurait même été capable de retourner à la piscine, mais il avait renoncé à l'idée d'y plonger pour essayer de trouver une sortie. Si le chenal reliant la piscine à la mer était aussi long et étroit que les couloirs du bunker, il n'aurait pas assez d'oxygène pour le parcourir à la nage. Il mourrait d'étouffement et se retrouverait parmi les cadavres au fond du bassin.

Il avança en laissant glisser sa main sur le béton brut des parois.

Une fois, il avait exploré un autre couloir. Il s'était heurté à une large porte métallique impossible à ouvrir. Elle semblait avoir été

murée de l'extérieur. Pourtant, elle avait sans doute servi d'entrée principale au bunker.

Tom ralentit. Sa main effleura la porte de la chambre des filles. Il sentit les poils se dresser sur ses bras. Avec un peu de chance, les gamines étaient là. Il préférait parler à Mona seul à seul. Les filles étaient probablement aussi dérangées que leur père, mais elles écouteraient peut-être leur mère s'il pouvait la persuader de s'enfuir.

Il leva les yeux vers le plafond. La lumière aurait dû être allumée.

Il poussa la porte. Pour la deuxième fois, il pénétra dans le petit séjour. À présent, la pièce était vide. Le fauteuil de la femme était posé contre le mur et sa chaîne gisait sur le sol, tel un serpent mort dont le corps se prolongeait à travers la porte de la pièce adjacente.

Par terre, il y avait toujours le tapis où il avait vu jouer les deux petites filles.

Il regarda la croix accrochée au mur. En dessous, il y avait une sorte d'autel où étaient posées deux grandes bougies et une vieille bible. Suspendu à la croix, le Christ était fatigué. Usé. Doré. Il y avait des traînées de sang sur ses flancs. Sur ses pieds. Sur ses mains. À la racine de ses cheveux. La bouche ouverte, il levait les yeux au ciel dans une attitude d'impuissance.

Tom se dirigea vers le fauteuil et souleva la chaîne. Le métal était lourd et froid. Il se redressa et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Puis il continua jusqu'à la porte de l'autre pièce.

La porte était ouverte. À l'intérieur se trouvait un grand lit. La chaîne remontait jusque sous la couette. La pièce sentait le renfermé. Grâce à la lumière venant du séjour, on y voyait à peu près clair. Tom fit un pas en avant et se racla la gorge.

La femme se redressa dans le lit et le fixa du regard. La chaîne cliqueta légèrement lorsqu'elle remonta ses jambes et croisa les bras sur ses genoux. L'angoisse perçait dans son regard. Elle se tourna vers la porte ouverte.

— Je suis venu vous aider, dit Tom à voix basse. Si vous voulez, je vous ferai sortir d'ici.

Elle se recroquevilla.

Elle était moins âgée qu'il ne l'avait pensé. Comme Bárdur, elle devait avoir la trentaine, guère plus.

— Vous vous appelez Mona, n'est-ce pas ?

Il lui tendit la main. Elle leva les yeux vers son visage.

— Vous êtes là depuis combien de temps ? N'ayez pas peur, je suis là pour vous aider.

Mona ne répondit pas. Ses cheveux étaient emmêlés, mais propres. Pâle, les yeux cernés, elle devait passer le plus clair de son temps au lit. Son visage était blafard, et ses bras sans force. Une chemise de nuit dissimulait son corps.

— Vous allez venir avec moi, dit Tom en s'approchant. Vous ne pouvez pas rester ici.

— Je ne veux pas…

Sa voix était rauque. Elle semblait paniquée.

— Ne me touchez pas.

Tom retint son souffle. Il sentit une lourdeur dans sa poitrine.

— Je mords, dit-elle en serrant les dents.

Elle le fixait d'un regard dur, sauvage.

— Espèce de porc…

— Vous ne pouvez pas rester ici. Cet endroit… Cet endroit est mauvais.

Il était sur le point de fondre en larmes.

— Je ne veux pas baiser avec vous ! cria Mona. Espèce de porc ! Allez-vous-en !

— Pardon…

Tom fit un geste pour la calmer.

— Je n'ai pas l'intention de… Il ne faut pas croire que… Pardon.

— Tous, vous ne pensez qu'à me baiser.

Mona remonta la couette par-dessus sa tête.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! hurla-t-elle.

— Chut…

Tom jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Puis il se tourna de nouveau vers le lit. Mona hurlait de plus belle. En remontant la couette, elle avait dévoilé une de ses jambes.

Sa jambe était aussi maigre que ses bras. L'anneau en fer avait laissé des cicatrices et des marques rouges sur sa cheville. Tom essaya de défaire l'anneau, mais Mona se mit à donner des coups de pied.

— Démon ! cria Solva derrière son dos. Homme méchant !

Il se retourna.

— Papa ! appela Kristina en dévisageant Tom. Papa !

Il regarda de nouveau Mona, dont la tête émergeait de la couette.

La porte du couloir s'ouvrit et Bárdur se précipita vers eux en rugissant. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta net. Il les regarda alternativement.

— Cette fois-ci, je te tuerai, cria-t-il. Tant pis pour Erik.

Ses lèvres tremblaient et des filets de bave coulaient dans sa barbe.

— Mais enfin, dit Tom, les mains en l'air. Je ne veux que vous aider.

Bárdur se jeta sur lui, mais Tom s'esquiva et lui envoya un coup de pied dans l'entrejambe. Bárdur s'étala de tout son long et Tom en profita pour écraser son genou droit sous sa botte.

Les fillettes hurlaient. Se cachant le visage dans ses mains, Solva l'épiait à travers ses doigts.

— Homme méchant ! cria Kristina. Punis-le avec la colère de Dieu, papa !

Tom regarda son visage parsemé de taches de rousseur. Elle devait avoir cinq ans à peine. Ses cheveux roux étaient coiffés en deux petits macarons. Elle portait des chaussures rouges et une robe vieillotte à rayures vertes.

Il se tourna de nouveau vers Mona.

— Vous ne pouvez pas rester ici.

Ignorant sa présence, Mona regardait droit devant elle. Elle paraissait apathique, absente.

— Je te tuerai, hurla Bárdur en se relevant.

Il se précipita sur Tom qui se retrouva par terre, mais parvint à se redresser. Pas question de rester sur le tapis : le géant roux ne lui laisserait aucune chance.

Bárdur se rua de nouveau sur lui. Il l'attrapa par l'épaule et le fit tomber à la renverse, mais Tom l'entraîna dans sa chute.

— Cet homme doit mourir, cria Bárdur.

Le regard fou, il postillonnait au visage de Tom.

— Qu'il soit lapidé par l'assemblée ! Je me vengerai cruellement sur lui, je briserai son corps de pécheur, je l'écartèlerai en lui faisant comprendre que je suis le maître !

Tom frappa Bárdur au flanc et au visage, mais le Féringien était plus

fort que lui. Ses mains lui serraient le cou, cependant il réussit à attraper un bout de la robe d'une des fillettes. Elle criait en lui donnant des coups de pied, mais il l'attira contre lui.

Bárdur relâcha un peu sa prise et Tom parvint à se dégager. Une fois debout, il vit le Féringien poser délicatement sa fille. Il se précipita vers la porte et traversa le séjour en courant.

— Je te tuerai ! hurla Bárdur derrière son dos.

Tom courait comme s'il avait le diable aux trousses. Impossible de se réfugier dans sa chambre, dans le cabinet médical ou dans la piscine : il devait remonter à l'air libre.

Les couloirs étaient violemment éclairés. Au bout d'un moment, il vit une échelle métallique scellée dans le mur. L'échelle aboutissait à une large grille qu'il n'avait pas remarquée auparavant.

La grille céda. En se glissant à travers l'ouverture, Tom se retrouva dans ce qui semblait être une blanchisserie.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il n'avait pas une minute à perdre : Bárdur n'allait sûrement pas tarder à surgir.

Une fois dehors, il aperçut un bateau près du rivage. Ne voyant ni canot pneumatique ni yole, il continua sa course jusqu'au bout de la falaise et se jeta à l'eau.

Le froid lui coupa le souffle. Il haleta, sentit ses muscles se contracter et sa peau se tendre. Puis il se mit à nager. La chemise cartonnée lui écorchait le dos à chaque brasse. Il fallait qu'il atteigne le bateau avant d'être pris de crampes. Enfin, sa résistance au froid allait lui servir à quelque chose. Il avançait méthodiquement. Ses muscles lui paraissaient moins tendus. Il était plus calme. Le bateau n'était plus très loin.

Il se hissa à bord. La cabine paraissait vide et le canot pneumatique n'était pas là. Il se tourna vers le rivage et ne vit personne. Peut-être avait-il sérieusement esquinté le genou de Bárdur.

La porte de la cabine s'ouvrit sans difficulté, mais il fallait une clé pour démarrer le bateau. Avec son couteau, il parvint à débloquer le starter et à court-circuiter le moteur. Le réservoir était presque plein.

Le moteur démarra immédiatement. Il jeta de nouveau un coup d'œil sur le rivage. Personne. Il mit les gaz et se dirigea vers le sud. Dans un premier temps, il irait à Fiskenæsset, ensuite il aviserait.

Il sortit de sa poche arrière les feuilles où étaient imprimées les photos de Matthew, les déplia et les posa à côté du tableau de bord. Elles étaient détrempées, mais intactes. Il se passa la main dans les cheveux. L'eau coula sur son visage.

Il dégagea la chemise cartonnée et constata que les documents n'étaient pas trop abîmés. Il les posa à côté des photos de Matthew et se tourna de nouveau vers Færingehavn. Le sang bourdonnait dans ses oreilles. Il s'assit, ferma les yeux et aspira avidement les odeurs de la mer. Soudain, ses larmes se mirent à couler. Il tremblait de tout son corps et ses vêtements lui collaient à la peau. Il était libre. Il avait cru mourir dans l'obscurité des couloirs souterrains. Il pleurait de soulagement, mais aussi de peur. La mort s'était éloignée, mais l'angoisse de perdre Matthew était toujours là.

47

Qeqertarsuatsiaat, Ouest du Groenland,
17 avril 1990

Il faisait nuit quand Tom entra dans le petit port de Qeqertarsuatsiaat. Il naviguait depuis près de quatre heures et il était onze heures passées quand il accosta.

Le village lui paraissait encore plus petit qu'il ne l'avait pensé. La plupart des maisons étaient en bois, et il en avait compté environ quatre-vingts en s'approchant du port. Dans la plupart, la lumière était éteinte. Il restait encore un peu de neige ici et là, mais pas beaucoup.

Tom amarra le bateau et grimpa sur la jetée en bois. Le chauffage de la cabine était resté allumé pendant tout le trajet, et ses vêtements avaient fini par sécher suffisamment pour ne plus le gêner. Il avait songé à en acheter d'autres à Qeqertarsuatsiaat et se cacher là pendant quelques semaines, mais le village était si petit qu'il n'y trouverait sans doute ni magasin de vêtements ni hôtel.

Il ferma les yeux et se pinça l'arête du nez. L'enfer du souterrain de Bárdur l'avait tellement perturbé qu'il avait du mal à rassembler ses esprits. Près d'un mois s'était écoulé depuis le meurtre de Bradley et de Reese. Était-ce Abelsen qui les avait tués ? Quel que soit le meurtrier, celui-ci s'était arrangé pour que tous les indices désignent Tom comme l'auteur des crimes. Devant un tribunal militaire, il n'aurait aucune chance.

Des chiens hurlaient tout près. Ils semblaient se battre, mais ils finirent par se taire. Le silence était absolu. Il n'y avait pas le moindre bruit. On n'entendait même pas le ressac.

Tom donna un coup de pied dans une pierre, qui atterrit sur un cageot à poissons vide. Dans le village, quelqu'un devait tout de même

avoir le téléphone, et il y trouverait peut-être des journaux récents.

— *Aluu !*

En se retournant, Tom vit deux garçons. Le plus jeune semblait avoir neuf ou dix ans, l'autre était un peu plus âgé.

— Salut. Vous connaissez un endroit où je peux passer la nuit ?

— *Paasinngilara*, répondit le plus grand. *Qanoq ateqarpit ?*

— Je ne comprends pas, dit Tom en lui souriant. Tu parles le danois ? Ou l'anglais ?

— *Namik*, dit le garçon en secouant la tête.

Le plus petit dit quelques mots en groenlandais. Son copain dévisagea Tom en hochant la tête. Puis il montra du doigt une maison aux fenêtres éclairées.

— *Ikani.*

— Je dois aller là-bas ?

— Oui, là-bas, répondit le plus grand.

Puis les deux garçons partirent en courant. Tom les vit disparaître derrière des bateaux de pêche remontés à terre.

Il se tourna vers la maison qu'ils lui avaient indiquée. C'était une maison en bois assez grande, peinte en bleu, dont les fenêtres brillaient d'une lumière jaune dans l'obscurité.

Un homme lui ouvrit la porte. Élancé, il devait avoir la soixantaine. En voyant ses yeux bleus, Tom fut soulagé.

— Bonsoir, dit-il. Deux garçons m'ont indiqué votre maison. Apparemment, ils ne parlaient que le groenlandais…

— Je suis le seul Danois du village, dit l'homme en lui tendant la main. Je m'appelle Jakob. Entrez donc.

— Merci. Je m'appelle Tom, je viens de…

Il hésita à poursuivre.

— Je sais, dit Jakob.

Il fit entrer Tom dans le séjour et lui montra une pile de journaux posés sur la table basse. Il en prit deux et les lui tendit.

— Vous avez faim ?

Tom hocha la tête en feuilletant les journaux.

— Depuis un mois, votre visage est connu. Mais ne vous inquiétez pas : les deux garçons que vous avez vus ne lisent pas les journaux, et ici on n'a pas beaucoup de contacts avec le monde extérieur.

Tom ferma les yeux. Il avait la chair de poule. Il se cacha le visage dans ses mains et s'efforça de respirer calmement.

— Qu'allez-vous faire ?

— J'ai été policier, dit Jakob. J'ai vu beaucoup de coupables échapper à la justice et pas mal d'innocents se faire condamner. Que l'armée américaine laisse fuiter une affaire de meurtre me paraît si inhabituel que je me dis qu'il doit y avoir anguille sous roche. Et lorsque je vois surgir devant ma porte un homme que l'armée a déclaré mort, ça ne fait que conforter mes soupçons.

Il regarda Tom dans les yeux.

— Racontez-moi votre histoire. J'y verrai peut-être plus clair.

Tom hocha la tête. Puis il se mit à parler. De l'expérience, des meurtres, d'Abelsen le poussant à s'enfuir. De Bárdur et de son monde souterrain, de la torture lumineuse, de Mona et ses fillettes, du bassin des morts. Jakob l'écouta en silence.

— Je vous crois, dit-il quand Tom eut terminé. Tout cela, je l'ai connu aussi.

Il ferma les yeux et se mit à tapoter sa cuisse.

— Quand vous avez parlé des films avec la petite fille, j'ai compris que vous étiez tombé entre les mains d'Abelsen.

Tom le regarda d'un air surpris.

— Vous connaissez la fillette ?

— J'ai vu le même film en 1973.

— Et la fillette ?

— Je n'ai jamais réussi à la retrouver.

Jakob poussa un soupir.

— Ma fille… enfin, ma belle-fille, Paneeraq, a subi la même chose, mais j'ai pu la sauver.

— Cet homme est un monstre… Qu'allons-nous faire, maintenant ?

— Êtes-vous prêt à vous battre ? Ou pensez-vous qu'il n'y a rien à faire ?

— Je crains qu'il n'y ait rien à faire. Tout a été mis en place pour que je sois condamné. Je risque la perpétuité ou la peine de mort.

— À mon avis, vous devriez quitter l'Ouest du Groenland pendant quelque temps. Qu'en dites-vous ?

— Je n'ai ni vêtements ni argent. Ça me paraît difficile.

— Nous allons vous aider à passer sur la côte est. Mais vous devez partir tout de suite. Dès qu'il fera jour, il y aura un attroupement. Tout le monde voudra savoir qui vous êtes.

Jakob se tourna vers la fenêtre donnant sur le port.

— Si vous avez piqué le bateau d'Abelsen, il rappliquera aussi. Il faut donc faire disparaître le bateau.

— Comment allez-vous me faire passer sur la côte est ?

— À travers la calotte glaciaire. J'ai l'équipement qu'il faut.

— À travers la calotte glaciaire ?

— Oui. Nous sommes à sept cents kilomètres du village d'Isortoq. Une fois là-bas, vous pourrez y rester quelques années. Il n'y a qu'une centaine d'habitants et plusieurs maisons vides.

— Nous allons traverser la calotte glaciaire en traîneau, c'est ça ? demanda Tom en se mordant la lèvre inférieure.

— Non, vous irez seul… Et il ne s'agit pas d'un traîneau ordinaire.

Jakob tapota de nouveau sa cuisse.

— Je vous expliquerai les choses tout à l'heure. D'abord, je dois parler à ma femme et à Paneeraq… Puis il faut qu'on vous trouve des vêtements et qu'on vous prépare de quoi manger. Et vous aurez aussi besoin de quelque chose qui vous servira de monnaie d'échange.

— Vous allez m'accompagner jusqu'à la calotte glaciaire ?

— Nous allons vous accompagner tous les trois. Vous n'êtes pas le seul à vouloir échapper à Abelsen… ou aux autorités.

— Merci. Merci infiniment, Jakob.

Tom passa la main sur son visage.

— Il y a un téléphone quelque part ? Avant de partir, je dois absolument passer un coup de fil au Danemark.

— Il y a un téléphone à l'école. Mais je ne vous garantis pas qu'il y ait une liaison avec le Danemark.

— On peut y aller tout de suite ? Je voudrais appeler sans tarder.

— Oui, l'école n'est jamais fermée à clé. Paneeraq vous accompagnera. Pendant ce temps, je vais tout préparer.

48

La calotte glaciaire, Ouest du Groenland,
18 avril 1990

Le jour commençait à poindre quand ils accostèrent au fond d'un fjord étroit au sud de Qeqertarsuatsiaat. Pendant la dernière partie du trajet, ils avaient été obligés de naviguer à petite vitesse en se faufilant entre les blocs de glace flottante. Certains blocs étaient si gros qu'ils auraient pu renverser le bateau.

Lisbeth, la femme de Jakob, les avait suivis dans le bateau d'Abelsen, qu'elle avait abandonné sur un récif au bout d'une demi-heure. Ils y avaient également laissé les vêtements de Tom pour faire croire qu'il était mort.

Au bout de quatre heures, ils avaient atteint l'extrémité du fjord. Ils avaient descendu les bagages à terre. Jakob était reparti mettre le bateau à l'ancre, puis il les avait rejoints dans le canot pneumatique.

Pendant ce temps, Tom, Lisbeth et Paneeraq avaient transporté les cartons de vêtements et de vivres jusqu'à la cabane de chasseurs où Jakob et elles allaient passer deux semaines.

Tom promena son regard sur le rivage. La marée était basse et de nombreux fragments d'icebergs étaient échoués sur la plage de galets. Il y en avait de toutes les tailles : gros comme un camion ou si petits qu'on pouvait aisément les tenir dans la main. Certains étaient d'un blanc laiteux, d'autres transparents ou turquoise. Tom ferma les yeux et huma l'air froid de la mer. Nulle part au monde l'air n'était aussi pur que près de la calotte glaciaire. Il eut un frémissement en pensant à la liberté qui s'offrait à lui.

— Il y a mille ans, la glace descendait jusqu'ici, dit Jakob. On le voit aux traces plus claires sur les flancs des montagnes.

Tom hocha la tête en regardant l'homme grand et mince. Pendant le trajet, Jakob lui avait longuement parlé de la calotte glaciaire, des crevasses, des nuances de la glace et de ce qu'elles révélaient : des cavernes, des failles, des lacs d'eau de fonte recouverts d'une mince couche de glace et de neige. Quelques-uns pouvaient atteindre plusieurs centaines de mètres de profondeur. À Tom, une traversée de la calotte glaciaire avait paru synonyme d'une mort certaine. Mais Jakob connaissait des gens qui avaient fait le voyage.

— Jetons un coup d'œil sur l'équipement pendant que les filles préparent le petit-déjeuner, dit Jakob.

— Je pense avoir compris comment ça fonctionne, dit Tom. Mais je voudrais bien que vous me montriez tout en détail.

Il regarda le glacier, dont le bord dessinait un mince trait blanc entre les deux montagnes au fond du fjord. Respirant à fond, il sentit sa poitrine se dilater et l'air lui rafraîchir la gorge.

Jakob l'emmena vers une petite remise derrière la cabane.

— Je vais tout sortir, dit-il en ouvrant la porte. C'est du métal léger. Je l'ai construit moi-même.

Il poussa vers Tom un traîneau noir muni de patins étroits.

— Vous vous en êtes déjà servi ? demanda Tom en le soulevant.

— Pendant plusieurs centaines d'heures, répondit Jakob avec un sourire en coin. Voici les parachutes. Tout à l'heure, vous allez essayer d'en fixer un sur le traîneau. Une fois sur la glace, vous serez seul. Je vous emmènerai en bateau près de la calotte glaciaire. Ensuite, vous devrez vous débrouiller pour monter sur l'engin et le lancer.

Tom examina le traîneau.

— En somme, il pèse la moitié du poids d'un traîneau en bois ? Et au lieu d'être tiré par des chiens, il est tracté par une voile en forme de parachute ?

— Exactement. En plus, ça vous évite d'embarquer des tonnes de nourriture pour animaux.

Jakob lui tendit un assemblage de sangles avec toutes sortes de boucles et d'attaches.

— Celle-ci, vous la fixerez autour de votre taille. Et ces deux-là doivent être attachées à la barre du traîneau.

Tom enfila le harnais.

— Je m'attache à la fois au traîneau et au parachute ?

— À vous de voir. Grâce à ce harnais, vous pourrez toujours vous tirer d'affaire si vous tombez dans une crevasse ou passez à travers la glace d'un lac d'eau de fonte. Il suffit de couper ces deux sangles : du coup, le traîneau tombe dans l'abîme et vous êtes soulevé par le parachute.

Jakob se tut quelques instants.

— Il faut simplement veiller à toujours garder de la nourriture dans votre sac à dos. Sinon, vous risquez de mourir de faim. Pour l'eau, il suffit de faire fondre de la glace ; ce n'est pas la peine d'en transporter.

— Je supporte très bien le froid. Mais il me faut de quoi manger. Si jamais je dois abandonner le traîneau, je pourrai continuer à pied ?

Jakob haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Théoriquement, oui. Mais je n'ai aucune idée du temps qu'il vous faudra. Et vous réagiriez comment ? Sur la calotte glaciaire, les conditions sont extrêmes. Des gens sont devenus fous à cause du froid et de la lumière. Quand on est seul, on ne survit pas à ça.

— Le froid et la lumière, j'y suis habitué. Et j'ai subi la torture lumineuse. Ce n'est pas ça qui va me tuer.

Il glissa la main dans sa poche. Il avait assez de pilules pour la traversée.

— La glace peut être meurtrière, dit Jakob. Mais j'ai confiance en vous et en mon matériel. Autrement, je ne vous laisserais pas partir.

— Il ne me faudrait pas une tente ?

— J'ai tout prévu. Vous aurez aussi des vêtements coupe-vent, des bottes, des lunettes, un fusil et des raquettes. On est à peu près de la même taille, mes affaires devraient vous aller.

Tom regarda les cartons, le traîneau, le parachute, le sac à dos.

— Tout ça doit valoir une fortune… Je ne peux rien vous donner en échange…

Jakob sourit.

— Je collectionne les pierres. Près d'ici, il y a une colline qu'on appelle la montagne rouge. J'y passe beaucoup de temps. On y trouve des rubis et des saphirs roses.

Tom regarda Jakob en haussant les sourcils.

— Je vous donnerai aussi un sachet de pierres, continua Jakob.

Puis il regarda le ciel.

— Il faudrait que vous partiez dès aujourd'hui. Venez, on va préparer vos provisions.

49

Færingehavn, Ouest du Groenland,
5 juin 1990

Assis sur une marche en pierre, Jakob contemplait la ville abandonnée en mangeant son casse-croûte. Il y était déjà venu dans les années 1970, quand il était dans la police. À l'époque, la ville était encore très animée. À présent, elle était inhabitée et délabrée. La revoir dans cet état lui faisait un drôle d'effet. Les maisons aux vitres cassées, aux portes défoncées, tout ça était un véritable gâchis. Au Groenland, c'était toujours pareil : lentement mais sûrement, les petits villages se dépeuplaient à mesure que les gens découvraient qu'il y avait un monde au-delà de leur patelin.

Il avala un bout de son sandwich et poussa du pied une bouteille de bière vide. Föroya Bjór. La bouteille ressemblait à celle d'une Carlsberg ordinaire.

Après avoir déposé Tom au pied du glacier, il avait attendu le crépuscule avant de repartir. Il y était retourné les jours suivants, mais Tom n'était pas revenu.

Pendant qu'ils avaient monté l'équipement, Jakob lui avait promis qu'il essaierait de retrouver Mona et ses filles. Il était parti pour Færingehavn avec trois pêcheurs de Qeqertarsuatsiaat, car il n'avait pas envie d'explorer seul le monde souterrain décrit par Tom. Ils étaient là depuis plusieurs heures, mais n'avaient rien trouvé. Aucune trace de présence humaine, aucun signe d'installations souterraines.

Après le départ de Tom, Jakob avait fait quelques recherches. À la bibliothèque de Qeqertarsuatsiaat, il s'était renseigné sur l'existence d'une base militaire secrète. Mais il n'avait rien découvert et les amis danois qu'il avait interrogés ne lui avaient été d'aucune aide. Personne

n'avait connaissance d'un complexe militaire souterrain.

Jakob remit son sac à dos et jeta un coup d'œil sur les maisons les plus proches. Deux des pêcheurs fumaient un peu plus loin.

Le soleil disparut derrière un nuage. Jakob regarda le ciel. Il se dirigea pour la seconde fois vers la blanchisserie où Tom disait être remonté.

À l'intérieur, tout était sale. La plupart des vitres étaient encore intactes, mais les grandes machines à laver étaient recouvertes de poussière. Elles semblaient pourtant en état de marche. Au fond de la pièce, il y avait une rangée d'armoires de séchage. Jakob avait déjà tenté de les ouvrir avant de faire un tour dans la ville déserte. Il essaya de nouveau, sans plus de succès.

Tom avait pourtant dit qu'il était remonté par là. Mais on ne voyait même pas de traces de pas dans la poussière du sol.

Jakob se frotta les yeux et respira à fond.

S'était-il trompé ? Tom était-il vraiment fou, comme le prétendaient les journaux ? Quand il s'était dirigé vers le glacier, le traîneau sous le bras, Jakob l'avait vu avaler deux petites pilules blanches.

Il secoua la tête. Puis il retourna sur la jetée, où était amarré le canot pneumatique.

Le troisième pêcheur y était assis.

— Tu me ramènes à bord ? lui demanda Jakob. Ensuite, tu pourras aller chercher les autres.

Le pêcheur hocha la tête et Jakob monta dans le canot. Les pensées se bousculaient dans sa tête. Tom avait-il menti ? S'il était coupable, ses liens avec Abelsen devenaient bien plus ambigus. Car Tom le connaissait, cela ne faisait aucun doute. Mais il devait quand même être sous le coup d'une menace terrible pour s'enfuir à travers la calotte glaciaire. D'autant qu'il avait été déclaré mort. De toute manière, Jakob ne pouvait rien faire. S'il alertait la police, on ne manquerait pas de s'intéresser à son passé et à celui de Lisbeth. Qu'ils soient tous les deux en vie serait déjà un scoop. Et on aurait tôt fait d'établir un rapport avec les hommes tués par Lisbeth en 1973.

Les vagues clapotaient autour du canot. La mer semblait se réveiller, mais c'était peut-être simplement la marée qui montait ou la brise du soir qui l'agitait. Jakob n'aurait pas su le dire : il ne connaissait pas

assez bien ce fjord situé à mi-chemin entre Nuuk et Fiskenæsset.

Pour rentrer, ils devaient passer par les installations de Polaroil, de l'autre côté du fjord. Jakob croyait se souvenir que le dernier habitant des lieux vivait là-bas. Il pourrait peut-être leur dire s'il y avait un fond de vérité dans ces histoires de monde souterrain que racontait Tom.

Le bassin des morts

Toqusat naluttarfiat

50

Færingehavn, Ouest du Groenland,
26 octobre 2014

Matthew avait l'impression de recevoir des coups de marteau dans le crâne. Avec précaution, il tourna la tête et se frotta la nuque. Il avait la bouche sèche et les lèvres collées. Sa salive avait un goût de métal.

— Merde, murmura-t-il.

Il n'avait pas connu de telles douleurs depuis l'accident de voiture.

La pièce était plongée dans le noir, mais un rai de lumière passait entre la porte et le chambranle.

Il tendit le bras et attrapa une bouteille qui traînait par terre. Le contenu était inodore : ce devait être de l'eau. Il humecta ses lèvres, but une grande gorgée et revissa la bouteille.

Il se trouvait dans la pièce où il avait découvert Arnaq. Il était seul et l'air sentait le renfermé. Matthew reposa la bouteille d'eau et sortit son paquet de cigarettes. Il tremblait de tout son corps et avait l'impression que le sol tanguait. Comme s'il avait une grosse fièvre. Le tabac lui provoqua un haut-le-cœur. Il écrasa sa cigarette.

Il prit sa tête entre ses mains, but encore une gorgée d'eau et se releva. La porte n'était pas fermée à clé. Ses agresseurs avaient sans doute pensé qu'il ne parviendrait pas à se redresser.

Il revit le regard d'Arnaq, se rappela son angoisse quand il l'avait abandonnée pendant quelques instants.

Il poussa la porte de la pièce où Tupaarnaq avait été maintenue prisonnière. Elle était vide.

Il sortit dans le couloir violemment éclairé par les ampoules nues. L'extrémité du couloir était plongée dans le noir. C'était par là qu'il fallait aller. Dans l'autre direction, il remonterait à la surface et se

retrouverait dans la ville en flammes.

Au bout d'une vingtaine de mètres, il découvrit une porte ouverte. À l'intérieur, le sol était carrelé. Il y faisait noir et une odeur âcre lui piqua les narines. Il ouvrit la porte en grand et aperçut deux immenses tables métalliques. Le mur du fond était également carrelé, et on y voyait un plan de travail fixé sur des étagères.

Un corps gisait immobile sur une des tables. Matthew se figea, retint son souffle, plissa les yeux. La veste, les cheveux…

— Malik !

Matthew se précipita vers lui et toucha son visage. Sa peau était chaude et son corps n'était pas rigide.

Un bruit le fit se retourner. Dans le couloir, on semblait donner des coups de pied. Il s'empara d'un grand couteau posé sur le plan de travail et jeta un bref regard sur Malik, qui n'avait pas bougé.

Matthew ferma les yeux et porta sa main gauche à sa poitrine. Serrant le couteau dans la main droite, il s'efforça de respirer calmement.

Il se dirigea vers la porte. Alors qu'il s'apprêtait à la franchir, un nouveau bruit retentit. On aurait dit un cri étouffé. Quelques mètres plus loin, il y avait une porte entrouverte. Le bruit venait de là.

Il regarda autour de lui, puis recula de quelques pas.

— On s'en occupera plus tard, dit une voix dans le couloir.

Matthew se précipita vers le plan de travail et se jeta à plat ventre. Il parvint de justesse à se glisser sous l'étagère du bas.

La lumière s'alluma soudain. Il sursauta. La poitrine comprimée, il respirait avec difficulté. Dans sa main droite, il serrait toujours le couteau.

La voix était celle d'Abelsen, il en était certain. Il n'avait pourtant vu le haut fonctionnaire qu'une seule fois, dans la maison de Jakob : Ulrik venait de le ligoter sur une chaise. À présent, Abelsen se promenait librement, tandis que Matthew était coincé sous l'étagère.

Deux personnes avaient pénétré dans la pièce. Matthew ne voyait que leurs pieds : l'une portait des chaussures montantes en cuir noir, l'autre de vieilles bottes à semelles en bois.

— J'en ai marre de cette histoire, dit Abelsen.

— Pourtant, je prends bien soin des morts, dit l'autre personne

d'une voix oppressée, comme si elle trimbalait quelque chose de lourd.

Matthew reconnut la voix de Bárdur. Il l'entendit gémir en se débarrassant de son fardeau. Au bout de quelques secondes, il vit de l'eau s'écouler par terre près de l'endroit où il se cachait.

— Tant mieux, dit Abelsen d'une voix lasse. Mais je n'ai plus envie d'en entendre parler, OK ?

Bárdur grommela quelque chose.

— C'est à toi de voir, répondit Abelsen. Les filles mortes, tu les jettes dans le bassin, n'est-ce pas ?

De nouveau, Bárdur bredouilla quelque chose d'incompréhensible. Matthew parvint seulement à saisir les mots "créatures impures".

— C'est moi qui décide qui tu dois tuer ou épargner. Tu m'obéis, c'est tout, dit Abelsen d'un ton sec. Sinon, tu n'as plus rien à faire ici.

— Je n'arrive plus à tenir Kristina et Solva. Elles n'écoutent personne.

— Allons. Ce sont tes filles. Fais-toi respecter. Elles doivent rester aussi dociles que Símin.

Matthew entendit Bárdur ronchonner. Il n'y comprit rien, à part les mots "pilote" et "bassin".

— Je m'en fous de ce que tu fais avec les morts, s'emporta Abelsen. Tant qu'il n'arrive rien à ceux dont j'ai besoin. Ça vaut aussi pour tes filles, d'accord ? Les gens dont j'ai besoin, tu n'y touches pas.

— La femme est à l'origine du péché. Par sa faute, nous allons tous mourir.

— C'est ça, oui. Où sont les filles ?

— Les miennes ou les tiennes ?

— Les miennes. Écoute-moi, espèce de crétin. Si Arnaq meurt avant qu'on ait pu retrouver Tom, tu en seras responsable. Et tu le paieras cher. Tant que Tom est en liberté, ils doivent rester vivants, elle et Matthew. Tu peux te mettre ça dans la tête ?

— Pour Arnaq, je ne sais pas… Elle… Elle ne va pas bien.

— En effet, elle a failli mourir de faim.

— On lui a donné de la viande, répliqua Bárdur, vexé.

— Imbécile.

Abelsen poussa un soupir.

— D'après le colonel, Tom est à Ittoqqortoormiit. Toi aussi, tu

aimerais bien lui mettre la main dessus, n'est-ce pas ? Rappelle-toi ce qu'il a fait à Mona. Tu es son seigneur et maître, la vengeance t'appartient.

— Qu'il soit jugé et châtié par le Seigneur.

— Exactement. Il faut le retrouver avant que les autres s'emparent de lui.

Matthew retint son souffle. Sa joue reposait sur le carrelage froid et il commençait à sentir son visage s'ankyloser. Abelsen savait où était Tom. La terre entière semblait être à la poursuite de son père. Pourquoi avait-on fini par s'intéresser à lui, vingt-quatre ans après sa disparition ?

— Ça sent le brûlé, dit Abelsen. Je te l'ai déjà dit. Il y a le feu quelque part.

— Je n'ai rien fait, répondit Bárdur.

— On est vraiment dans le pétrin. On n'a pas besoin que des gens viennent fourrer leur nez dans nos affaires.

Matthew vit leurs chaussures se diriger vers la porte.

— Je m'occupe des filles ? demanda Bárdur.

— Non. Combien de fois faut-il que je te le répète ? Le colonel nous tuerait… On a besoin d'Arnaq. Quant à ma propre fille, je m'en occuperai moi-même si elle s'obstine à vouloir se promener par ici avec son crâne rasé et ses fringues noires.

— Et la femme flic ?

— La quoi ?

Les chaussures d'Abelsen s'immobilisèrent.

— Pour l'instant, on a d'autres chats à fouetter. Il faut qu'on trouve d'où vient cette odeur. On verra le reste plus tard.

Il hésita quelques instants.

— Bon. Elle est à toi.

— Elle est à moi ? La femme flic ?

Abelsen poussa un soupir.

— Oui. Si vraiment tu y tiens, elle est à toi. Tu peux la garder. Tu l'as déjà enchaînée, non ?

Bárdur mugit de satisfaction.

— Partons, dit Abelsen. Il faut qu'on retrouve Tom… Prépare le bateau. Je te rejoins dans cinq minutes.

51

Matthew attendit d'être certain qu'ils soient partis pour s'extirper de sa cachette. Il s'allongea sur le dos et contempla le plafond. La lumière s'était de nouveau éteinte, mais ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité.

Il souffla bruyamment, puis se redressa. Abelsen avait raison : ça sentait le brûlé. En haut, le feu devait toujours faire rage.

Le corps de Viktor gisait sur une des tables. Abelsen et Bárdur l'avaient donc transporté ici. Bárdur avait l'habitude d'entreposer dans cette espèce de cuisine le corps des hommes qu'il tuait, mais ses filles avaient manifestement jeté Viktor dans le bassin réservé aux femmes. Voilà pourquoi son corps dégoulinait d'eau.

Dans le couloir, les coups reprirent. Matthew se tourna vers la porte, puis regarda de nouveau Viktor. Il était mort, cela ne faisait aucun doute. Il avait le visage en bouillie ; Matthew l'avait reconnu grâce à sa veste. Il passa ses doigts dans l'eau répandue sur la table métallique. Elle avait un goût salé. Il posa doucement sa main sur le bras de Viktor, puis sur son visage.

Dehors, le bruit continuait de retentir. Matthew sortit dans le couloir. Bárdur et Abelsen avaient disparu. D'où pouvait venir ce vacarme ?

Un peu plus loin, une porte était entrebâillée. Matthew la poussa délicatement. Elle ouvrait sur une sorte de séjour vieillot, semblable à celui de la maison de Bárdur, de l'autre côté du fjord, mais bien plus grand.

Son regard fut immédiatement attiré par une espèce d'autel où étaient disposés deux grands chandeliers aux bougies allumées. L'autel était surmonté d'un immense crucifix. Le Christ avait les lèvres entrouvertes et les orbites enfoncées. Sa peau dorée brillait dans la

lumière vacillante des bougies.

Au milieu de la pièce trônait un vieux fauteuil où gisait un rouleau de ruban adhésif noir. Derrière le fauteuil, une autre porte était entrebâillée.

Matthew respira à fond. En franchissant le seuil, il vit deux femmes sur un lit. L'une était âgée. Elle était assise sur le bord du lit, les yeux baissés. L'autre était tournée vers lui. C'était Rakel. On lui avait ligoté les bras et les jambes, et un morceau de ruban adhésif noir lui recouvrait la bouche. L'une de ses chevilles était entourée d'un anneau en fer attaché à une longue chaîne.

Tout en le fixant d'un regard suppliant, elle fit un signe de tête en direction de la femme âgée, qui paraissait tassée sur elle-même.

Matthew allait se précipiter vers Rakel pour la libérer, mais le spectacle de la vieille l'arrêta net. Elle tenait dans chaque main une grenade dégoupillée, et il y en avait d'autres dans une caisse à côté du lit. Ses jambes étaient maigres. L'une de ses chevilles était très abîmée.

— Pardon, dit Matthew en s'avançant avec précaution. Je peux vous aider ?

Elle leva les yeux. Ses cheveux pendouillaient de chaque côté de son visage. Ils avaient dû être blonds, mais à présent ils étaient blancs. Elle était moins âgée qu'il ne lui avait semblé, mais elle avait le regard vide. Il regarda de nouveau sa cheville, puis celle de Rakel.

— Pardon. Je peux ramasser les goupilles ?

— Non, dit-elle d'une voix atone.

Puis elle lâcha les grenades.

Matthew fit un bond en arrière et se précipita dans le séjour. Il eut à peine le temps de se jeter par terre avant la déflagration.

L'onde de choc arracha la porte de ses gonds et propulsa Matthew jusqu'au fauteuil. En se bouchant les oreilles, il sentit des flammèches lui lécher la nuque et les mains. Du plâtre tomba du plafond et des langues de feu jaillirent de la chambre. Matthew vit le grand crucifix s'écraser au sol. Il entendit des sifflements aigus et se rendit compte qu'il saignait d'une oreille. Il parvint à se redresser sur ses genoux. Son petit doigt gauche paraissait cassé et il avait des douleurs partout. Les poils de ses mains avaient brûlé. Des larmes coulaient sur ses joues.

— Pardon, cria-t-il.

La tête du Christ s'était détachée et gisait près du fauteuil. Matthew contempla ses orbites vides et sa bouche entrouverte.

— Pardon, murmura-t-il.

Dans la chambre, le feu était en train de s'éteindre. Il y avait de la fumée partout, et sa gorge et ses poumons le brûlaient. Il regarda son petit doigt tordu. D'un geste ferme, il le redressa. Une vague de douleur lui parcourut le corps tout entier.

— Merde ! cria-t-il en donnant un coup de poing dans le sol. Merde, merde, merde !

Il avait les yeux rougis par la fumée et les larmes.

Il réussit à se mettre debout, ramassa son couteau et s'empara du rouleau de bande adhésive. Il toussa. Bouger le fit horriblement souffrir. Il coupa un bout de scotch et en entoura son annulaire et son petit doigt. Son bras l'élançait, mais son doigt cassé était maintenu en place.

Il se tourna vers l'ouverture donnant sur la pièce d'à côté. Sa paupière droite se refermait toute seule et il avait un goût de pourriture dans la bouche, comme si son corps était en train de se décomposer. Il essaya d'avancer, mais il arrivait à peine à soulever ses pieds. Le chambranle de la porte soufflée, avec ses stries noires causées par le feu, lui paraissait terriblement loin.

Matthew porta sa main gauche à son visage et se mordilla l'index.

Le lit s'était renversé, les autres meubles étaient réduits en miettes et il y avait du sang et des bouts de chair partout. Matthew tomba à genoux. La bouche ouverte, il respirait par saccades. Il serrait toujours son couteau dans la main droite.

Il tourna les talons et traversa le séjour en courant.

Sans se retourner, il parcourut le couloir. Ses jambes semblaient bouger toutes seules. Il passa devant les cellules des prisonniers en suivant les traces humides laissées par les vêtements de Viktor. Les traces le menèrent jusqu'à une porte fracassée.

À l'intérieur, il y avait de la lumière. La pièce ressemblait à une sorte de dressing avec un sol en lino.

Des taches de sang couraient par terre jusqu'à une double porte vitrée.

À travers la porte, il voyait miroiter le bassin. Il s'empressa de l'ouvrir et découvrit Arnaq et Tupaarnaq allongées par terre, les mains ligotées dans le dos. Tupaarnaq avait également les chevilles ligotées et on l'avait bâillonnée avec du scotch.

— Ça va ? demanda-t-il en soulevant Tupaarnaq par l'épaule.

Elle hocha la tête en grommelant quelque chose d'inaudible.

Il lui enleva délicatement le morceau de scotch.

— Fais sortir Arnaq ! dit-elle.

— Tout de suite ?

Elle hocha la tête.

— Il faut s'en aller. Tout de suite. Je dois juste récupérer mon souffle. Le bassin est plein de corps. Il faut s'en aller. Ils peuvent arriver d'une minute à l'autre.

Matthew toussa. Ses poumons firent entendre un sifflement.

— Je crois qu'Abelsen et Bárdur sont remontés.

— Ils ne sont pas seuls. Fais sortir Arnaq. Je te rejoins dans quelques secondes.

— OK, dit Matthew en défaisant les liens de Tupaarnaq.

— Démon ! Tu n'as pas le droit de rester là, près du bassin des morts !

Matthew se retourna vivement. Deux femmes rousses les dévisageaient. L'une poussait des gloussements bizarres. Maigres et pâles, elles devaient avoir moins de trente ans.

— C'est uniquement pour les morts, continua la plus grande des deux.

— Le bassin ?

Matthew se tourna vers l'eau.

— Oui, répondit la plus grande.

Puis elle changea soudain de ton, comme si elle imitait quelqu'un :

— Les filles, on les jette dans le bassin, et les garçons, on les mange.

Elles gloussèrent toutes les deux. Matthew se releva. Il fronça les sourcils.

— Tu es un démon venu d'en haut, dit la plus petite.

Elle secoua la tête, comme si ses propres mots l'effrayaient.

— Les démons doivent mourir, dit la grande.

Tupaarnaq se releva à son tour et rejoignit Matthew.

— J'en ai marre de vos conneries.

Elle regarda autour d'elle. Puis elle poussa Matthew vers les deux rousses et ramassa un balai-brosse qui traînait par terre. Matthew entraîna l'une des jeunes femmes dans sa chute. Tupaarnaq fit tomber l'autre en la frappant avec le balai-brosse, puis elle les abreuva toutes les deux de coups de pied.

Les deux jeunes femmes poussèrent des cris hystériques.

— Dieu vous anéantira et vous précipitera dans les flammes de l'enfer ! siffla la plus grande.

Ses lèvres tremblaient de rage, mais elle paraissait esquisser un sourire, comme si elle s'attendait à voir la foudre de Dieu s'abattre sur Matthew et Tupaarnaq.

— À la flotte, toutes les deux ! cria Tupaarnaq en les poussant vers le bassin avec son balai.

Elle les frappa violemment en visant leurs visages.

— Allez retrouver les morts !

La plus grande tenta de s'emparer du balai, mais Tupaarnaq était trop rapide pour elle. D'un coup dans la poitrine, elle la fit tomber.

Matthew parvint à tirer Arnaq hors de la pièce. Avant de les rejoindre, Tupaarnaq bloqua la porte avec le manche du balai.

Les deux rousses se mirent à tambouriner contre la vitre. Elles montraient les dents et la haine brillait dans leur regard. La plus grande gloussait et secouait la tête en continuant d'invoquer le châtiment divin sur Matthew et Tupaarnaq. Matthew ne put détacher les yeux de leurs pupilles turquoise.

— Viens !

Tupaarnaq le prit par l'épaule.

— Il faut transporter Arnaq. Où sont les autres ?

— Malik et Viktor sont dans une sorte de cuisine un peu plus loin. Viktor est mort…

Matthew ferma les yeux.

— Quant à Rakel…

La gorge nouée, il fut incapable de poursuivre.

— L'explosion ? dit Tupaarnaq.

Il hocha la tête.

Tout en se mordant les lèvres, Tupaarnaq passa doucement sa main

sur la nuque de Matthew. Puis elle regarda ses doigts entourés de scotch.

— Je l'ai entendue. Et j'ai ressenti la secousse…

Elle hésita.

— C'était Rakel ?

— Il…

Matthew fut pris de tremblements. Il tenta de maîtriser sa respiration.

— Il… Il n'en reste plus rien… Ses enfants…

Tupaarnaq soupira profondément. Puis elle serra le bras de Matthew.

— Viens. Il faut sortir Malik et ta sœur d'ici.

Sur la jetée, l'incendie continuait à faire rage. Le vacarme était tel que Matthew et Tupaarnaq n'entendaient rien d'autre. Arnaq était terriblement affaiblie. Elle arrivait à peine à garder les yeux ouverts et ils durent la soutenir pour l'aider à monter l'échelle scellée dans le mur.

— Il y a quelqu'un dehors, dit Tupaarnaq en s'accroupissant.

Instinctivement, Matthew l'imita. Il se tourna vers les vitres brisées de la blanchisserie. Elles étaient noircies par la fumée.

Tupaarnaq ramassa une planche de bois qui traînait par terre. Elle la brandit, prête à frapper.

— Attends.

Penché en avant, Matthew s'approcha des fenêtres.

— Il y a un hélicoptère… Un Lynx bleu. Ce doit être le Commandement arctique.

Il se dirigea vers la porte. En la franchissant, il vit un groupe de militaires et de policiers près du vieil immeuble de bureaux.

— Hé ho ! cria-t-il en faisant des moulinets avec les bras. Par ici !

Le garçon et la mort

Angut inuusuttoq toqulu

52

Nuuk, Ouest du Groenland,
28 octobre 2014

La croix oscillait devant son visage, tel un pendule. Il tenait la chaîne à bout de bras. Le bijou était à sa mère. Elle le lui avait donné quand son père et lui l'avaient abandonnée. Pourquoi avait-elle fait ça ? Elle l'avait toujours porté, d'aussi loin qu'il s'en souvienne.

Ils venaient de mettre les fers à la nouvelle. Son père s'était tourné vers sa mère et lui avait dit : "Femme ! Tu es libre de t'en aller. Prends ton lit et va-t'en." Mais elle n'avait pas bougé. Elle ne l'avait même pas regardé. En revanche, elle avait posé ses yeux sur Símin. Et elle lui avait donné la croix.

Símin leva la tête vers le plafond de la chambre. C'était une grande pièce vide, creusée dans la roche primitive à une époque reculée. Erik disait qu'elle avait servi de dépôt de munitions.

Il baissa le bras tenant la croix. Quand ils étaient partis, Erik avait donné à sa mère une boîte en métal. C'était sans doute pour ça qu'elle lui avait offert la croix. Puis la fumée était arrivée. Símin allait venir avec eux, avait décidé son père. Ils n'avaient pas réussi à retrouver Kristina et Solva. Les Victimes des Derniers Jours, comme les appelait son père. Símin n'avait pas le souvenir qu'il y ait des Victimes des Derniers Jours dans la Bible. Mais celui qui n'ose pas abandonner ses enfants entre les mains de Dieu n'a pas confiance en Sa force, avait dit son père. Dieu nous met à l'épreuve, mon fils. Qui sommes-nous pour douter de Ses desseins ?

Son père allait épouser la nouvelle. Símin l'avait compris. Erik allait arranger ça.

Sa mère était libre.

Un sourire apparut sur le visage du jeune homme. Arnaq était à lui. Son père le lui avait dit. Erik allait la lui donner. Il glissa sa main dans son sac et en sortit le tee-shirt déchiré de la jeune fille. Le tee-shirt avait conservé son odeur et on y voyait encore l'empreinte de ses seins. Ils étaient chauds, doux au toucher. La respiration de Símin se fit plus courte. Son sexe se durcit, il le serra de sa main libre. Arnaq était à lui. À lui seulement. Quand il rentrerait, il la caresserait de nouveau, il lui mordrait les seins. Mais d'abord, il devait rester une semaine dans cette grotte. Erik l'avait décidé. Il ne pouvait ni venir avec eux, ni rester dans le bunker ; du coup, il s'était retrouvé dans cette grande pièce vide, avec de l'eau, de la nourriture et des couvertures. Et il ne devait pas sortir. Dehors, il y avait des démons, avait dit son père en le regardant avec des yeux d'illuminé. Les démons avaient incendié leur maison, mais Erik allait les capturer. Et les faire périr sous le feu du courroux. En attendant, Símin devait rester là.

Il avait la vieille bible de son père. Et la croix de sa mère. Il se frotta le sexe en reniflant le tee-shirt d'Arnaq.

— Dieu créa la fornicatrice, murmura-t-il en lorgnant la bible. La vierge sera engrossée.

Il y eut un léger bruit près de la porte en métal. Símin cessa de frotter son sexe et baissa la main tenant le tee-shirt.

Il se blottit contre la paroi rocheuse. Le bruit se fit plus fort. Il y avait quelqu'un devant la porte. Un être vivant. Símin regarda la bible, puis sa main d'albinos. Il lâcha le tee-shirt et reprit la croix de sa mère.

— J'ai beau arpenter la vallée des morts, je ne crains aucun mal, murmura-t-il en serrant la croix. Car Tu m'accompagnes, Père. Ton bâton est mon secours.

Une lumière pénétra par la porte et un homme entra. C'était un homme malpropre. Ses vêtements étaient en haillons, son visage et ses cheveux couverts de crasse.

La croix perça la peau de Símin et s'enfonça dans sa chair. Il ferma les yeux en respirant calmement, comme dans une jouissance paisible.

— Jésus est mon pasteur, dit-il en gémissant.

Le sang coulait de sa main.

— Jésus est mon tout. Il est mort pour racheter nos péchés.

— *Allu ?*

Símin leva les yeux vers le plafond. Il relâcha sa main autour de la croix.

— Tu ne dois pas me voir, dit-il à voix basse.

L'homme fit un pas en avant. Puis il lui parla. Sa voix était celle d'un démon. Ses mots sonnaient bizarrement. Comme s'il zozotait. Peut-être avait-il la langue fourchue ? Un démon crasseux qui zozotait…

L'homme continua de parler. Il s'approcha encore.

— Tu ne dois pas me voir, répéta Símin.

Il se couvrit la bouche de sa main ensanglantée.

— Ah, t'es danois, dit le démon. Des SDF danois, je savais pas que ça existait.

Símin se redressa. Sa voix était pleine de colère.

— Tu ne dois pas me voir.

— T'as fumé ou quoi ?

Un éclat de rire dévoila les dents pourries du démon.

Símin fit un pas en avant. D'un coup de poing, il le fit tomber à la renverse. L'homme se mit à hurler dans sa langue démoniaque.

Símin regarda autour de lui. D'ici peu, la grotte serait remplie de démons. L'homme les aurait attirés avec ses hurlements.

Símin l'enjamba et s'assit à califourchon sur sa poitrine. Il prit sa tête dans ses grosses mains et enfonça ses pouces dans ses yeux. L'homme donna des coups de pied en criant de plus belle, mais il ne put se dégager, car Símin lui bloquait les bras avec ses genoux.

— Démon ! Tu… ne… dois… pas… me… voir ! hurla Símin en lui crevant les yeux.

53

Nuuk, Ouest du Groenland,
29 octobre 2014

Les costumes traditionnels resplendissaient. Les femmes arboraient des vestes rouge vif et des pantalons en peau de phoque, et des capes de perles multicolores ornaient leur cou et leur poitrine. C'était une profusion de couleurs vives.

Six policiers portaient le cercueil blanc. Paneeraq marchait en tête du cortège, une grande croix blanche dans les mains.

Matthew regarda autour de lui. La plupart des hommes étaient en anorak blanc et pantalon noir, mais certains avaient mis leurs vêtements de tous les jours, comme lui.

En quittant l'église, les gens avaient dû se serrer les uns contre les autres sur l'allée de gravier, et Matthew était un peu gêné de se retrouver au milieu de la foule. De nombreux habitants de la ville avaient tenu à dire un dernier adieu à Jakob. C'était d'autant plus étonnant que celui-ci avait fui plus de vingt ans auparavant.

Dans l'église pleine à craquer, plusieurs femmes, dont Paneeraq et Else, s'étaient approchées du cercueil pour y déposer un baiser.

Matthew s'était installé entre Else et Arnaq. Else et lui étaient allés chercher la jeune fille à l'hôpital. Physiquement, son état s'était bien amélioré grâce à la nourriture et au sérum physiologique.

Après leur retour de Færingehavn, Matthew avait fait le vide autour de lui pendant vingt-quatre heures. Tupaarnaq avait passé la nuit chez Paneeraq, dans la maison de Jakob, et Arnaq et Malik avaient été transportés à l'hôpital.

Matthew regarda l'église blanche. Elle se dressait sur un rocher au centre de Nuuk. En descendant l'allée, on voyait une auberge, le

bâtiment où travaillait Briggs et le grand immeuble des télécommunications. Près de l'auberge, un homme paraissait s'énerver. On l'entendait vociférer en groenlandais, mais il ne s'adressait pas au cortège.

La laque blanche du cercueil brillait dans le soleil de midi. Pour enterrer Jakob, on avait dû attendre que son corps soit examiné par les médecins légistes venus du Danemark.

Matthew n'avait cessé de pleurer pendant la cérémonie. Surtout au moment des cantiques. Bientôt, ce serait l'enterrement de Rakel. Il imaginait déjà ses enfants devant le cercueil de leur mère.

Quelqu'un lui prit le bras.

— Il faudrait peut-être faire un papier un peu approfondi sur tout ça, dit son rédacteur en chef.

Matthew hocha la tête.

— Je me suis dit… Oui, vous savez, Matthew… Je me suis dit que vous étiez le mieux placé pour le rédiger. Du coup, j'ai préféré attendre. Hier, je n'ai pas pu vous joindre.

— En effet, je… Je m'étais déconnecté.

— Je comprends. On a déjà publié une brève sur la mort de Rakel, mais j'aimerais bien un grand article sur ce monde souterrain que vous avez découvert là-bas.

Matthew jeta un coup d'œil sur les six hommes qui portaient le cercueil. Un corbillard attendait un peu plus loin. Il devait transporter le cercueil jusqu'à Nuusuaq, où Jakob serait inhumé dans le maigre sol du cimetière.

— La croix que Paneeraq tient dans ses mains… Elle sera placée sur la tombe ? demanda-t-il.

— Comment ?

Son rédacteur en chef parut désorienté. Il regarda le cercueil et la croix, qui s'éloignaient lentement dans l'allée.

— Ah oui, la croix… Ça se fait beaucoup.

Matthew dévisagea le petit homme trapu.

— Je m'y attelle.

— Vous parlez de l'article ? Je suis bien content. N'oubliez pas de mentionner Solva et Kristina, ces deux espèces de folles qu'on a découvertes dans les tunnels. Vous les avez vues ?

— Oui. Mais il faut d'abord que je discute avec Ottesen, quand il sera de retour. Abelsen et Bárdur ont réussi à s'échapper, d'après ce qu'on m'a dit, et le fils de Bárdur aussi. Pour l'instant, je n'ai pas beaucoup d'éléments pour faire un papier.

— Le fils n'est pas allé bien loin…

— En effet. J'ai vu ça sur le site du journal.

— Oui, on a immédiatement mis la nouvelle en ligne. Un SDF qui erre dans l'ancienne zone industrielle après s'être fait arracher les yeux par un albinos qui le traite de démon, ça n'arrive pas tous les jours…

— Ça ne peut être que Símin…

— Símin ? Il s'appelle Símin ? La police disait qu'on ne connaissait pas son prénom…

Matthew poussa un soupir.

— Décidément…

— Allons… Il faut que je retrouve Bjørn. J'ai besoin qu'il m'authentifie une citation.

Matthew vit le petit homme trapu se frayer un chemin jusqu'au commissaire de police, qui marchait en queue de cortège.

La foule s'était arrêtée. On était en train de monter le cercueil dans le corbillard. Paneeraq y déposa la croix.

— Bonjour.

Matthew reconnut tout de suite la voix.

— Bonjour, Briggs.

— Les enterrements, ça fait toujours réfléchir. Surtout quand il s'agit d'un meurtre aussi absurde, n'est-ce pas ?

— En effet.

Matthew hésita quelques instants.

— Jakob a sans doute été tué à cause de son passé. Mais assassiner un homme de quatre-vingt-trois ans n'a pas beaucoup de sens.

— C'est vrai.

Briggs se tourna vers le corbillard.

— On n'a jamais intérêt à fouiller dans le passé.

Matthew secoua la tête. Il n'eut pas le courage d'expliquer ce qu'il avait voulu dire.

— Vous avez des nouvelles de Tom ? demanda Briggs. Nous

aimerions bien lui parler. Et je lui ai promis autrefois que je vous aiderais si jamais vous aviez besoin de quelque chose.

— Il ne m'a plus donné signe de vie. Il a dû rentrer dans sa coquille, je suppose.

— Je n'en suis pas si sûr… Il finira par réapparaître, vous verrez.

Briggs lui donna une tape sur l'épaule.

— C'était un type bien, votre père, avant que les choses tournent mal. C'était mon meilleur ami, à Portland…

Matthew hocha la tête sans desserrer les dents. Il devait aller à Ittoqqortoormiit pour mettre son père en garde contre Abelsen et Bárdur, mais il n'avait pas l'intention de parler de ça à Briggs. L'armée américaine voulait manifestement mettre la main sur Tom, elle aussi, et Matthew tenait à la devancer. Telles que se présentaient les choses, son père avait toutes les chances de se retrouver en prison pour le restant de ses jours.

54

— Tu veux venir au cimetière ?

Paneeraq se tourna vers Matthew.

— J'y vais avec le cousin de Karlo. Il y a de la place dans sa voiture.

— Non, merci.

Matthew se racla la gorge en suivant des yeux le corbillard qui se dirigeait vers le carrefour près de l'hôtel Hans Egede.

— J'ai promis de raccompagner Arnaq. Elle a besoin de se reposer. Mais je vous rejoindrai tout à l'heure. La voiture de Malik est garée près de chez moi.

Derrière eux, le drapeau était resté en berne. On venait de le hisser jusqu'en haut du mât.

En passant devant Matthew, son rédacteur en chef lui donna une tape dans le dos.

— On se voit demain à la rédaction ?

— Je serai là.

Du coin de l'œil, Matthew vit Briggs présenter ses condoléances à Paneeraq. Dans quelques jours, ils reviendraient tous pour enterrer Rakel. Comment faudrait-il se comporter devant ses enfants ? Que faudrait-il leur dire ? "J'ai emmené votre maman chez des cinglés qui l'ont fait mourir dans une explosion. Il ne reste plus rien d'elle, le cercueil est vide, vous ne pourrez pas lui dire adieu."

Matthew avait des bourdonnements dans les tempes et son doigt cassé l'élançait. Il y aurait aussi l'enterrement de Viktor, mais Viktor n'était pas un ami. C'était la mort de Rakel qui le faisait souffrir. Elle avait rouvert des blessures qui commençaient à peine à cicatriser.

— Matt ?

Arnaq le regarda dans les yeux.

— On s'en va ?

— Oui, rentrons.

Depuis sa captivité, le visage d'Arnaq était très marqué et son regard avait changé. Matthew la prit par le bras pour la soutenir.

— Je peux marcher toute seule, dit-elle en regardant la foule qui se pressait sur le parking de l'église. Où est Tupaarnaq ?

— Chez Jakob… Enfin, dans la maison de Jakob. Elle déteste les enterrements et elle se sent mal quand il y a trop de monde.

Arnaq baissa les yeux.

— Moi, c'est pareil. Mais Tupaarnaq ne se laisse pas faire…

Ils traversèrent la rue. Matthew n'habitait qu'à une quarantaine de mètres, mais ils se rendaient maintenant chez Else, à Radiofjellet.

Ils s'apprêtaient à monter les marches longeant la salle des fêtes lorsque Matthew se fit bousculer par un jeune homme maigre vêtu d'un sweat à capuche.

— Qu'est-ce qui vous prend ! s'exclama Matthew.

— Vous pourriez au moins regarder devant vous, ajouta Arnaq.

Le visage du jeune homme était à moitié caché sous sa capuche, mais on voyait sa pâleur et ses yeux turquoise. Le sang de Matthew se glaça. Il fit signe à Arnaq de se taire.

Le jeune homme prit Arnaq par le bras. En voyant son visage, elle poussa un cri.

Le jeune homme lui mit un couteau sur la gorge, lui entoura la taille de son bras et l'obligea à marcher à reculons en direction de la salle des fêtes.

— Elle est à moi, dit-il d'une voix irascible. À moi. Erik me l'a promise. Ici, c'est un endroit mauvais. Vous allez la détruire.

— Símin !

Matthew se précipita vers eux.

— Quand on force quelqu'un, ce n'est pas de l'amour. Il faut que la personne puisse choisir.

— Démon ! cria Símin.

On voyait un filet de sang couler sur la gorge d'Arnaq.

— Les hommes de cette ville doivent être sacrifiés à Dieu et périr par le glaive !

Arnaq trébucha. Des larmes coulaient sur les joues de la jeune fille. Símin la souleva.

— N'aie pas peur, lui murmura-t-il à l'oreille. Je suis avec toi. Dieu me donnera la force de te soutenir.

Une voiture se gara à proximité et des gens traversèrent la rue. Matthew fit de grands gestes pour les empêcher de s'approcher. Símin était capable de tout.

Il y eut des cris, des éclats de voix. Paniqué, Símin regarda la foule de plus en plus dense.

— Dieu l'a voulu : quand on vit comme vous, on mérite la mort !

Sa voix tremblait. Il dévisagea Arnaq.

— C'était ça que tu voulais me faire connaître ? Des hordes de démons déguisés en êtres humains ?

— Tu… Tu me fais mal, Símin…

Elle déglutit.

— Lâche-moi.

Il la serra contre lui en respirant lourdement.

— Lâche-la, dit Matthew.

Il essaya de capter le regard de Símin.

— On peut t'aider. Tu seras libre.

— Elle est à moi, hurla Símin.

À cet instant, Briggs se fraya un chemin jusqu'à eux. Matthew tenta de l'arrêter, mais Briggs avait déjà rejoint Símin et Arnaq. Símin parut se calmer ; un sourire apparut même sur son visage, mais Briggs l'envoya au sol d'un coup de poing.

Arnaq se dégagea et se précipita vers Matthew, qui la prit dans ses bras. Puis Else accourut, en larmes.

Símin avait perdu connaissance. Briggs le ramassa et le balança sur son épaule.

— Je l'emmène aux urgences. Je resterai là-bas jusqu'à l'arrivée de la police.

Matthew hocha la tête en serrant les dents. Puis il esquissa un sourire.

— Merci.

Le village du bout du monde

Illoqarfik avinngarusimanerpaaq

55

Ittoqqortoormiit, Est du Groenland,
30 octobre 2014

— Tu dors ?

Matthew secoua la tête. Sa joue gauche reposait contre le hublot du petit hélicoptère.

— Non, je regarde le paysage. Il est impressionnant.

L'approche d'Ittoqqortoormiit ne ressemblait à rien de ce qu'il avait déjà vu. Pendant quelques instants, Matthew oublia ses idées noires. La mort de Rakel et l'agression de Símin l'avaient bouleversé, et l'obligation de partir pour le Nord-Est du Groenland juste après l'enterrement de Jakob n'avait rien arrangé. Il n'y avait que deux liaisons par semaine avec le village reculé et il était hors de question d'attendre. Abelsen s'était peut-être déjà lancé à la recherche de Tom.

L'hélicoptère survolait maintenant le village. Une épaisse couche de neige recouvrait le paysage et une large bande de glace bordait les parois rocheuses de la côte. De gros morceaux d'icebergs flottaient dans les eaux libres, et les fjords et les baies n'allaient sans doute pas tarder à geler entièrement.

— Nous sommes à quelle distance de Nuuk ? demanda Matthew en se tournant vers l'arrière.

Il dut crier pour couvrir le bruit des pales.

— Aucune idée, répondit Tupaarnaq.

— On est à la hauteur d'Ilulissat, sur la côte ouest, précisa le pilote. La nature est bien plus hostile par ici.

Matthew regarda les maisons colorées émergeant de la neige cinquante mètres en dessous de l'appareil.

— Et l'hiver arrive tôt cette année, ajouta le pilote.

— Je croyais qu'il faisait nuit vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dit Matthew.

— Pas encore. Mais dans vingt jours, ce sera le cas.

— Vous savez où se trouve la maison nº 87 ?

Le pilote secoua la tête.

— Vous voyez l'église ? demanda le copilote.

Matthew la chercha des yeux.

— Oui.

— Comptez trois maisons en montant vers le haut de la colline, puis une vers la droite. C'est une maison bleue.

— Il y a à peine plus de trois maisons dans tout le village, dit Tupaarnaq d'un ton pince-sans-rire.

Une demi-heure plus tard, ils étaient devant la maison bleue. Elle n'était pas grande, mais le village en comptait de bien plus petites. Aucune des fenêtres n'était éclairée, cependant il restait un peu de lumière du jour.

Tupaarnaq laissa tomber son sac à dos dans la neige et garda son fusil en bandoulière.

— On a forcé la porte.

Matthew fronça les sourcils. Elle avait raison. La poignée était abîmée, et la porte entrouverte. Il la poussa. Elle donnait sur une entrée si exiguë que deux personnes y tenaient à peine.

— Tu penses que ton père habite ici ? demanda Tupaarnaq en ramassant son sac à dos.

Elle le posa dans l'entrée et continua vers une porte qui devait être celle du séjour. Ses bottes laissèrent des traces de neige.

Matthew la suivit après avoir posé son sac à dos à côté du sien.

— On devrait peut-être se déchausser ?

Elle haussa les épaules.

— La maison a l'air vide.

Matthew sentit l'inquiétude le gagner.

— Si Abelsen avait mis la main sur Tom, on l'aurait su, non ? Il n'y a que quatre cents habitants dans ce village. Quelqu'un serait forcément au courant.

— Ici, on doit pouvoir faire à peu près tout ce qu'on veut sans être inquiété, je pense.

Le séjour était petit et meublé avec parcimonie. Il y avait deux fauteuils, une table basse et un vieux canapé adossé au mur. De toute manière, il n'y aurait pas eu la place pour grand-chose d'autre. Une couette recouvrait une partie du canapé. Quelqu'un avait sans doute l'habitude d'y passer la nuit.

À côté du canapé se trouvait un vieux poêle en faïence. Avec précaution, Matthew y posa la main. Les carreaux étaient glacés. Il promena son regard dans la pièce. Des magazines traînaient sur la table basse et quelques livres étaient rangés sur une étagère. Un pull roulé en boule gisait sur le canapé.

Matthew ramassa le pull. Il était en grosse laine et doux au toucher. Il le renifla longuement. N'ayant pas vu son père depuis longtemps, il n'aurait pas su reconnaître son odeur. Mais incontestablement, le pull sentait l'homme.

Matthew se laissa tomber dans un des fauteuils, le pull à la main. Il passa sa main libre sur la couette. Il eut envie de pleurer. En même temps, il sentit la colère monter en lui.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Tupaarnaq passa la tête dans l'embrasure de la porte.

— Viens voir !

Matthew continua de regarder droit devant lui.

— Je vais juste…

— Non, viens tout de suite. Il y a un laboratoire ici.

— Un quoi ?

Matthew fronça les sourcils. Tout ce que Briggs lui avait raconté à propos de l'expérience et des pilules lui revint à l'esprit.

— Je ne comprends pas pourquoi on a forcé la porte, continua Tupaarnaq. Apparemment, on n'a rien volé.

— Waouh !

Matthew s'arrêta sur le seuil.

— Je ne m'attendais pas à ça.

— N'est-ce pas ?

Plus petite que le séjour, la pièce était encombrée de toutes sortes d'objets. Deux grandes tables occupaient l'essentiel de l'espace. Sur

l'une, on voyait plusieurs piles de documents, une demi-douzaine de livres, une grande quantité de boîtes et de bocaux en plastique ou en verre. Sur l'autre, un vieil ordinateur à écran cathodique trônait au milieu d'un amoncellement de papiers, de chemises cartonnées et de stylos-billes.

— Apparemment, on n'a touché à rien, dit Matthew.

— De toute manière, ces trucs doivent être invendables.

Matthew examina les boîtes et les bocaux en plastique. Ils contenaient des produits chimiques. Certains étaient étiquetés, mais pas tous.

— Tu veux qu'on fouille la maison ? demanda Tupaarnaq.

Il hocha la tête.

— Oui. On verra bien si on découvre quelque chose.

Il regarda par l'unique fenêtre de la pièce. Dehors, le ciel commençait à rougeoyer.

— Il faudra aussi faire un tour dans le village. Quelqu'un pourra sûrement nous renseigner à propos de mon père. Et on saura peut-être si Abelsen et Bárdur sont venus avant-hier.

— On cherche quoi ?

— Je ne sais pas encore, répondit Matthew en examinant les papiers posés à côté de l'ordinateur.

Tupaarnaq le dévisagea.

— Je vais m'occuper du reste de la maison.

Matthew leva la tête.

— Je veux dire… Quelqu'un a quand même forcé la porte. Si jamais Tom est mort, l'idéal n'est peut-être pas de se promener tous les deux au milieu des indices.

Matthew eut un frisson.

— Tu as raison, répondit-il d'une voix rauque.

À côté de la porte d'entrée, un escalier étroit conduisait à l'étage. Il devait y avoir une chambre en haut.

— Pendant ce temps, tu continues de chercher ici, dit Tupaarnaq. De toute façon, je ne suis pas sûre qu'on puisse tenir à deux là-haut.

Matthew hocha lentement la tête. Puis il se replongea dans les papiers. Pour l'essentiel, c'étaient des notes écrites à la main – des données se rapportant à des expériences, des formules chimiques, des

dessins de molécules –, mais il y avait aussi des feuilles où étaient imprimés des extraits d'articles.

Il commençait à faire nuit et la petite fenêtre ne laissait pas passer beaucoup de lumière. Matthew alluma le plafonnier et regarda autour de lui. Puis il essaya en vain de faire démarrer l'ordinateur. Il ne put vérifier s'il était branché, car il était posé contre le mur.

— Regarde !

Il se retourna.

Tupaarnaq brandit une petite boîte métallique et une vieille chemise cartonnée.

— Ton père n'est pas là, mais voilà ce que j'ai trouvé dans la poubelle, à l'extérieur.

— C'est quoi ?

— La boîte contient un pistolet et deux plaques d'identité.

Matthew ferma les yeux.

— Tu te sens bien ? demanda Tupaarnaq.

Elle posa la boîte et la chemise cartonnée devant lui.

— Tu es pâle comme un linge…

Il déglutit.

— Qu'est-ce qui est marqué sur les plaques d'identité ?

— Christian John Bradley et Mark Reese… Groupes sanguins A+ et O.

Matthew se racla la gorge et respira à fond. Puis il souleva le couvercle de la boîte.

— Ne touche pas au pistolet, dit Tupaarnaq. Il y a sans doute des empreintes sur la crosse.

Matthew se laissa tomber dans le fauteuil de bureau.

— Je commence à croire que mon père a réellement tué ces deux hommes, mais…

Il secoua la tête.

— Dans ce cas, pourquoi avoir conservé ces objets ?

— Je n'en sais rien. Par culpabilité ? Ou comme trophées ? Ce n'est pas si inhabituel…

Matthew souffla lentement.

— Je ne vois vraiment pas clair dans tout ça.

— On essaiera de démêler les choses quand on aura fini de fouiller

la maison.

— D'accord. Puis il faudra remettre ces objets à Ottesen le plus tôt possible, dit Matthew en tripotant la jointure de la boîte.

Le couvercle se referma d'un bruit sec. Il sursauta.

— Espèce de clown, dit Tupaarnaq. La chemise, ça te dit quelque chose ?

Il regarda la chemise cartonnée. Y figuraient les mots US NAVY et CONFIDENTIAL tamponnés en mauve. En dessous était imprimé TUPILAK en lettres rouges.

— Rien du tout. Tu y as jeté un œil ?

— Rapidement, oui. Elle contient des feuilles remplies de données médicales.

Elle ouvrit la chemise et étala le contenu sur la table.

— Certains chiffres me paraissent très élevés, mais je n'y connais pas grand-chose.

Matthew examina les papiers. Il y en avait deux sortes : des listes d'achats et de réquisitions, ainsi que des schémas où apparaissaient divers résultats de mesures effectuées sur une longue période.

— Briggs a signé pas mal de ces documents, dit Matthew à voix basse. Il m'a dit qu'il s'était retiré de l'expérience, mais je ne sais pas à quel moment. Les papiers les plus récents semblent dater de mars 1990.

Il leva les yeux vers Tupaarnaq.

— Il faut que je sache quand les meurtres ont eu lieu. La carte postale de mon père a été envoyée de Nuuk en août 1990.

— Et il y écrivait quoi, déjà ?

— Qu'il ne pouvait pas nous rejoindre au Danemark aussi rapidement que prévu.

Tupaarnaq hocha la tête.

— Le reste, ça te fait penser à quoi ?

Matthew survola les résultats des mesures.

— Vitamine B12, tension artérielle 157/97, 163/101, 172/105, ECG…

Il leva les yeux.

— L'homocystéine, je ne sais même pas ce que c'est. Mais les chiffres ne cessent d'augmenter. Si la normale est 100, les cobayes ont

dû être dans un sale état…

Tupaarnaq fit oui de la tête. Puis elle sortit son téléphone portable.

— Il n'y a pas beaucoup de réseau, dit-elle en regardant l'écran. En tout cas, je ne peux ouvrir aucun dossier. Alors on fait quoi ?

— On pourrait jeter un coup d'œil dans le frigo ?

— Je pensais qu'on allait se renseigner pour savoir si Abelsen et Bárdur étaient dans le village.

— Et si jamais ils y sont ? On n'a aucun moyen de quitter cet endroit.

— Dans ce cas, je m'assieds ici et je les attends, dit Tupaarnaq en tapotant la housse de son fusil.

56

Une odeur de Cup Noodles flottait dans le séjour. N'ayant pas trouvé grand-chose d'autre dans la cuisine, ils avaient dû se contenter de gobelets bariolés remplis de nouilles instantanées au parfum de poulet.

Matthew venait de plonger sa cuillère dans un deuxième gobelet quand on poussa la porte d'entrée.

En entendant un bruit de bottes, ils levèrent la tête.

Tupaarnaq se réfugia dans la pièce d'à côté. Matthew posa son gobelet sur la table.

— Tom ? dit une voix dans l'entrée.

— Qui est là ? demanda Matthew en jetant un coup d'œil oblique vers la porte de l'autre pièce.

On y voyait émerger le canon du fusil de Tupaarnaq.

Un petit Groenlandais emmitouflé dans une grosse veste apparut sur le seuil. Il fit tomber quelques flocons de neige de ses cheveux.

— Vous n'êtes pas Tom, dit-il.

— Je m'appelle Matthew.

Le petit homme plissa les yeux.

— Vous êtes Matthew ? Le fils de Tom ?

— Oui…

Matthew aurait voulu poursuivre, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge.

— Je m'appelle Sakkak, dit le Groenlandais en lui tendant la main. J'ai vu de la lumière et j'ai pensé que Tom était revenu.

Il se tourna vers l'autre porte.

— Vous pouvez poser votre fusil. Je suis un ami de Tom.

— Où est mon père ?

— Il est parti vers le nord.

— Vers le nord ?

— Oui, en traîneau, dit Sakkak en souriant. Il en a un qui utilise le vent comme force motrice au lieu d'être tiré par des chiens. Moi, je n'en voudrais pas, mais Tom est très content de son engin.

Tupaarnaq vint les rejoindre.

— Il a renoncé à vous attendre, continua Sakkak en regardant Matthew dans les yeux. Il voulait remonter jusqu'à Daneborg, mais il faut plusieurs semaines pour y aller. Et il est seul…

— Je ne l'ai pas vu depuis vingt-quatre ans…

Matthew sentit la colère le gagner. Tom aurait renoncé à l'attendre ? Son petit mot lui était parvenu il y a deux semaines seulement, et Tom n'avait même pas eu l'idée de se pointer pour sauver la vie de sa fille.

— Vous voulez du café ? demanda Tupaarnaq.

Sakkak la regarda en souriant.

— Je ne refuse jamais une tasse de café.

Tupaarnaq ramassa les gobelets de Cup Noodles et se dirigea vers la cuisine.

Sakkak se tourna de nouveau vers Matthew.

— Je connais votre père depuis des années. On s'est rencontrés sur la base de Thulé. On m'y avait enrôlé pour un test de médicaments.

Il fit un signe de tête en direction de la pièce d'à côté.

— Tom est un mordu de chimie.

Matthew esquissa un sourire.

— Pourquoi voulait-il aller à Daneborg ? Il n'y a que des militaires là-haut, non ?

— C'est exact. Daneborg est la base de la patrouille Sirius.

Sakkak baissa la fermeture éclair de sa veste pour accéder aux poches intérieures.

— J'ai toujours dit à Tom qu'il devait reprendre contact avec son fils. Mais il avait peur de tout un tas de trucs. Je ne sais pas de quoi, exactement.

— Bizarre, cette idée d'aller à Daneborg, dit Matthew comme à lui-même.

Puis il se tourna de nouveau vers Sakkak.

— Vous savez ce qu'il a fait pendant toutes ces années ?

Sakkak secoua la tête.

— Je suis venu m'installer ici avec mon fils il y a sept ans, quand ma femme est morte. À l'époque, Tom était déjà là. Je l'ai tout de suite reconnu. Vous vous ressemblez beaucoup, tous les deux.

— Tenez.

Tupaarnaq posa une tasse de café devant Sakkak, qui fouillait dans les poches de sa veste.

— Merci beaucoup.

Il finit par mettre la main sur son téléphone.

— Si vous voulez voir votre père, j'ai quelques vidéos récentes. C'est mon fils Nukannguaq qui les a tournées. Nous sommes en train de danser.

Sakkak but une gorgée de café en regardant Matthew d'un air gêné.

— C'est moi qui ai appris à Tom à danser et à jouer du *qilaat*.

Il tendit le téléphone à Matthew. Sur l'écran, on voyait Sakkak et Tom danser au rythme du tambour que frappait un jeune Inuit.

C'était la première fois depuis vingt-quatre ans que Matthew voyait son père. Il ne le reconnut pas. Ce n'était qu'un homme grand et mince, maquillé de noir et de rouge comme un véritable danseur masqué. On voyait ses cheveux blonds, mais son visage était méconnaissable. Les deux danseurs évoluaient lentement, comme en transe, au rythme monotone du tambour.

Le film se termina, mais Matthew continua de fixer l'écran. Tupaarnaq lui donna une légère tape sur la cuisse.

— Je ne le reconnais pas, dit Matthew en rendant à Sakkak son téléphone. Mais j'ai déjà vu la photo du garçon qui joue du tambour.

Sakkak hocha la tête en serrant les lèvres.

— C'est Miki. Il est mort.

— Ah oui. L'affaire des meurtres. Pardon. Je suis journaliste, j'ai fait un papier sur cette affaire, mais je ne suis pas sûr d'en avoir compris les tenants et aboutissants… Si vous ne voulez pas en parler, je le comprendrai très bien.

— Je sais que vous travaillez pour *Sermitsiaq*. Votre père est très fier de vous, il me montre toujours vos articles. J'ai lu ce que vous avez écrit à propos de Nukannguaq.

— Toute cette histoire me paraît tirée par les cheveux.

— Tom m'aide à m'occuper des jeunes du village, continua Sakkak. Pour eux, il n'y a pas d'avenir ici. L'endroit se dépeuple lentement mais sûrement, et la municipalité et le gouvernement autonome s'en moquent totalement… Ils préfèrent qu'on soit rayé de la carte. Dans mon village d'origine, c'était pareil. On a tous fini par partir. Et maintenant, ça se passe de la même façon ici.

— Il n'y a pas qu'ici. Dans les autres pays, les gens quittent également les petits villages pour trouver du travail. Évidemment, le fait d'être aussi isolé n'arrange rien.

— C'est vrai. Raison de plus pour prendre les choses en main.

Sakkak but encore une gorgée de café.

— Les jeunes doivent se fortifier, ça pourrait leur ouvrir de nouvelles possibilités. C'est pour ça que nous avions décidé de rendre Salik, Miki, Konrad et Nukannguaq plus résistants au froid. Ici, l'hiver dure neuf mois. Quand on supporte bien le froid, on peut partir à la chasse par n'importe quelle température. Et Tom disait aussi qu'il y aurait peut-être un moyen de développer le tourisme.

Matthew s'était redressé sur le canapé.

— Qu'est-ce que vous avez fait pour les rendre plus forts ?

Sakkak expira lentement, la bouche fermée. Ses joues se gonflèrent comme celles d'un danseur masqué.

— Ici, un trappeur pouvait attraper cinq fois plus d'animaux qu'à Tasiilaq. Mais c'était il y a cinquante ans. Aujourd'hui, c'est fini. Le gibier commence à manquer et on n'a que ça pour vivre.

— Et alors, vous avez fait quoi ? demanda Tupaarnaq.

— Tom ne ressent pas le froid, répondit Sakkak en tripotant sa tasse de café. Quand nous partions à la chasse, il n'en était jamais gêné. Je me suis dit que ce serait bien si mon fils Nukannguaq pouvait être comme lui. J'ai demandé à Tom si cela avait un rapport avec ce qui s'était passé à Thulé. Pendant l'expérience, il n'avait jamais froid, alors que je grelottais. Il m'a parlé de ses pilules.

Sakkak regardait droit devant lui.

— Et il m'a expliqué qu'à l'époque on ne m'avait pas dit la vérité. D'après lui, les pilules pourraient être profitables aux jeunes.

— Ils avaient avalé les pilules de mon père quand…

— Oui… Ils ne devaient en prendre qu'une seule par jour… Mais les

jeunes…

Il secoua la tête.

— Dans la maison, c'était une véritable boucherie.

— C'est vous qui avez fait disparaître les pilules ? demanda Tupaarnaq.

— Non. Quand je suis arrivé, il n'y en avait plus.

— On peut entrer dans cette maison ?

— Oui, on peut y aller demain matin.

Sakkak passa l'ongle de son pouce le long de la couture de son pantalon.

— Ce n'est pas un problème… D'ailleurs, un policier de Nuuk est déjà venu. Il est parti à Reykjavik voir Nukannguaq.

Il leva les yeux.

— Je suis allé là-bas tout de suite après le drame. J'y suis resté cinq jours, jusqu'à ce qu'on m'annonce que mon fils allait s'en sortir. L'hôtel et l'avion, ça coûte cher.

— Tout est cher dans ce pays, dit Matthew. Vous avez parlé au policier de votre petite expérience ?

Sakkak secoua la tête en serrant les dents.

— Nukannguaq est innocent, dit-il d'une voix ferme. Je connais mon fils. C'est Konrad qui a entraîné les autres. Si quelqu'un s'est introduit ici pour voler les pilules de Tom, ça ne peut être que lui.

— Vous pensez que c'est eux qui ont forcé la porte ?

Sakkak s'agita dans son fauteuil.

— Dans les divagations de Nukannguaq, les pilules et les démons reviennent sans arrêt. Qu'est-ce qui les aurait poussés à se suicider, sinon ?

— Deux des garçons sont morts d'une balle dans la poitrine, n'est-ce pas ? demanda Tupaarnaq.

— Oui.

Sakkak baissa la tête

— C'est pour ça que Nukannguaq est toujours en garde à vue.

Il se racla la gorge.

— Ils étaient frères. Salik et Miki.

— Ils étaient frères ? La police le sait ? demanda Matthew.

— Je suppose que oui.

— À votre avis, ça s'est passé comment ? demanda Tupaarnaq.

— Je ne sais pas…

Sakkak hésita quelques instants.

— Il y a eu une histoire avec leur petite sœur et Konrad. Mais ça, personne n'en parle.

— La petite sœur de qui ? demanda Tupaarnaq.

— De Salik et Miki.

— Elle a quel âge ?

— Dix-sept ans, je crois. Oui, elle doit avoir dix-sept ans maintenant.

— Et tout ça, la police le sait ? demanda Matthew. Je veux dire, le policier de Nuuk est au courant ?

— Oui. Je crois même qu'il l'a interrogée.

Sakkak leva la tête.

— S'il leur est arrivé malheur, c'est entièrement la faute de Konrad.

Matthew plissa le front.

— Mais Nukannguaq a essayé de se tuer, non ?

Sakkak hocha lentement la tête.

Il y eut un long silence. Dehors, l'obscurité était tombée.

Tupaarnaq se leva.

— Tom vit seul dans cette maison ?

— Normalement oui, répondit Sakkak. Pourquoi ?

— On cherche un endroit où dormir.

Tupaarnaq montra du doigt la couette posée sur le canapé.

— Je vais voir si je trouve des draps propres. Il y a d'autres couettes à l'étage.

— Moi, je peux dormir sur le canapé, dit Matthew.

— D'accord.

Elle s'en alla.

Sakkak se donna une tape sur les cuisses.

— Et moi, il faut que je rentre, dit-il en se levant.

Matthew se tourna vers Sakkak.

— Avant que vous partiez, j'ai une question à vous poser. Je voudrais savoir si des gens sont venus demander Tom.

— Le policier voulait lui parler, mais Tom n'était pas là. Sinon, il y a deux hommes qui sont arrivés hier. Eux aussi voulaient le voir.

— Ils sont arrivés un mercredi, alors qu'il n'y a pas d'hélicoptère ?

— Oui, ils étaient en traîneau. Comme les membres de la patrouille Sirius quand ils arrivent en février.

Sakkak plissa le front.

— Mais ces deux-là ne faisaient pas partie de la patrouille. Les gens de Sirius, on les connaît.

— C'était un grand brun maigre d'une soixantaine d'années accompagné d'un roux ?

Sakkak haussa les épaules.

— L'un pouvait avoir la soixantaine et l'autre était peut-être roux. Il était difficile de s'en rendre compte, car ils portaient des bonnets et des vestes à capuches bordées de fourrure.

— Le brun s'appelait Abelsen ?

— Je ne sais pas. Mais j'ai l'impression d'avoir déjà vu l'un des deux.

Matthew eut la chair de poule.

— Ils sont où, maintenant ?

— Ils sont repartis, je crois.

— À la poursuite de Tom ?

— Je ne sais pas. Ils n'ont rien dit.

Tupaarnaq revint dans le séjour.

— J'ai trouvé des draps.

Elle tendit à Matthew une housse de couette et un oreiller recouvert d'une taie propre.

57

Matthew se retourna sur le canapé. La couette n'était pas très épaisse, mais ils avaient réussi à allumer le poêle. Son étanchéité laissait à désirer et le séjour sentait la fumée, mais c'était mieux que d'avoir froid.

Matthew s'apprêtait à envoyer un SMS à Ottesen. Il était maintenant en train de le relire pour vérifier qu'il n'avait rien oublié :

Je ne sais pas jusqu'où tu as poussé tes recherches, mais je crois avoir découvert l'arme qui a servi dans l'affaire des meurtres de Thulé. Il s'agit d'un pistolet que j'ai trouvé dans la maison de mon père. On te le remettra quand on sera de retour à Nuuk. On n'y a pas touché. Mon père est dans un sale pétrin. Tu as pu lui parler ? J'ai appris des choses sur ce qui s'est passé ici. J'ai vu le père de Nukannguaq. Je crois que tu l'as interrogé. Les quatre jeunes ont fumé du hasch et pris des pilules qui doivent agir de la même manière que celles de Thulé. Apparemment, elles contiennent des substances qui peuvent provoquer des psychoses lourdes et des fantasmes paranoïdes en cas d'overdose. Sakkak a laissé entendre que Konrad aurait violé la petite sœur de Salik et Miki – elle s'appelle Sika, je crois. Mais tout ça, tu le sais sans doute déjà. Sakkak pense que c'est Konrad qui a tué les deux frères. Il a peut-être raison. Nukannguaq était dans un état second ; il ne s'est probablement rendu compte de rien avant que Konrad commence à tirer des coups de feu. Puis il y a cette histoire de démon frappant contre la vitre. Nukannguaq a sans doute été pris de panique. D'où sa tentative de suicide.

Tout à coup, un matelas dégringola dans l'escalier. Puis Tupaarnaq apparut, une couette sous le bras. Elle portait un pantalon de jogging et un débardeur noir.

— Il y a de la glace sur les murs là-haut, dit-elle en jetant sa couette et son oreiller par terre. Je comprends pourquoi ton père dort sur le

canapé. Moi aussi, je préfère me rapprocher du poêle.

— Tu veux que je te laisse le canapé ?

— Non, puisque j'ai transporté le matelas.

Elle cala son matelas près du poêle et s'assit dessus, enveloppée de sa couette.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— J'envoie un SMS à Ottesen pour le mettre au courant.

— Espèce de mouchard.

— Je ne lui dis pas tout.

— C'est ça, oui.

Elle pencha la tête en arrière.

— Allez, je me fous de ta gueule. Tu as raison. Il faut qu'on retrouve ton père.

Dans la lueur du poêle, sa peau paraissait dorée et ses tatouages semblaient vivants. Les feuilles, les tiges et les grappes de fleurs se mouvaient lentement, tels des serpents paresseux.

Serrant sa couette autour de ses épaules, elle le dévisagea.

— Tu crois que ton père est ici ?

Matthew évita de regarder sa peau. Il haussa les sourcils.

— J'ai du mal à imaginer qu'il soit parti à Daneborg. Il se cache des militaires depuis vingt-quatre ans.

— Il est peut-être aux abois. Et puis, Daneborg est une base danoise. Pas américaine.

Matthew hocha la tête.

— Je ne pense pas non plus qu'Abelsen et Bárdur soient venus ici. Je ne les vois pas traverser la calotte glaciaire en traîneau. Ce sont probablement des gens de la patrouille Sirius. Même si Sakkak affirme le contraire.

— Pourquoi les gens de Sirius chercheraient-ils à entrer en contact avec ton père ?

— Pour la même raison qu'il cherche à entrer en contact avec eux.

Matthew se frotta les yeux.

— Je pense que tout ça est lié aux expériences de 1990.

— Celles dont il est question dans les documents qu'on a trouvés ? L'opération Tupilak ?

— Oui. Apparemment, les expériences se sont poursuivies.

Maintenant, cette histoire refait surface et ça inquiète pas mal de gens.

— Tu sais ce que c'est qu'un tupilak ?

— Ça a un rapport avec les esprits, non ?

— C'est une petite figurine démoniaque dans laquelle on insuffle l'esprit d'un ancêtre. On peut lancer un tupilak à l'assaut de ses ennemis, mais ce n'est pas sans risque : s'il rencontre un esprit plus fort que lui, il peut se retourner contre celui qui l'a lancé. On dirait d'ailleurs que les auteurs de l'expérience de Thulé sont en train de se prendre leur propre merde dans la gueule.

Matthew se retourna sur le dos.

— Tu crois à ces histoires d'esprits ?

— Non. Je ne crois en rien.

Matthew promena son regard sur le plafond. Entre les moulures, tout un lé du papier peint était en train de se décoller.

— Moi, j'aimerais bien croire aux esprits.

— À cause de la mort ?

— Oui.

Le froid se répandit dans son corps. Il serra la couette autour de lui.

— C'était un accident, non ?

Matthew se racla la gorge. En quelques secondes, il retrouva la chaleur. Il sentit la sueur perler sur son front et couler dans son dos.

— C'était une voiture rouge. À bord, c'étaient des Roumains. Ils ont fait une embardée et on a quitté la route. Le conducteur de la voiture rouge a survécu. Tine et Emily sont mortes.

Il déglutit. Puis il repoussa sa couette.

— On faisait des rebonds dans le champ. J'étais conscient. Je touchais le ventre de Tine. Elle était coincée. Elle saignait.

— Tu n'as jamais cherché à le retrouver ?

— Qui ça ?

— Celui qui a tué ta femme et ta fille.

Matthew s'essuya délicatement les yeux.

— J'y ai pensé. Parfois. Mais c'en est resté là. Je ne voulais pas le voir. Face à lui, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

— Tu aurais pu le tuer.

Il y eut un long silence. Le feu crépitait dans le poêle.

— Tu souffres toujours autant ? demanda Tupaarnaq.

Matthew frotta son annulaire.

— J'ai toujours mon alliance dans ma poche.

— Pourquoi ?

— Je crois que tu ressens la même chose que moi, dit-il d'une voix rauque. En pire.

— Sauf que moi, je voudrais ne plus souffrir. Je voudrais trouver Abelsen et le tuer.

— Parce que tu estimes qu'il est responsable de la mort de ta famille ?

— En violant ma mère, il l'a détruite. Et il a condamné à mort mes deux sœurs. Et son fils aussi. Il ne reste plus qu'Abelsen et moi. Et il doit mourir.

— Il doit aller en prison, dit Matthew en se redressant. Si tu touches à lui, tu prendras perpétuité. Ce serait une connerie.

— Tout ce qui me reste, c'est de le voir mourir.

— Dans le bunker de Færingehavn, je me suis caché sous une table. J'ai entendu Abelsen et Bárdur discuter.

Matthew se laissa retomber sur le canapé. Son pouls battait plus fort et il respirait par saccades.

— Et puis ?

— Et…

Il eut du mal à poursuivre.

— Abelsen… En parlant de toi, il disait "ma fille".

Sans un regard pour Matthew, Tupaarnaq se leva, laissa tomber sa couette par terre et quitta la pièce, le dos droit et les poings serrés. On voyait ses muscles jouer sous ses tatouages.

— Pardon.

Matthew se releva.

— Il fallait bien que je te le dise.

Il hésita, tendit l'oreille, l'entendit bouger à l'étage.

— Et puis, on ne sait même pas si c'est vrai.

Il se cacha le visage dans ses mains. Il n'y avait aucune raison qu'Abelsen ait menti.

Matthew ramassa son pantalon. Il avait parlé pour l'empêcher de tuer Abelsen, mais il craignait d'avoir produit l'effet inverse. Il aurait dû réfléchir davantage. L'homme que tout le monde considérait

comme le père de Tupaarnaq et d'Ulrik avait tué sa femme et ses deux autres enfants en découvrant qu'Ulrik était en réalité le fils d'Abelsen. On avait rendu Tupaarnaq coupable des meurtres. Elle n'avait reconnu que celui de son père, mais elle avait pris douze ans de prison. En découvrant maintenant qu'elle était la fille d'Abelsen, n'allait-elle pas se sentir indirectement responsable de tout ce désastre ? Après tout, elle était peut-être pour quelque chose dans la folie meurtrière de son père.

À l'étage, Tupaarnaq laissa tomber quelque chose par terre.

Quelques secondes plus tard, elle descendit l'escalier. Elle avait enfilé sa veste et portait son fusil en bandoulière. Regardant fixement le sol, elle franchit la porte d'entrée et disparut dans la nuit arctique.

58

Ittoqqortoormiit, Est du Groenland,
31 octobre 2014

Le vent s'était levé pendant la nuit. Aux alentours de deux heures, Matthew avait entendu la maison craquer sous les rafales qui balayaient la falaise. À part quelques soldats danois basés à Mestervig, il n'y avait aucune présence humaine à moins de six cents kilomètres, et on ne pouvait quitter le village qu'en hélicoptère ou en traîneau.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Il faisait encore nuit noire et des tourbillons de neige s'élevaient telles des nuées de cristaux éblouissants.

Il avait eu un sommeil en pointillé et passé une partie de la nuit à parcourir les papiers de son père, sans y comprendre grand-chose. Malgré tout, il s'était rendu compte à quel point l'expérience de Thulé avait dû être pénible, physiquement et mentalement, pour tous les cobayes. Il ne savait pas comment agissaient les substances qu'on leur avait administrées, mais au vu des chiffres, il lui paraissait assez logique que l'affaire se soit terminée par une catastrophe. En revanche, il ne comprenait pas pourquoi Tom avait repris des expériences similaires après tant d'années. Même s'il avait moins forcé les doses.

Vers neuf heures, il commença à faire jour. Matthew repoussa la couette et se dirigea vers la fenêtre. Le vent avait balayé les nuages et les rues baignaient dans une lumière rose. Des congères s'étaient formées le long des murs, et plusieurs habitants étaient sortis pour dégager leur porte d'entrée.

Matthew alla dans la cuisine et remplit un verre d'eau bien fraîche. Dans le placard, il découvrit un paquet de biscuits. Il retourna sur le

canapé et ouvrit la boîte métallique contenant le pistolet. C'était une arme de poing puissante. 9 mm. Il fut tenté de la soulever. Peut-être l'arme pourrait-elle lui apprendre quelque chose ? Finalement, il y renonça. En entendant un scooter de neige s'approcher de la maison, il referma la boîte.

Il s'apprêtait à se lever quand on poussa la porte d'entrée. Tupaarnaq apparut sur le seuil. Ses vêtements étaient couverts de neige et son bonnet était figé par la glace. À la chaleur, son visage prit une teinte rosée. Elle portait son fusil en bandoulière et tenait à la main trois lièvres morts.

Elle laissa tomber ses proies.

— Je les dépouillerai plus tard.

Matthew s'était figé à la vue des animaux morts.

— Je suis désolé…

— Tais-toi. On a rendez-vous avec Sakkak à onze heures, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je vais prendre une douche, dit-elle sans lever les yeux. Tu ne bouges pas d'ici.

59

Le soleil dépassait à peine l'horizon quand ils retrouvèrent Sakkak devant la maison no 73.

Le petit Inuit les accueillit avec un sourire radieux.

— On ne va pas à la chasse, dit-il en voyant le fusil de Tupaarnaq.

— Moi, je chasse toujours.

— On entre ? dit Matthew.

Sakkak hocha la tête en poussant la porte.

Avant même d'entrer, ils sentirent une odeur de moisi. À l'intérieur, c'était pire : l'air était saturé de relents de bière éventée et de tabac, et l'humidité pénétrait partout.

— La maison devrait être sous scellés, non ? demanda Matthew.

— Eh bien…

Sakkak baissa la voix.

— Pendant que j'étais à Reykjavik, c'était le défilé permanent, paraît-il. Tout le monde voulait voir les lieux.

— En somme, le village entier s'y est promené ? demanda Tupaarnaq.

— À peu près, oui.

Sakkak fit un geste vers la table basse, où traînaient encore des bouteilles vides et des cendriers débordant de mégots.

— C'était là.

Sous la table, le tapis était imbibé de sang. Matthew ferma les yeux. Pendant un bref instant, il crut retrouver l'odeur des tunnels de Færingehavn. La police avait découvert les corps d'Andreas et de Lasse dans le gros congélateur du laboratoire de boucherie de Bárdur. Matthew se reprochait encore de ne pas avoir ramené les quatre jeunes lors de sa première visite, mais personne n'aurait pu deviner qu'une famille de cinglés vivait dans le bunker. Le corps d'Alma avait

été retrouvé dans le bassin. Au fond de l'eau, il y avait d'autres corps : les plongeurs du Commandement arctique avaient mis toute une journée à les remonter. De certains ne subsistaient que les ossements, mais celui d'Alma était intact. Parmi les restes humains, il y avait des squelettes de nouveau-nés. Tous avaient la nuque brisée.

— Nukannguaq était assis là-bas, dit Sakkak d'une voix rauque.

Matthew chassa ses pensées. Il se tourna vers Sakkak, qui montrait du doigt un vieux fauteuil. Derrière le fauteuil, le mur était taché de sang.

— Et Salik et Miki étaient là, continua Sakkak en indiquant le canapé. Konrad était couché par terre.

— On lui a tiré une balle dans la bouche, n'est-ce pas ? Comme à Nukannguaq ?

Sakkak hocha la tête en évitant de les regarder. Il paraissait fatigué.

Matthew se plaça à l'endroit où Konrad était resté allongé. Il sortit son téléphone et afficha la photo montrant Salik et Miki morts sur le canapé.

— C'est lui qui a dû les tuer, dit-il à voix basse en se tournant vers Tupaarnaq. Pourtant, il aurait violé leur sœur. Ça aurait dû être le contraire, non ?

Tupaarnaq haussa les épaules.

— Ils étaient défoncés. Peut-être même en état de psychose. Cela dit, à leur place, j'aurais certainement tué Konrad.

Matthew se mordit la lèvre. Le tableau était le même qu'à Thulé, où son père était censé avoir tué ses camarades dans un état psychotique provoqué par les pilules. Mais quelque chose ne collait pas. Il se tourna vers Sakkak.

— Le fusil a été retrouvé à côté de Nukannguaq, n'est-ce pas ?

— Oui, puisqu'il se serait tiré dessus.

Matthew regarda le fauteuil, posé juste en face du canapé.

— Nukannguaq connaissait bien la sœur de Salik et Miki ?

— Ici, tous les jeunes se connaissent. Ils ne sont pas nombreux.

— On peut lui parler ?

— Elle était déjà partie quand je suis rentré d'Islande. Elle est allée chez sa tante, à Tasiilaq, je crois. Juste après avoir été interrogée par la police.

— Je voudrais…

Matthew fut interrompu par un bruit dans la pièce d'à côté.

Tupaarnaq passa son fusil par-dessus sa tête et poussa le levier d'armement en arrière.

— Il y a quelqu'un ? demanda Matthew en plissant le front.

Sakkak secoua la tête.

— En principe, non.

Matthew se tourna vers Tupaarnaq. Pour la première fois depuis la veille, elle répondit à son regard.

Elle dirigea son arme vers la porte.

Matthew hocha la tête en serrant les dents. Il se sentait oppressé. Se postant à côté du chambranle, dos au mur, il tendit le bras et poussa la porte.

— Tom ! s'exclama Sakkak.

Matthew se retourna. Au milieu de la pièce, un grand homme blond était ligoté sur une chaise. Il les dévisagea. Son visage était maculé de sang.

— Tu vas bien ? demanda Sakkak en passant devant Matthew.

Il s'agenouilla devant son ami, ôta le ruban adhésif collé sur sa bouche et commença à défaire ses liens.

Matthew tremblait. Il respirait par saccades. Tupaarnaq posa sa main sur son épaule.

— On a fini par le retrouver.

— Oui.

La voix de Matthew n'était plus qu'un souffle. Ses épaules tressaillaient, il se sentait redevenir le petit garçon de quatre ans faisant des signes d'adieu à son père qui montait dans l'avion.

Les premiers mois, Matthew avait été persuadé que son père viendrait les rejoindre au Danemark. Le mot *jamais* n'avait pas encore de sens pour lui, mais il allait finir par le comprendre. Un jour, il avait su que certaines choses relevaient du vœu pieux, et il avait fondu en larmes. Il avait pleuré tout seul dans l'obscurité. Il avait pleuré en regardant des films qui parlaient de pères et de fils. Il avait pleuré quand les parents venaient assister aux fêtes de l'école, car tous ses camarades avaient un père. Au début, il avait raconté que le sien était stationné sur une base américaine au Groenland. Tout le monde l'avait

cru, mais on avait fini par douter de ses histoires. Et le souvenir du visage de son père s'était estompé ; il ne se rappelait plus son sourire, son odeur, les intonations de sa voix.

Sakkak était parvenu à défaire les liens. Tom se frottait les poignets en fixant Matthew des yeux.

Tupaarnaq les regarda. Puis elle hocha la tête, poussa un soupir et quitta la pièce, son fusil en bandoulière.

Tom se mordit la lèvre inférieure.

— Matthew, murmura-t-il.

Puis les larmes coulèrent sur ses joues.

En entendant la voix de Tom, Matthew se mit de nouveau à trembler. Tout lui revint : le visage de son père, ses intonations, sa voix grave et chaude. Il eut envie de lui prendre la tête dans ses mains, de le serrer contre lui, de sentir battre son cœur. Mais il se retint. Il essaya de dire *papa*, mais le mot resta coincé dans sa gorge.

— Qui t'a fait ça ? demanda Sakkak.

Tom secoua la tête.

— Je ne sais pas. Je ne les ai pas vus.

Il dévisagea Sakkak.

— Je suis là depuis hier matin.

Tupaarnaq revint. Elle tendit un verre d'eau à Tom.

Il le but à grands traits. Puis il souffla bruyamment.

— Merci.

Il tenta de se relever, mais retomba sur sa chaise.

— Mes jambes sont ankylosées…

— Tu veux que j'aille te chercher un pantalon propre ? demanda Sakkak.

Tom regarda son pantalon. Il était taché, et il n'y avait pas que du sang.

— Oui… Je vais être obligé de rester un moment les jambes étendues avant de pouvoir me lever.

Sakkak quitta la pièce et le silence retomba. Tom étendit ses jambes, non sans mal.

Matthew s'était assis sur le lit. Tupaarnaq regardait par la fenêtre.

Tom se tourna vers Matthew.

— Dis quelque chose.

Matthew secoua la tête. Là, dans cette chambre minable, tout ce qu'il aurait voulu dire paraissait trop compliqué. Il serra ses bras autour de lui.

— Il y a tant de choses, dit-il d'une voix rauque.

Tupaarnaq se retourna.

— Fais-moi signe quand vous serez prêts à vous en aller. Je ne voudrais pas m'attarder ici.

— Ça ne va pas être long, dit Tom.

— À l'époque, sur la base de Thulé…, dit Matthew en fixant le sol. C'était toi ?

Tom se frotta le visage en respirant à fond.

— Tu sais quoi exactement ?

— À peu près tout. Tupilak, les pilules, Sakkak, Briggs. Tu es vraiment cet homme que tout le monde croit coupable ?

— Je doute que tu saches l'essentiel. Nous étions dans un état second ce soir-là. On avait poussé les choses trop loin.

— J'ai l'impression que vous étiez tous au bord de l'effondrement.

— Ce n'est pas exactement le mot que j'emploierais. Mais ce n'est pas tout à fait inexact. Je vois que vous avez fait la connaissance de Sakkak. Ce soir-là, il a dansé pour nous, mais la danse et le son du tambour ont fait remonter toutes sortes d'idées noires. Tout à coup, Bradley et Reese en sont venus aux mains. Ils étaient comme fous, Sakkak s'est enfui et Abelsen est apparu. Je ne sais pas où ce salopard était resté tapi. Je lui ai crié que les pilules ne devaient jamais sortir de Thulé, mais il se foutait de tout sauf de lui-même.

Tom se frotta le visage.

— Après, je ne me souviens plus de rien. Je ne vois que des flashs… Bradley et Reese barbouillés de sang. Ils ne bougeaient pas. Je crois qu'on leur a tiré dessus.

— Mais qui ?

— Je n'en sais rien. J'ignore qui les a tués. Peut-être Abelsen, peut-être moi. Il y a un trou noir… J'avais dit que je voulais arrêter l'expérience… J'ai sorti mon pistolet, Bradley et Reese se battaient… J'ai eu un black-out. Quand je me suis réveillé, il y avait trois douilles vides à côté de moi, Bradley et Reese étaient… Et mon pistolet avait disparu.

Il ferma les yeux.

— Tout ça est si loin…

— Est-ce que Sakkak se souvient de quelque chose ?

Tom secoua la tête.

— Il doit avoir encore moins de souvenirs que moi. Il s'est enfui avant l'arrivée d'Abelsen.

— On a trouvé une petite boîte chez toi, dit Tupaarnaq. Dedans, il y avait un pistolet et les plaques d'identité de Bradley et de Reese.

— Là, je ne comprends plus rien. Je n'ai jamais eu leurs plaques d'identité entre les mains et je n'ai pas vu mon pistolet depuis ce soir-là. Abelsen m'a menacé, il m'a obligé à m'enfuir, à me planquer. Je n'ai rien pu emmener de la base.

Il baissa les yeux.

— Je ne sais pas quoi penser de tout ça, dit Matthew. Il faudra qu'on en reparle.

Il promena son regard dans la pièce.

— Et les jeunes ? C'était comme à Thulé ?

— Non.

— On verra ça plus tard, dit Tupaarnaq. On va t'aider à te mettre debout, puis on ira chez toi. Cette maison me flanque la chair de poule et les gens qui t'ont ligoté pourraient bien revenir.

60

En s'approchant de la maison de Tom, ils virent que la porte était grande ouverte. Le vent avait amassé la neige le long des murs extérieurs et un épais tapis blanc recouvrait le sol de la petite entrée.

Matthew épousseta sa veste et se frotta les sourcils. Seuls une soixantaine de mètres séparaient les deux maisons en bois, mais ses poils avaient eu le temps de geler pendant le trajet.

Tupaarnaq lâcha le bras de Tom, qui pencha la tête en arrière et plissa les yeux devant les tourbillons de neige.

— C'est beau, toute cette neige en suspension, dit-il.

— Sakkak ? cria Matthew.

D'un air étonné, Tom regarda son fils s'engouffrer dans l'entrée.

Tupaarnaq se tenait prête avec son fusil.

Dans le séjour, Sakkak était allongé sur le ventre. Matthew s'agenouilla devant lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Tom.

Rejoignant Matthew, il posa sa main sur la nuque de Sakkak.

Matthew s'apprêtait à lui répondre quand un homme apparut à la porte du laboratoire. Entièrement vêtu de blanc, il portait des bottes et une veste à capuche bordée de fourrure. Il pointa un pistolet sur Tom. Matthew se leva d'un bond et s'interposa entre son père et l'homme. La balle l'atteignit dans le bras. Il crut qu'on le lui arrachait.

Un second homme surgit derrière le premier. Il était habillé de la même façon.

Soufflant bruyamment, Matthew pressa sa main contre sa blessure. Derrière lui, Tupaarnaq visait l'homme avec son fusil.

Le second homme s'avança. Du bout de sa botte, il poussa vers eux une petite capsule vert foncé qui explosa aussitôt. Une épaisse fumée grise envahit le séjour et on entendit trois coups de feu.

— Sortons, vite ! cria Tupaarnaq.

Matthew regarda autour de lui, mais la fumée l'empêchait de voir à plus d'un mètre. Il fut pris d'une violente quinte de toux.

— Sortons ! cria de nouveau Tupaarnaq.

Elle poussa Matthew vers la porte. La fumée lui provoquait des haut-le-cœur et il entendait les autres tousser et cracher. Il franchit péniblement la porte d'entrée et retrouva la neige. De la fumée s'échappait du toit de la maison. Il ôta sa veste et examina son bras. La blessure était superficielle, mais ses vêtements étaient imbibés de sang.

— Aide-moi ! cria Tupaarnaq dans l'entrée.

Elle soutenait Tom. Matthew dut lui donner un coup de main pour le transporter dehors.

Tom respirait avec difficulté. Il poussa une sorte de grognement, puis il vomit. Son visage était crispé de douleur et la transpiration perlait sur son front.

L'odeur de fumée était suffocante. L'air confus, Sakkak apparut sur le pas de la porte. Tupaarnaq l'aida à s'allonger à côté de Tom, puis elle se précipita à l'intérieur.

En gémissant, Tom arracha sa veste et son pull. En dessous, il portait un gilet pare-balles attaché autour de la taille. Il parvint à le défaire. Il avait une marque rouge au sternum et il saignait du bras, comme Matthew.

Tupaarnaq revint avec son sac à dos et celui de Matthew. Elle les laissa tomber dans la neige.

— Ce n'est pas possible, dit Tom en regardant droit devant lui.

Il était pâle comme un linge et ses lèvres tremblaient.

Derrière eux, les flammes commençaient à lécher les vitres de la petite maison.

Tom essaya de se redresser. Il poussa un cri étouffé et s'effondra de nouveau.

— C'est trop tard, dit Tupaarnaq. Ils ont mis le feu au laboratoire. Il n'en restera plus rien.

— Ils ne sont pas forts, ces tireurs, dit Sakkak en regardant le bras de Tom.

— Détrompe-toi, répondit Tom. Il ne rate jamais sa cible.

— Il ? Tu sais qui t'a tiré dessus ? demanda Matthew.
— C'était Bradley. L'autre, c'était Reese.

61

Constable Point, Est du Groenland

Matthew agitait sa main gauche derrière le hublot de l'hélicoptère. Sur le tarmac du petit aéroport de Constable Point, la silhouette de Tupaarnaq s'amenuisait. Elle s'était contentée de faire un bref signe d'adieu au moment du décollage, et maintenant on la distinguait à peine.

Ottesen avait réquisitionné un hélicoptère et un médecin d'Islande. Ils avaient mis plus de deux heures à arriver à Ittoqqortoormiit.

En attendant, Tom et Matthew s'étaient fait un garrot et avaient raflé tous les analgésiques qu'ils avaient trouvés au petit dispensaire du village. Aucun médecin n'était présent ce jour-là, mais l'unique infirmière de l'établissement leur avait prodigué les premiers soins.

Après les avoir examinés, le médecin islandais avait décidé qu'ils pouvaient être transportés à Nuuk. Leurs blessures ne nécessitaient pas une prise en charge à Reykjavik.

L'hélicoptère islandais les avait déposés à Constable Point, où ils étaient montés dans un Bell 212 d'Air Greenland.

Tupaarnaq avait annoncé qu'elle avait besoin de rester seule. Elle prendrait le prochain hélicoptère pour Tasiilaq.

Matthew se détourna du hublot. Constable Point s'éloignait de plus en plus. Il but une gorgée de Coca et jeta un coup d'œil sur Tom.

Ils étaient assis l'un près de l'autre, mais un siège les séparait. Le sac de Matthew était posé par terre. Tom n'avait pas de bagages.

— Tu souris, dit Matthew.

— Oui. J'ai revu mon fils au bout de vingt-quatre ans et je viens de découvrir que je ne suis pas un assassin.

— À ton avis, pourquoi Bradley et Reese ont-ils soudain refait

surface ? Briggs m'a dit que vos cercueils avaient été envoyés aux États-Unis. Mais ils devaient être vides.

— Jusqu'à aujourd'hui, j'étais persuadé que Bradley et Reese étaient morts.

Tom ferma les yeux.

— Très peu de gens doivent savoir qu'ils sont en vie.

— Tout ça est totalement rocambolesque, non ?

— Pas tant que ça. Mais c'est très long à expliquer. C'est d'ailleurs pour ça que je t'ai écrit.

Tom rajusta l'écharpe qui soutenait son bras.

— J'avais plein de documents, mais tout a disparu dans l'incendie de la maison. Il va falloir que j'essaie de reconstituer tout ça.

— Je vois.

Matthew glissa sa main gauche dans sa poche, où se trouvait son téléphone. Il aurait bien voulu prendre des notes, mais cela lui paraissait compliqué à cause de son bras droit en écharpe et de son petit doigt maintenu par une attelle. Il but encore une gorgée de Coca et reposa la canette entre ses cuisses.

— Tu as entendu parler du Chinois qui a disparu près de Kangerlussuaq il y a sept semaines ? demanda Tom.

— Oui. On en a même parlé dans le journal à plusieurs reprises. Pourquoi ?

— Dès que j'ai appris cette histoire, j'ai eu le sentiment que ça dissimulait quelque chose. Kangerlussuaq n'est pas seulement un aéroport civil, il sert aussi à l'armée. Et quand j'ai vu la photo du Chinois en question, je me suis rendu compte que son équipement n'était pas celui d'un photographe amateur. Ce n'était pas un simple touriste. Je suis persuadé qu'il était là pour photographier les installations.

— Tu penses que l'armée est impliquée dans sa disparition ?

— Un Chinois qui se promène avec un équipement de photographe professionnel dans un secteur du Groenland où les États-Unis ont des intérêts militaires ? Ça m'étonnerait qu'il soit tombé dans une crevasse ou qu'il se soit noyé… Du moins sans y avoir été aidé. Les gens ignorent en général à quel point la situation est tendue. Les services secrets danois veulent à tout prix empêcher les Chinois d'investir au

Groenland. Aussi bien les Danois que les Américains cherchent à éviter que la Chine ait une influence sur la politique groenlandaise. Comme tu l'as certainement remarqué, le Premier ministre danois s'est mis d'accord avec les autres leaders politiques pour rouvrir la base navale de Grønnedal. En effet, une compagnie minière chinoise a des visées sur les anciennes installations militaires. On se méfie des grosses entreprises chinoises, car on ne sait jamais quels sont leurs liens avec le gouvernement et l'armée.

— Il faudra que je note tout ça quand on aura atterri. Et il faudra aussi que tu m'expliques cette histoire de Tupilak. Dans ta lettre, tu disais que tu voulais m'en parler, et chez toi on a trouvé une chemise où figurait ce mot. Dedans, il y avait plein de documents concernant l'expérience de Thulé.

— Oui, Tupilak était le nom de code d'une opération de grande envergure. L'expérience avec les pilules en faisait partie. Quand le Chinois a disparu, j'ai soupçonné que l'opération s'était finalement poursuivie. À l'époque, je n'avais que des indices, mais aujourd'hui je constate que je ne m'étais pas trompé.

— À cause de la réapparition de Bradley et de Reese ?

— Oui… J'ai vraiment été trop con. Le pire, c'est que je ne peux même pas leur en vouloir. Ils n'ont fait que ce que nous étions censés faire tous les quatre. C'est de ça que je voulais te parler.

Tom hésita quelques instants.

— Seulement, je ne pouvais pas imaginer que tu allais tout raconter à Briggs.

Matthew baissa les yeux.

— Comment aurais-je pu savoir que Tupilak était le nom de code d'une opération militaire secrète ? En plus, Briggs n'a cessé de clamer son amitié pour toi.

— Je veux bien te croire. Au moins, nous avons découvert que Bradley et Reese sont vivants.

Tom se frotta le visage.

— Mais je ne comprends pas ce qui s'est passé. Je les ai bien vus… Il y avait du sang partout.

Il se tourna vers Matthew.

— Il y en avait sur mes mains… J'ai encore du mal à me convaincre

qu'ils ne sont pas morts.

— Tu penses qu'ils étaient venus pour te tuer ?

— Oui, après avoir mis la main sur les papiers.

Il hésita de nouveau.

— C'est eux qui ont placé le pistolet et les plaques d'identité chez moi.

Matthew hocha la tête en jetant un coup d'œil sur son sac à dos. Il avait pu emporter la boîte contenant le pistolet et les plaques, mais pas les papiers. Bradley et Reese les avaient sans doute récupérés, ou bien ils avaient disparu dans l'incendie. Heureusement, Matthew avait pu photographier tous les documents avec son téléphone. Il avait envoyé les photos à son collègue Leiff en lui demandant de les montrer à son ami médecin.

Il se tourna de nouveau vers son père.

— Je ne comprends pas pourquoi ils ne t'ont pas ligoté chez toi.

— J'étais dans la maison de Konrad. C'est là qu'ils m'ont tabassé. Ils ont probablement dû surveiller mes allées et venues pendant plusieurs jours avant de passer à l'action.

— Tu étais dans la maison de Konrad ?

— J'y ai passé pas mal de temps, dernièrement. Je ne suis pas fier de moi. Jamais je n'aurais dû laisser traîner les pilules à la portée des quatre jeunes. Bradley et Reese ne sont pas morts, mais Konrad, Salik et Miki ne reviendront plus.

La calotte glaciaire s'étalait sous l'hélicoptère. Suspendu au-dessus de l'horizon, le soleil la colorait de rose et d'orange. Dans une demi-heure, l'obscurité serait tombée.

— La police de Nuuk ne te laissera pas filer, dit Matthew.

Tom serra les lèvres.

— S'il n'y avait que ça… Qui me croira lorsque je dirai que Bradley et Reese sont vivants ?

— Briggs, peut-être ?

— Briggs ? C'était mon supérieur. Il ne me défendra pas. Si l'opération Tupilak s'est poursuivie, Briggs est une des rares personnes à être au courant.

Matthew ferma les yeux.

— Je suis vraiment un crétin, dit-il en cognant sa tête contre le

hublot. C'est quoi, cette opération ? Et quels sont les rôles de Bradley et de Reese ?

— Le but était de créer de petites unités militaires sur le modèle de la patrouille Sirius danoise. Les participants devaient d'abord être rendus résistants au froid. Ils circuleraient ensuite sur la calotte glaciaire en agissant dans l'ombre. Je devais former un binôme avec Briggs. Bradley et Reese formeraient l'autre binôme. Deux par deux, comme les membres de la patrouille Sirius… Avec l'accord des Danois, nous étions censés protéger les intérêts américains au Groenland, militairement et politiquement.

Tom poussa un soupir.

— Si ces unités existent, je ne sais pas ce qu'elles sont autorisées à faire. C'est justement pour ça que je me suis retiré du projet. J'avais peur qu'on nous transforme en tueurs à gages au service de l'État.

— Tu penses qu'elles ont tué le Chinois ?

— Oui. Puisqu'il espionnait des installations militaires.

— Et Lyberth ?

— Lyberth ?

— Il a été tué dans un appartement de Nuuk il y a deux mois. Un meurtre particulièrement bestial. Certains pensent qu'il s'agit d'un avertissement destiné aux indépendantistes radicaux.

— Je vois. Il est possible que Tupilak soit derrière ce crime, en effet. Le Groenland ne sera jamais indépendant. La grande île arctique sera danoise ou américaine. Pour les États-Unis, il est préférable qu'elle reste danoise. Si jamais elle accédait à l'indépendance, les Américains seraient contraints de l'annexer, mais ça leur créerait d'énormes problèmes.

L’homme de thulé

Avanersuarmiu

62

Nuuk, Ouest du Groenland,
1er novembre 2014

Matthew avait demandé à Leiff si son ami médecin avait pu jeter un œil sur les photos des documents, mais il n'avait pas eu de réponse à son SMS. Il regardait dans le vide depuis près d'une heure, quand la porte de la chambre d'hôpital s'ouvrit soudain.

— J'ai appris que tu étais là, dit Ottesen.

Matthew se redressa sur sa chaise.

— Arnaq devait passer une visite de contrôle. Je me suis dit que je pourrais en profiter pour aller voir Malik.

Ottesen scruta le visage du jeune Inuit endormi.

— Son état évolue favorablement, paraît-il.

— Les médecins disent qu'il se réveille par moments. Mais il est encore inconscient la plupart du temps.

— C'est un miracle qu'il ne soit pas mort. Deux côtes cassées et le poumon perforé, c'est ça ?

Matthew regarda le fin tuyau qui reliait le pansement de Malik à la poche de perfusion.

— En fait, c'est une contusion pulmonaire. Mais il a trois côtes cassées.

Ottesen fit une grimace.

— Le pauvre. C'est horriblement douloureux.

Il rajusta sa veste.

— Tu as quelques minutes ? Je voudrais te parler.

— Pas de problème.

— C'est à propos de ton père, dit Ottesen en s'asseyant sur la chaise de l'autre côté du lit. On l'a interrogé. Il nous a raconté beaucoup de

choses, mais il y a des détails qui m'intriguent.

— Eh bien ?

Matthew se renversa en arrière. Il sentit le dossier de la chaise céder sous la pression de son corps.

— Il nous a donné pas mal d'informations sur les meurtres d'Ittoqqortoormiit. Mais ça pourrait lui coûter cher.

— Parce qu'il ne les a pas signalés tout de suite ?

— Oui. Et il y a aussi cette histoire de pilules… Qu'il soit venu à Nuuk de son plein gré plaide en sa faveur, d'autant qu'il savait ce qu'il risquait.

Ottesen ferma les yeux.

— On a les résultats des analyses du fusil. Les seules empreintes sont celles de Konrad et de Nukannguaq. L'un des deux a donc tué Salik et Miki.

— Tu penses que c'est Konrad ?

Ottesen hocha la tête.

— Ton père dit qu'il a vu Konrad et Nukannguaq se tirer dessus. Si c'est vrai, ça désigne effectivement Konrad, puisqu'il a tenu le fusil entre ses mains avant Nukannguaq. Et ça correspond aussi à ce que Nukannguaq nous a raconté. Mais je me demande ce que ton père a pu voir. Il y avait une tempête de neige et les vitres étaient sales. Tom t'a parlé de tout ça ?

— Seulement des pilules. Il se reproche de les avoir laissées traîner.

— Oui, c'était vraiment une chose à ne pas faire. En plus, elles se sont volatilisées. Tom prétend les avoir prises, mais cela pourrait aussi bien être Sakkak. Comme je te l'ai dit l'autre jour, tout le monde couvre tout le monde là-bas.

— Tu penses que Sakkak a pénétré dans la maison juste après les meurtres ?

— Oui. J'imagine qu'il a tout fait pour sauver son fils… Il devait se demander qui avait tué qui…

— Et puis, il y a cette fille… Sakkak laisse entendre que Konrad aurait violé la petite sœur de Salik et Miki.

Ottesen regarda Matthew d'un air ébahi.

— Je me demande comment Sakkak peut savoir ça. Elle m'a dit qu'elle n'en avait parlé qu'à l'infirmière du dispensaire. Ces petites

communautés isolées, c'est la plaie : tout le monde sait tout, mais on ne dit rien aux gens de l'extérieur. Je vais de nouveau interroger Sakkak et la fille, et je ferais peut-être bien de poser la question à ton père aussi.

— Mon père t'a expliqué pourquoi il se trouvait près de la maison de Konrad ?

— Oui, mais il y a quelque chose qui me chiffonne… Il dit qu'il y est allé parce qu'il avait entendu des coups de feu. Mais avec la tempête de neige, on ne devait pas entendre grand-chose. Il avait peut-être découvert que les pilules avaient disparu, et il s'est précipité dehors pour retrouver les jeunes…

— Sakkak nous a raconté que mon père et lui avaient donné les pilules aux jeunes pour les rendre plus résistants au froid. Le village est dans une situation difficile…

— Rien ne peut justifier ces morts. Mais tu as raison : les effets secondaires des pilules, plus le hasch… Sans les pilules de Tom, ce serait une affaire de meurtres comme il y en a tant au Groenland.

— Mon père t'a parlé de Tupilak et des expériences menées à Thulé ?

— Oui. Mais je ne vois pas très bien ce qu'on peut faire avec ça.

Ottesen se leva et se dirigea vers la fenêtre. La neige tombait de nouveau.

— À vrai dire, ça me paraît être une tentative désespérée pour sauver sa peau. Il est aux abois. Il n'y a pas la moindre preuve.

— Je ne suis pas de ton avis.

Matthew dévisagea Ottesen en fronçant les sourcils.

— J'ai vu les documents. Et Bradley et Reese étaient bel et bien à Ittoqqortoormiit. Il n'y a pas moyen de vérifier tout ça ?

— La police de Nuuk ne peut pas demander des comptes à l'armée américaine. Et les États-Unis veulent récupérer le meurtrier le plus vite possible.

Ottesen regarda Matthew dans les yeux.

— C'est toi qui as trouvé la boîte avec le pistolet et les deux plaques d'identité.

— Je crois qu'on les a placés là exprès. Pourquoi mon père aurait-il gardé ces plaques d'identité ? On a tout mis là pour faire croire qu'il

était coupable.

— C'est très bien de croire, Matthew. Mais il faudra quand même des éléments plus concrets.

Non sans mal, Matthew sortit son téléphone, l'alluma et afficha les photos des documents.

— Et ça ? Ce sont des documents secrets de Thulé, datés de 1990.

Ottesen prit le téléphone et examina les photos.

— J'aimerais regarder ça de plus près. Tu as les originaux ?

— Non. Je ne sais pas si Bradley et Reese les ont pris ou s'ils ont disparu dans l'incendie.

Ottesen haussa les épaules et lui rendit son téléphone.

— Des photos, ça ne suffit pas. Et je ne vois rien là-dedans qui ait un rapport avec les meurtres… Désolé, Matt, ton père est mal barré. De plus en plus, il me semble faire figure de coupable.

— J'ai pourtant vu Bradley et Reese là-bas ! Ça doit bien signifier quelque chose, non ? Il n'y a jamais eu de meurtres !

— Vous avez vu deux hommes. Tom affirme qu'il s'agit de Bradley et de Reese, mais l'armée américaine est formelle : ils ont été tués en 1990. Par ton père. Ils sont morts et enterrés depuis plus de vingt-quatre ans.

Ottesen retint son souffle quelques instants.

— Il ne nous reste plus qu'à remettre Tom aux Américains. Nous n'avons pas le choix.

Matthew se frotta la nuque.

— Et le cercueil de mon père ? D'après Briggs, il a été enterré en même temps que les autres. Tom est pourtant vivant, ce qui veut dire qu'au moins un des cercueils était vide.

— Je ne sais pas comment t'expliquer ça. Les Américains ont dû être sacrément surpris de voir Tom réapparaître. Mais je ne peux en aucun cas avoir accès à des documents concernant une affaire interne de l'armée américaine.

— Tout ça n'a ni queue ni tête, dit Matthew d'un ton résigné.

Ottesen paraissait fatigué.

— Hier, nous avons enterré Rakel. À vrai dire, je n'ai qu'une hâte, me débarrasser de ton père, mettre la main sur Abelsen et Bárdur, qui se cacheraient du côté de Tasiilaq, et en finir avec cette histoire de

fous.

Matthew baissa les yeux et se cacha le visage dans ses mains.

— Ça s'est bien passé, l'enterrement de Rakel ?

— Oui, répondit Ottesen d'une voix rauque. Elle a été mise en terre à côté de Jakob.

— J'irai au cimetière quand Arnaq sortira de chez le médecin.

— L'église était pleine à craquer, dit Ottesen en regardant droit devant lui. Je faisais partie de ceux qui portaient le cercueil.

Il y eut un long silence. Dans le couloir, on entendait quelqu'un marcher d'un pas rapide.

— Tu as besoin de voir un psychologue ? demanda Ottesen.

Matthew secoua la tête sans lever les yeux.

— Je peux t'obtenir un rendez-vous, insista Ottesen.

Puis son visage s'éclaircit.

— On a un résultat pour les traces d'ADN chez Jakob. Elles correspondent à celui de Símin.

— Quoi ?

Matthew regarda Ottesen d'un air incrédule.

— Dans ce cas, comment se fait-il qu'il n'y ait pas de correspondance avec l'ADN de Bárdur ? Símin n'est pas son fils ?

— Justement, il n'y a aucun lien de parenté entre eux. Mais je doute que Bárdur et Símin soient au courant.

— Qui est son père, alors ?

Matthew se figea soudain.

— Tom était là en 1990. S'il est vrai que Símin a vingt-trois ans…

— Il n'y a pas non plus de correspondance avec l'ADN de ton père, dit Ottesen avec un sourire. J'ignore qui est le père de Símin et, à vrai dire, je m'en fous. Je voulais simplement que tu saches que c'est lui qui a tué Jakob.

— Il a dû venir à Nuuk avec Bárdur, car mon agression a eu lieu à peu près au même moment.

— Oui, tu as eu de la chance ce jour-là. Je ne sais pas exactement quel est le rôle de Símin dans cette histoire, mais il semble que Bárdur et lui aient voulu venger le père de Bárdur. Ils sont persuadés que Jakob a tué celui-ci en 1973.

— Mais c'est totalement faux ! dit Matthew d'un air découragé.

— Je sais.

Ottesen regarda sa montre.

— Il faut que j'y aille. Ton père doit partir avec Briggs à Thulé demain matin. L'avion décolle à neuf heures trente. Je peux passer vous prendre, Arnaq et toi, si vous voulez lui dire au revoir. De toute façon, je dois aller à l'aéroport. J'aurai des choses à dire à Tom, si nous avons les résultats à temps.

— C'est gentil, mais on peut y aller par nos propres moyens.

— Ton père ne nous a rien demandé d'autre. En contrepartie, il nous a tout raconté.

— Il vous a demandé quoi ?

— Que nous lui communiquions les résultats des analyses de son pistolet avant son départ.

63

La neige recouvrait les tombes d'un tapis protecteur. Le nouveau cimetière descendait en pente douce vers la mer ; c'était un des endroits les plus beaux de Nuuk. Matthew y était déjà venu plusieurs fois. Les seuls voisins étaient l'université, les villas de la pointe de Nuussuaq et la montagne appelée Quassussuaq. De l'autre côté du fjord se dressait le Sermitsiaq, telle une sculpture de glace.

Matthew contempla les tombes. Elles formaient des rangs serrés ; chacune n'était guère plus large qu'un cercueil, et la plupart étaient jonchées de fleurs artificielles de toutes les couleurs. Dans peu de temps, elles seraient dissimulées sous une épaisse couche de neige.

— Ça me fait un peu peur, dit Arnaq.

— De revoir ton père ?

Matthew ramassa une poignée de neige sur la tombe de Rakel.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. De toute manière, à quoi bon, s'il doit passer des dizaines d'années en prison ?

Matthew regarda sa sœur. Son visage était encore marqué.

— Tu continues à voir la psy ?

— Trois fois par semaine.

— Ça te fait du bien ?

— Je suppose que oui.

Arnaq haussa les épaules.

— Mais elle ne peut pas comprendre ce qu'on ressent quand on voit ses amis se faire massacrer et qu'on est enfermée par des cinglés qui vous affament.

— Tom pourra le comprendre.

Arnaq remua la neige avec le bout de sa chaussure.

— Peut-être.

— On a beaucoup parlé dans l'hélicoptère qui nous ramenait d'Ittoqqortoormiit. Je crois qu'il est resté enfermé au même endroit que toi.

Arnaq dévisagea Matthew.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il a été prisonnier dans la même chambre. Il a connu la torture lumineuse, la faim, tout le reste.

— Quand ça ?

— En avril 1990. Cette famille de détraqués y vivait déjà. Sauf Símin, qui n'était pas encore né.

— Et Tom était leur prisonnier ?

— Oui. Mais il a réussi à s'enfuir. Il a pu gagner Fiskenæsset, puis il a traversé la calotte glaciaire jusqu'à un petit village de l'Est, où il s'est caché pendant quelques mois avant de se rendre à Nuuk.

— Il aurait dû rester là-bas.

— Peut-être. Mais dans ce cas, il n'aurait pas rencontré ta mère.

Arnaq hocha la tête.

— C'étaient des amis à toi ? demanda-t-elle en promenant son regard sur la petite forêt de croix blanches.

— Jakob et Rakel ?

Elle hocha de nouveau la tête.

— Oui. Oui, c'étaient des amis. Jakob a aidé Tom à traverser la calotte glaciaire ; c'est grâce à lui qu'il a pu se mettre à l'abri. Et Rakel y est pour beaucoup si on a pu te sauver.

Arnaq essuya une larme. Matthew voulut s'approcher, mais elle l'arrêta d'un geste.

— Si un jour tu veux parler de tout ça, je suis là, dit-il.

— Je voudrais bien rendre visite à Símin, dit-elle en regardant la mer.

— À Símin ? Mais il…

— Je voudrais le voir. À mon avis, les gens ne peuvent rien comprendre à quelqu'un comme lui.

Matthew sortit son paquet de cigarettes et en alluma une.

— On verra ça plus tard.

En fouillant dans sa poche, il avait senti un tiraillement dans son

bras blessé. Normalement, il aurait encore dû porter le bras en écharpe, mais ça le gênait trop. De toute manière, il continuait de saigner chaque fois qu'il changeait son pansement.

Il inhala à fond et sortit son téléphone. Depuis son retour, il avait envoyé neuf SMS à Tupaarnaq, mais elle n'avait répondu à aucun.

— Tu me laisses tirer une taffe ?

Arnaq lui tendit la main. Matthew la regarda avec étonnement.

— Mais tu ne fumes pas ?

— Si toi tu peux, pourquoi je ne pourrais pas ? dit-elle sans broncher.

— Bon…

Il inhala encore avant d'écraser sa cigarette.

— J'arrête.

— Quoi ? Tu parles sérieusement ?

Il hocha la tête. Puis il regarda autour de lui à la recherche d'une poubelle où jeter son paquet.

— J'ai commencé il y a deux ans seulement. Je n'aurais jamais dû.

Arnaq réprima un sourire. Elle leva les yeux vers Matthew.

— Comment Tom a-t-il pu rester si longtemps à Nuuk, alors qu'il était en fuite ?

— Personne ne le connaissait et tout le monde le croyait mort. Il a vécu dix ans avec ta mère, puis un jour il a appris qu'un ancien officier de la base de Thulé venait de s'installer en ville. Du coup, il a été obligé de fuir à nouveau.

Matthew dévisagea Arnaq.

— Ce dont on l'accuse peut lui valoir la peine de mort. Pas plus tard que l'année dernière, un tribunal militaire a envoyé un homme à la chaise électrique pour des faits similaires.

— Il aurait dû rester planqué. Pourquoi est-ce qu'il est revenu ?

— À cette époque-là, dans les petits villages de l'Est, on n'avait pratiquement aucun contact avec le monde extérieur. Et il avait peur qu'il me soit arrivé quelque chose.

Elle baissa les yeux.

— Tu crois qu'il a suivi mes faits et gestes aussi… à distance ?

— Je sais qu'il l'a fait.

64

Nuuk, Ouest du Groenland,
2 novembre 2014

Pendant que Tom saluait Arnaq, Matthew frotta l'attelle de son petit doigt. Tom s'apprêtait à prendre sa fille dans ses bras, mais elle eut un léger mouvement de recul. Suffisant pour lui faire comprendre qu'elle n'y tenait pas.

— Tu as grandi, dit Tom.

Il essaya de capter le regard d'Arnaq. Il portait toujours le bras en écharpe, mais on lui avait mis un modèle plus moderne, avec un manchon en mousse et des bandes Velcro.

— Arnaq est au lycée maintenant, dit Matthew.

— Je suis content de te voir, dit Tom à voix basse.

Elle hocha la tête.

— Tu te plais au lycée ?

Elle haussa les épaules.

— Ça va.

— Elle a vécu quelques semaines difficiles, dit Matthew.

— Je suis au courant.

Tom baissa les yeux vers le carrelage marron.

— Merci d'être venue, Arnaq. La dernière fois que je t'ai vue, tu avais deux ans.

— Je sais, dit-elle d'un ton sec.

Matthew dévisagea son père.

— On ne te reverra peut-être pas de sitôt.

— Ça risque d'être long, en effet, dit Briggs. Désertion, vol de matériel, deux meurtres…

Il paraissait à la fois content et épuisé.

— Mais Bradley et Reese ne sont pas morts, l'interrompit Matthew. On les a vus à Ittoqqortoormiit. C'est eux qui nous ont tiré dessus.

— C'est impossible. Ils sont morts depuis vingt-quatre ans.

— Vous pensiez aussi que Tom était mort. Il est pourtant là, devant vous. Qu'est-ce qu'il y avait dans son cercueil ?

— Je vois que votre père vous a entraîné dans son délire. Bradley et Reese sont bel et bien morts. Et c'est lui qui les a tués.

Briggs écarta les bras.

— Vous nous en avez même apporté les preuves sur un plateau !

— J'ai aussi vu des documents où vous…

— Tais-toi !

Tom regarda Matthew avec insistance.

— Je réglerai cette affaire moi-même.

— Vous êtes aussi fous l'un que l'autre, dit Briggs.

Tom se tourna vers lui.

— J'ai le temps d'aller aux toilettes avant d'embarquer ?

Briggs regarda sa montre et hocha la tête.

Matthew sentit son téléphone vibrer. C'était un SMS de Leiff. Son ami médecin avait terminé l'étude des documents et venait d'envoyer un mail à Matthew.

— Pardon, je suis en retard.

En se retournant, Matthew vit Ottesen se diriger vers eux.

— On a tous les résultats, dit Ottesen en serrant la main de Briggs.

— Vous auriez pu vous contenter de nous les envoyer, dit Briggs d'un ton légèrement irrité.

— En effet. Mais j'ai aussi quelques questions à vous poser avant que vous embarquiez.

— C'est-à-dire ?

— Pour commencer, je peux vous confirmer que c'est bien le pistolet de Tom que Matthew a trouvé là-bas.

— Il n'y a jamais eu le moindre doute à ce sujet.

— Je vous l'accorde. Mais il y a autre chose : les empreintes les plus récentes retrouvées sur l'arme ne sont pas celles de Tom, mais celles d'Erik Abelsen. On en trouve même sur la détente.

Briggs respirait lourdement. Il regarda Ottesen dans les yeux.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— En plus, il y a des traces du sang de Tom sur la crosse. Il a donc probablement été frappé avec sa propre arme… par Erik Abelsen.

Ottesen hésita quelques instants.

— Si on considère uniquement le pistolet, tout semble indiquer qu'Erik Abelsen a frappé Tom et tué les deux autres. En supposant qu'il s'agisse effectivement de l'arme du crime.

— Mais enfin, on le sait. À l'époque, nos analyses le prouvaient déjà. Ne pourriez-vous pas nous envoyer tout ça par écrit, plutôt ?

— Nous allons le faire, dit Ottesen en souriant. Je voulais simplement vous annoncer la bonne nouvelle : ce n'est pas un de vos hommes qui a commis les meurtres. Mais nous aimerions bien savoir ce que faisait Erik Abelsen sur la base de Thulé en mars 1990.

Briggs baissa les yeux.

— Nous en prenons note.

— Et dès que vous aurez fini d'interroger Tom, nous demanderons qu'il nous soit remis.

— Comment cela ?

— Il est poursuivi pour plusieurs crimes et délits. Fabrication et détention de substances illicites, entre autres. Dans le pire des cas, il pourrait même écoper d'une mise en examen pour homicide involontaire.

— Je vois, dit Briggs en se tournant vers la porte des toilettes.

— Vos empreintes se trouvent également sur le pistolet, continua Ottesen. Sur la crosse et sur la détente. Mais vous faisiez partie du même groupe, n'est-ce pas ?

Briggs hocha lentement la tête.

— En effet. Tout ça est parfaitement normal. Tom et moi étions *buddies*, si vous voyez ce que je veux dire.

Ottesen fit oui de la tête.

— Nous nous exercions souvent au stand de tir avec l'arme de l'un ou de l'autre, continua Briggs. On ne peut pas combattre avec une arme inconnue. C'est pourquoi on doit connaître celle de son *buddy* aussi bien que la sienne.

— Même quand on est stationné à Thulé ? demanda Matthew.

— Si on ne respecte pas la discipline, c'est la débandade. Là comme ailleurs.

Matthew se tourna vers Ottesen.

— Et les empreintes de Bradley et de Reese ? Elles se trouvent également sur le pistolet ?

Ottesen secoua la tête.

— Vous n'y connaissez rien, dit Briggs. Les *buddies* fonctionnent toujours par deux. Tom et moi formions un binôme, Bradley et Reese un autre. Et puis, que mes empreintes se trouvent sur l'arme ne signifie rien. J'étais en réunion avec un haut fonctionnaire du conseil territorial quand les coups de feu ont été tirés.

— Le haut fonctionnaire en question ne serait pas Erik Abelsen, par hasard ? demanda Matthew.

— Dans ce cas, je ne vois pas comment il aurait pu tuer Bradley et Reese, répondit Briggs avec mépris.

Il posa brutalement ses mains sur la table.

— Je trouve que Tom est bien long à revenir.

Il se dirigea vers les toilettes et frappa à la porte. Matthew, Arnaq et Ottesen lui emboîtèrent le pas.

La porte s'ouvrit.

— Du calme, colonel, dit Tom. Avec un bras en écharpe, ce n'est pas si simple.

— On va bientôt embarquer, dit Briggs d'un ton sec. Dis-leur au revoir.

Tom se tourna vers Arnaq.

— Quand je te portais sur mes épaules, tu t'amusais à faire bouger les lampes du plafond.

Elle le regarda, impassible.

Il serra les dents.

— Pardon, dit-il en se tournant vers Matthew. Je sais bien qu'il est trop tard. Vous étiez petits. Après tant d'années, vous ne pouvez pas vous souvenir de moi.

— Moi, je me souviens de toi, dit Matthew d'une voix rauque. Et on se reverra bientôt. Ottesen vient de nous apprendre qu'Abelsen est la dernière personne à s'être servie de ton pistolet.

Tom se cacha le visage dans ses mains. Il respira lourdement.

— Même si Bradley et Reese sont morts, tu ne peux en aucun cas les avoir tués, continua Matthew.

— Là, vous allez trop vite en besogne, dit Briggs. Abelsen a pu tenir l'arme entre ses mains après les meurtres.

Matthew se tourna vers Ottesen, qui haussa les épaules.

— C'est exact. Mais on ne peut pas condamner un homme tant qu'il y a un doute sur l'identité du coupable.

— Viens !

Briggs prit Tom par le bras.

— Papa !

Tom se retourna pour dévisager Arnaq.

— Je peux te téléphoner ?

— Bien sûr… Quand tu voudras. Matthew a mon numéro.

— On y va, dit Briggs.

Matthew suivit les deux hommes du regard.

— Tout ça n'est pas normal, murmura-t-il en ouvrant ses mails.

L'ami de Leiff avait examiné les photos des documents :

Les chiffres sont terrifiants. Les cobayes devaient être au seuil de la mort : tension extrême, homocystéine très élevée. Une simple altercation aurait pu les tuer. Si cette expérience s'est déroulée sur une longue période, je n'hésiterais pas à parler de meurtre médical.

Matthew ferma le mail et répondit au SMS de Leiff :

Peux-tu essayer de trouver dans nos archives une vieille chemise cartonnée et y imprimer ce qu'on lit sur celle que j'ai photographiée ? Il faudrait que ce soit de la même couleur. Et il faudrait aussi tirer sur papier les autres photos contenues dans la chemise, de manière qu'on puisse les prendre pour des documents originaux. J'en ai besoin de façon urgente. Je passerai au journal tout à l'heure.

Il remit le téléphone dans sa poche et se tourna vers Ottesen.

— Il faut les empêcher de décoller.

— Pourquoi ?

— Ce qui s'est passé à Thulé… Briggs a tout manigancé… Il est sans doute derrière Abelsen aussi…

— Tout ça, on en a déjà parlé. Tu as de nouvelles preuves ?

— Dans le bunker, j'ai entendu Abelsen dire que le colonel lui avait appris que Tom était à Ittoqqortoormiit. Justement, quelques jours plus tôt, j'avais raconté à Briggs que mon père était là-haut… Le colonel, c'est Briggs. Abelsen semblait avoir peur de lui. Et Briggs ne

cesse de me harceler depuis que je lui ai parlé de la lettre de mon père… Tu peux me prêter ta voiture ?

— Abelsen ne faisait peut-être pas allusion à Briggs…

Ottesen regarda Tom et Briggs, qui se dirigeaient vers la porte d'embarquement.

— Il m'a aussi raconté que Bradley et Reese avaient été tués avec le pistolet de Tom, continua Matthew. Comment pouvait-il affirmer une chose pareille ? Quand on a découvert les corps, le pistolet avait disparu et Tom n'était plus là.

— Mais tu nous disais justement qu'ils n'avaient pas été tués…

— Briggs ne veut pas en démordre. Et puis, qu'est-ce que c'est que cette histoire de trois cercueils ? Normalement, il ne devrait y en avoir que deux, mais ça n'a l'air de déranger personne. Briggs ne cesse de mentir !

Ottesen hocha la tête.

Matthew se gratta discrètement le bras.

— L'homme qui m'a tiré dessus, c'était Bradley ou Reese.

— Ça, c'est ton père qui le dit…

— J'ai aussi des documents concernant cette opération militaire à laquelle ils participaient…

— Je croyais que tout avait brûlé ?

— Briggs est derrière Abelsen. C'est lui qui a commandité le meurtre de Lyberth. Laisse-moi une chance… Il va tuer mon père !

Ottesen lui tendit les clés de la voiture.

— Je ferai retarder le départ. Tu as une heure.

— Il ne faut pas qu'ils montent à bord. Arrange-toi pour que Briggs n'ait pas de contact avec mon père, cria Matthew en se dirigeant vers la sortie.

Puis il courut vers la voiture d'Ottesen.

65

Quand Matthew revint à l'aéroport, il y avait des policiers partout. Deux équipes de télévision avaient également accouru, alertées par le départ retardé de l'avion. Matthew connaissait la plupart des journalistes. Il prit à part un des policiers.

— Salut, Frederik, lui dit-il à voix basse. Tu peux faire en sorte qu'ils ne s'approchent pas de la voiture d'Ottesen ?

— D'accord.

Frederik jeta un coup d'œil à la voiture. Un homme aux cheveux noirs était assis à l'intérieur. Il tournait le dos à l'aéroport et on ne voyait que sa nuque et ses épaules.

Matthew se dirigea vers le hall de départ. Au passage, il adressa un sourire à une journaliste de KNR qu'il connaissait bien.

Ottesen et Briggs étaient installés sur la dernière rangée de chaises. Matthew ne put s'empêcher de sourire en se disant qu'ils l'avaient forcément vu arriver. Et qu'ils avaient dû remarquer qu'il n'était pas seul.

Tom était assis à la cafétéria avec Arnaq et un policier que Matthew ne connaissait pas.

Matthew leur fit un signe de la main avant de rejoindre Ottesen et Briggs. Un policier d'un certain âge était assis en face d'eux. Matthew s'installa à côté de lui.

— Abelsen est dans la voiture. Et j'ai trouvé ça chez Tom, dit-il en posant sur ses genoux le sac de supermarché qu'il tenait à la main.

Briggs se leva d'un bond et se précipita vers la baie vitrée. Promenant son regard sur le parking, il sortit son téléphone.

— Vous attendrez un peu pour passer un coup de fil, dit Ottesen.

— J'appelle qui je veux, quand je veux.

— Si vous préférez poursuivre cette conversation au commissariat,

je vous y emmène tout de suite.

De mauvaise grâce, Briggs revint s'asseoir.

— Vous pouvez le ranger, dit Ottesen en montrant du doigt le téléphone.

Matthew remarqua que Briggs regardait le sac sur ses genoux. Il en sortit une chemise cartonnée où il était marqué US NAVY – CONFIDENTIAL en lettres mauves, et TUPILAK en lettres rouges.

Matthew ouvrit la chemise.

— Vous avez signé la plupart de ces documents, Briggs. Vous disiez pourtant que vous vous étiez retiré de l'expérience, non ?

Briggs fixait des yeux la baie vitrée.

— En réalité, vous ne vous en êtes jamais retiré, continua Matthew. Et c'est vous qui dirigez les opérations depuis le début, colonel Briggs. C'est ainsi qu'Abelsen et Tom vous appellent, n'est-ce pas ? *Colonel.* Car c'est votre grade, maintenant. Le job aux ressources humaines est une simple couverture. Vous avez fait croire à Tom et aux autres que vous aviez tout arrêté. Mais vous avez continué en poussant les choses de plus en plus loin.

Briggs secoua la tête.

— Pourquoi aurais-je fait ça ?

— Tupilak, dit Matthew en feuilletant les documents. L'expérience faisait partie d'une opération bien plus vaste. Il s'agissait de défendre les intérêts des États-Unis dans l'Arctique. Et puis il y avait l'aspect économique, auquel Abelsen était particulièrement attaché. Je pense d'ailleurs que vous l'avez ferré en lui faisant croire qu'il allait faire fortune grâce aux pilules.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Ah bon ? Abelsen a l'air de penser le contraire, mais je laisse la police tirer ça au clair. En tant que haut fonctionnaire, il vous a été bien utile, mais vous n'auriez pas hésité à le tuer quand son château de cartes se serait écroulé.

Briggs jeta un coup d'œil à la voiture.

— Quel délire ! dit-il en secouant la tête. Vous vivez dans quelle décennie ?

— La police devra aussi examiner ces documents. Vous avez commandé de grandes quantités de médicaments, à l'époque.

— Ça faisait partie de mon travail.

— Ce serait quand même intéressant de vérifier si vos listes correspondent à celles de la base de Thulé. Il y a pas mal de substances illicites dans le lot…

Briggs le dévisagea avec mépris.

— C'est du bluff !

— Et ces mesures ? Une tension qui ne cesse d'augmenter : 157/97, 163/101, 172/105. Des valeurs d'homocystéine bien au-delà de 200.

Matthew regarda Briggs dans les yeux.

— J'en ai parlé à des médecins. Ils qualifient ça de meurtre médical.

— Meurtre médical ?

Briggs leva les yeux au ciel.

— Si on ne veut pas que ce monde s'écroule, on est obligés de se salir les mains !

Il se tourna vers Ottesen.

— Il va falloir l'écouter longtemps, ce type ? Un journaliste médiocre qui ne trouve même pas de boulot au Danemark.

— Laissons-le parler, dit Ottesen d'un ton ferme. Tout ça me paraît très intéressant.

Briggs se tassa. Son visage pâlit et il murmura quelque chose d'incompréhensible.

Matthew referma la chemise.

— En donnant le pistolet de Tom à Abelsen pour qu'il y laisse ses empreintes, vous avez oublié un détail.

Briggs plissa les yeux.

— Mais de quoi vous parlez, enfin ?

— Abelsen ne s'en est pas servi. Sur la détente, les seules empreintes sont les vôtres. En fin de compte, c'est peut-être vous qui avez tué Bradley et Reese.

— Quoi ?

Briggs se leva d'un bond.

— Arrêtons cette farce, dit-il en se tournant vers Ottesen. Ce journaliste de merde nous mène en bateau. Vous disiez vous-même que les empreintes les plus récentes étaient celles d'Abelsen.

Ottesen s'apprêtait à répondre, mais Matthew le devança :

— C'était un mensonge.

— De toute manière, ça n'a strictement aucune importance, dit Briggs. Puisque… Puisqu'ils ne sont pas…

— Puisqu'ils ne sont pas morts ? dit Matthew en le toisant. On ferait peut-être bien de prélever aussi l'ADN de Briggs. Je trouve qu'il ressemble à Símin. C'est peut-être lui qui a tué Jakob.

— Là, vous déraillez totalement, dit Briggs en se dirigeant vers Matthew.

Ottesen ouvrit un petit étui attaché à sa ceinture.

— On continuera cette conversation au commissariat.

L'air las, Briggs hocha la tête.

— Oui, finissons-en. Les divagations de ce type n'ont que trop duré.

Ottesen prit Briggs par le bras, mais Briggs se jeta sur lui et lui serra le cou. Ottesen tomba à genoux et Briggs lui arracha son pistolet.

— Nos chemins se séparent, dit-il entre ses dents. J'en ai assez de ce trou, et les idiots de votre genre me sortent par les yeux.

Il remit Ottesen debout. De sa main libre, il agita le pistolet.

Matthew se tenait les mains en l'air. Tom et Arnaq s'étaient jetés à plat ventre.

Entraînant Ottesen avec lui, Briggs se dirigea à reculons vers le comptoir d'enregistrement. La sortie du personnel se trouvait derrière le comptoir.

66

— C'est le vôtre ? demanda Briggs en indiquant un 4×4 bleu foncé.

— Oui, répondit Ottesen.

Briggs lui serrait toujours le cou. Il avait du mal à respirer.

Briggs hocha la tête et le frappa d'un coup sec à la nuque.

Ottesen s'écroula sur la neige tassée du parking.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? cria Frederik.

Les journalistes de KNR s'étaient réfugiés derrière une voiture. Le cameraman de Nuuk TV pointa son objectif sur Briggs et Ottesen.

Briggs se tourna vers Frederik. Il tira un coup de feu en l'air avant de viser le jeune policier.

Frederik prit le cameraman par l'épaule et l'entraîna à l'abri.

Briggs se retourna et pointa l'arme sur la vitre latérale de la voiture.

— Descends, Abelsen ! cria-t-il.

Rien ne se passa. Il se précipita et ouvrit brutalement la portière. Un Inuit d'un certain âge était assis sur la banquette arrière.

— Mais… C'est Leiff, du journal !

Briggs fit mine de s'en aller. Puis il revint sur ses pas et tira une balle dans la cuisse de Leiff.

Leiff hurla de douleur. Se tenant la cuisse, il parvint à descendre de voiture, mais s'écroula immédiatement dans la neige.

Briggs le visait toujours. Puis il baissa l'arme et se dirigea vers Ottesen, qui essayait de se relever.

— Les clés ! Vite !

— C'est Matt qui les a, dit Ottesen en se prenant la nuque.

— J'en ai ma claque ! Matthew ! Les clés !

Ottesen se tourna vers Leiff. Le journaliste était parvenu à se redresser en position assise. Le dos appuyé contre la voiture, il serrait sa cuisse des deux mains. Son pantalon était imbibé de sang.

— Robert !

Ils se tournèrent tous vers le hall de départ. Tom se dirigeait vers eux.

— Non ! cria Ottesen. Retournez à l'intérieur, Tom !

Tom ignora son avertissement. Les bras écartés, il continua de s'approcher.

Briggs poussa violemment Ottesen et pointa le pistolet sur Tom.

Ottesen jeta un coup d'œil vers le hall de départ. Arnaq et Matthew étaient sortis à leur tour.

— Restez à l'écart, cria Ottesen. Je m'occupe de Leiff.

Tom était maintenant arrivé à la hauteur de Briggs. Le pistolet touchait sa veste. Les deux hommes se dévisagèrent. Briggs serrait l'arme si fort que son bras tremblait.

— Tu m'as volé ma vie, Robert, dit Tom.

Briggs secoua la tête.

— C'est faux, Tom. Et tu le sais.

— Vingt-quatre ans. Voilà ce que m'a coûté la trahison de mon frère.

— Nous connaissions les règles. Rien n'est plus important que Tupilak.

— Mes enfants. Tu m'as privé de mes enfants.

— Matthew ! cria Briggs sans quitter Tom du regard. Il me faut les clés de la voiture ! Tout de suite !

— Non ! cria Tom. Ne bouge pas, Matthew !

Puis il regarda Briggs dans les yeux.

— Voilà où tu en es, dit-il en s'efforçant de rester calme. Prêt à me tirer dessus pour de l'argent et pour ces satanées pilules.

— Pour les pilules ? s'exclama Briggs. Tu te fous de moi ? Les pilules, c'était uniquement pour appâter Abelsen. Ce qui est en jeu, c'est le contrôle du Groenland, et tu le sais parfaitement.

À leur droite, Ottesen avait réussi à mettre Leiff à l'abri derrière le 4×4.

— Il s'est passé beaucoup de choses depuis 1990, dit Tom. Si je ne me trompe, l'Union soviétique s'est écroulée.

— C'est exact. Mais tu as tort de croire que c'est une bonne chose pour nous. L'équilibre des forces dans l'Arctique n'a jamais été aussi

instable. Le jour où les militaires danois se retireront du Groenland, nous les remplacerons. L'armée américaine n'acceptera pas que l'île tombe sous l'influence d'un autre pays. Si le Danemark lui accorde l'indépendance, nous y prendrons le pouvoir.

— Merci. Je me souviens très bien de l'objectif de l'opération Tupilak.

— Vraiment ? Je n'en ai pas l'impression. Regarde autour de toi. Trop de gens prônent l'indépendance. Mais ils ne comprennent rien. L'île ne doit pas rester sans protection, et les États-Unis ne laisseront personne prendre la place des Danois. La Chine s'agite déjà. Elle a même essayé d'acheter la base navale de Grønnedal.

— C'est bel et bien vous qui avez tué le Chinois, alors ?

Tom remarqua que Briggs serrait le pistolet moins fort.

— Tu n'es pas devenu plus intelligent avec l'âge, dit Briggs en secouant la tête. Les Chinois ne ratent aucune occasion de mettre un pied dans la porte, mais jusqu'à présent nous avons réussi à empêcher leurs manœuvres.

— Et les politiques ?

— Les politiques ?

— Ceux qui réclament l'indépendance.

— La plupart n'ont pas d'importance, dit Briggs d'une voix lasse en contemplant le groupe de gens qui se tenait à une dizaine de mètres. Certains, comme Lyberth, se sont retrouvés à des postes trop importants pour eux et n'ont rien compris à rien. Ils ont des œillères, ils ne voient pas quelles seraient les conséquences de leur politique. Ils refusent d'admettre que l'indépendance est impossible. Nous ne l'accepterons jamais et le Danemark ne devrait pas l'accepter non plus. Surtout dans un monde instable où la Russie et la Chine montrent leur appétit pour l'Arctique.

— Tu ne m'apprends rien, dit Tom en retenant son souffle. Tout ça, je le sais déjà. T'en occuper fait partie de ton job. Ce n'est pas ça qui t'a poussé à aller aussi loin.

Il hésita un instant en contemplant la main de Briggs. Celui-ci serrait toujours le pistolet.

— En fait, tu cours après l'argent. Espèce de salaud. Tu as compris que ça pouvait rapporter gros.

— J'ai l'air d'un homme riche ?

— On verra si tu l'es. Depuis des années, tu joues double jeu. Grâce à Tupilak, tu étais protégé et tu pouvais obtenir des informations. Abelsen était tes oreilles derrière les portes closes du gouvernement autonome. Et tu as dû te servir des pilules fabriquées à Thulé. Comment Bradley et Reese auraient-ils pu se balader sur la calotte glaciaire, sinon ?

Tom plissa le front.

— Après ma disparition, vous avez tout déménagé à Færingehavn. Bradley et Reese étaient sans doute basés là-bas. Et toi aussi, j'imagine.

— Tu tâtonnes dans le noir, dit Briggs en baissant le pistolet. Tu n'es même plus un danger pour nous.

— Quand Abelsen a menacé de tuer Matthew, c'était avec ton accord ? Réponds-moi ! C'était avec ton accord ?

Briggs ferma les yeux en poussant un soupir.

— Tu m'avais promis de veiller sur lui, dit Tom. Et ça ?

Il releva la manche gauche de sa veste et montra sa cicatrice à Briggs.

— Tu t'en souviens ?

Instinctivement, Briggs recula d'un pas. Tom profita de son moment d'inattention pour lui saisir le bras, lui arracher le pistolet et lui envoyer son poing au visage.

Frederik s'approcha et pointa son arme sur Briggs.

Tom regarda Briggs dans les yeux. Il fut incapable de lire ce qui se passait dans sa tête.

Briggs jeta un bref coup d'œil sur les deux policiers.

— Si je m'en souviens ? Enfin, Tom… Je t'ai sauvé la vie.

Il secoua la tête.

— On avait décidé de te tuer quand tu nous as menacés d'alerter la presse sur notre opération. Le jour où le danseur est venu, Bradley et Reese devaient mourir officiellement pour se consacrer entièrement à Tupilak. À la dernière minute, JJ a modifié les plans : tu allais mourir pour de bon, ce qui nous permettrait de te rendre responsable des deux meurtres fictifs.

Briggs pointa sur Tom un doigt accusateur.

— En principe, tu aurais dû être mort, espèce de crétin. On m'avait chargé de te tuer, car je n'avais pas pu te dissuader de tout révéler. Mais ça, tu ne l'as jamais compris, hein ? Tu n'as jamais compris que la résistance au froid n'était qu'un détail. Le véritable but était la création d'unités d'élite.

— Comment as-tu pu accepter de nous transformer en tueurs à gages ? Ce n'est pas comme ça que le monde fonctionne.

— C'est précisément comme ça qu'il fonctionne. Et ce n'est pas une histoire de tueurs à gages. Il s'agit de l'équilibre des forces. Parfois, je me demande si tu as une idée de ce qu'il faut faire pour défendre les intérêts des États-Unis.

— Si l'intérêt des États-Unis consiste à assassiner des civils, je dis non. Ce n'est pas comme ça que je vois les choses. Et tu racontes maintenant que JJ voulait me faire tuer ? Tu ne te rends pas compte que vous êtes des malades ?

— Mais enfin, j'ai arrangé les choses !

Briggs écarta les bras d'un air découragé.

— J'ai fait semblant de vous tuer et j'ai chargé Abelsen de te faire évader. Personne n'était au courant en dehors de nous trois. Tout le monde te croyait mort. Ton corps était censé se trouver dans un des cercueils, mais on y avait mis un renne. Comme dans les deux autres. Avant, j'avais donné une double dose de pilules à Bradley et Reese pour les rendre surexcités.

Tom serra le pistolet dans sa main, mais sans lever l'arme.

— Tu savais tout… Tu étais au courant pour Færingehavn.

Briggs se tassa.

— J'ignorais qu'Abelsen était un psychopathe, dit-il d'un air résigné. Quand je m'en suis rendu compte, c'était trop tard. Quand on a fait ce que j'ai fait, on ne peut pas revenir en arrière. Je pouvais te laisser vivre ou te faire tuer. J'ai choisi de te laisser vivre, car je t'avais déjà enterré une première fois. Et JJ m'aurait certainement liquidé s'il avait découvert la vérité.

— Mais tu es officier ! Qui JJ aurait-il chargé de te tuer ?

Briggs regarda Tom d'un air las.

— Tu n'as toujours pas compris. Aucun de nous n'est au-dessus de Tupilak.

— Sauf JJ.

— JJ non plus.

Plissant les yeux, Tom promena son regard sur la montagne enneigée surplombant l'aéroport.

— Il nous reste combien de temps ?

— Jusqu'à ce que je lève les mains en l'air ?

— Nous pouvons t'aider.

Briggs secoua lentement la tête.

— Nous sommes foutus.

Tom tourna de nouveau son regard vers la montagne.

— À terre ! cria-t-il en se jetant à plat ventre.

Un premier coup de feu retentit. Tom fut projeté en arrière. Puis il y en eut un deuxième. Cette fois-ci, il fut atteint à la jambe et une pluie de sang s'abattit sur la neige. Il y en eut encore deux autres. Une des balles lui frôla la tête.

Ottesen et Frederik crièrent à tout le monde de se mettre à l'abri. Ils soulevèrent Tom et le traînèrent jusqu'à la voiture d'Ottesen.

— Tirez en direction de la montagne ! cria Ottesen. Et faites décoller un hélicoptère !

De sa cachette, Matthew voyait Frederik masser les épaules de Tom. Pendant ce temps, Ottesen parlait au téléphone.

Briggs gisait au milieu du parking, un trou dans la nuque.

À côté de Matthew, Arnaq se balançait d'avant en arrière, la bouche ouverte.

— Douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, murmura-t-elle.

— Ça va aller, dit Matthew en la serrant contre lui.

Tremblant comme une feuille, elle enfouit son visage dans sa veste. Matthew sentit sa propre angoisse s'évanouir. Il ferma les yeux et se laissa envahir par le calme.

Peu après, un hélicoptère survola l'aéroport. Prenant de l'altitude, il se dirigea vers la droite et tourna autour du remonte-pente de Quassussuaq avant de revenir vers l'aéroport.

Plusieurs ambulances étaient arrivées et des infirmiers s'affairaient

autour de Briggs et de Tom.

Matthew se tourna vers Arnaq.

— On va voir Tom ?

Elle hocha la tête.

— Tu crois que c'est sans danger ?

Matthew haussa les épaules.

— À mon avis, les tireurs ne sont plus là.

— Je pensais à papa.

Matthew sourit.

— Oui… Viens.

Il se releva à moitié et scruta le flanc de la montagne. Puis il se mit debout et tendit la main à Arnaq.

— On peut y aller.

— Il a été touché ? demanda-t-elle.

— Oui, il… Il…

Les mots restèrent coincés dans sa gorge.

Ils se dirigèrent vers le parking. Matthew marchait à la droite d'Arnaq, au cas où des tirs viendraient encore de la montagne.

Les gyrophares des ambulances étaient allumés. Briggs reposait sur une civière, le corps entièrement recouvert. On avait découpé le pantalon et la veste de Tom. Il était blessé à l'épaule et à la jambe. Il n'avait rien à la tête.

Tom ôta son masque à oxygène et prit Matthew par le bras.

— Il faut qu'on se parle. Mais pas ici. Tout ça peut avoir des conséquences géopolitiques importantes.

Il fit une grimace de douleur.

— Et il faut retrouver Erik Abelsen. C'est primordial, maintenant que Robert est mort.

Matthew hocha la tête.

Tom fit un mouvement de tête en direction d'Ottesen.

— À lui aussi il faut qu'on parle…

Ils furent interrompus par les ambulanciers, qui soulevèrent la civière de Tom. Arnaq voulut prendre la main de son père, mais elle y renonça.

Ottesen posa sa main sur l'épaule de Matthew.

— Il ne sera pas inculpé. Je ne vois pas comment on pourrait lui

mettre les meurtres sur le dos.

— Si tant est qu'il y ait eu des morts.

— Oui, c'est vrai… Tu dis que les deux hommes sont vivants.

— J'en suis certain. Qui aurait tiré sur Briggs et sur Tom, sinon ?

— Je n'en sais rien. Les tireurs semblent avoir disparu sous terre… ou sous la neige.

— Exactement. C'était bien le but de l'opération Tupilak : créer de petites unités capables de surgir du néant pour tuer et disparaître sans laisser de traces.

— De toute manière, ton père ne sera pas inculpé. Désormais, les principaux suspects sont Briggs et Abelsen.

Ottesen se frotta les yeux.

— Qu'est-ce que ton père disait à propos d'Abelsen ?

— Qu'il fallait le retrouver et l'interroger. Et que cette histoire pouvait avoir des conséquences géopolitiques importantes.

— Je commence à penser qu'il a raison. Il paraît qu'Abelsen se cache à Tasiilaq. Il faudrait envoyer des hommes là-bas. Et peut-être faire venir des renforts du Danemark.

— Je crois bien que Tupaarnaq est partie à Tasiilaq, dit Matthew en baissant les yeux. Elle parlait de tuer Abelsen.

— Elle ne va tout de même pas faire une connerie pareille ! s'exclama Ottesen.

Il promena son regard sur le flanc de la montagne.

— Tu ne t'es jamais demandé si Tupaarnaq était réellement celle que nous croyons ?

Matthew dévisagea Ottesen en fronçant les sourcils.

— Que veux-tu dire ?

— C'est juste une réflexion que je me suis faite, Matt. A-t-elle vraiment passé autant de temps en prison ? Qui a payé ses tatouages, qui s'est arrangé pour qu'elle puisse sortir aussi souvent ? Se faire tatouer des pieds à la tête a dû être long.

Ottesen hésita quelques instants.

— Dans le pire des cas, Matt – je dis bien, dans le pire des cas –, c'est peut-être elle qui a tué Lyberth. Si c'est exact, Abelsen serait une des rares personnes à être au courant. Ou même la seule. Car nous savons qu'il était sur les lieux du crime.

— Je n'ai pas envie de parler de ça maintenant, dit Matthew d'une voix lasse.

Il sentit son estomac se nouer.

— C'était simplement une hypothèse, dit Ottesen.

Matthew se tourna vers l'ambulance. Les portières étaient fermées et elle s'apprêtait à partir.

— Je vous ramène en ville ? proposa Ottesen.

— Volontiers, répondit Matthew d'un air absent.

Ses pensées étaient ailleurs. C'était Tupaarnaq qui avait découvert le pistolet et les documents concernant l'expérience. Elle avait insisté pour chercher seule et, à Færingehavn, elle l'avait repoussé quand il avait voulu pénétrer dans la pièce où elle avait été maintenue prisonnière. C'était dans son appartement que Lyberth avait été cloué au sol, et elle était arrivée chez Matthew quelques heures seulement après le meurtre, les mains et les vêtements tachés de sang. Si Abelsen n'avait pas tout avoué, elle se serait immédiatement retrouvée en prison.

Tupaarnaq

67

Tasiilaq, Est du Groenland,
4 novembre 2014

Tupaarnaq se tenait immobile. Assise dans la neige, elle était visible de loin, tout comme les rochers qui perçaient encore le tapis blanc.

Chaque jour elle venait s'asseoir là, près d'une piste d'animaux piétinée par le gibier et les chasseurs. Elle y passait plusieurs heures à observer le village, son fusil sur les genoux.

La neige recouvrait maintenant la plupart des maisons en bois. En tout cas leurs toitures ; leurs murs peints en couleurs vives étaient encore dégagés. On ne voyait plus d'icebergs, mais au fond de la baie, la mer était déjà prise dans la glace.

De son poste d'observation, elle voyait pratiquement tout le village. Pendant une grande partie de la journée, il était plongé dans l'obscurité ou dans une sorte de crépuscule, mais il y avait quelques heures de lumière aux alentours de midi. Alors elle venait s'installer près de la piste des animaux.

Elle s'étira, se balança lentement d'un côté à l'autre, tourna la tête, força ses épaules en arrière, respira à fond.

Elle observait le sentier. Elle avait aperçu trois hommes près des dernières maisons du village. À présent, ils montaient la côte et s'approchaient de l'endroit où elle était assise.

Elle se redressa, pencha la tête sur le côté et serra les dents. Ils la virent à ce moment-là : elle le comprit à leurs mouvements. Ils discutaient, mais elle n'entendait pas ce qu'ils disaient. Celui du milieu écarta les bras. Il paraissait nerveux.

Elle mit son fusil à l'épaule, tira en arrière le levier d'armement et visa les trois hommes. Celui du milieu s'abrita derrière un de ses

camarades ; le dernier leva la main dans un geste de défense et lui cria quelque chose.

Elle fit feu. Celui qui venait d'agiter la main tomba à la renverse, toucha sa jambe et poussa un hurlement. Un deuxième coup de feu fit s'écrouler celui qui marchait à ses côtés. Il roula dans la neige en gémissant de douleur. Le tapis blanc se tacha de sang.

Le troisième homme portait son fusil en bandoulière. Il le mit à l'épaule et cria quelque chose à ses camarades.

Tupaarnaq le laissa faire sans réagir. Il la mit en joue et l'observa à travers la lunette de visée. Quand elle comprit qu'il l'avait reconnue, elle lui tira dessus.

Le coup lui arracha le fusil des mains avant même qu'il ait pu s'en servir.

Elle tira de nouveau, visant ses genoux.

Un des hommes à terre essaya d'attraper son fusil, mais une balle lui frôla le bras.

Tupaarnaq respira à fond. L'air froid et limpide remplit ses poumons. Elle ferma les yeux quelques instants avant de relâcher son souffle. Puis elle se dirigea vers les trois hommes blessés, qui ne cessaient de gémir. Elle fit une moue de dégoût et secoua la tête.

— Taisez-vous ! Si vous continuez à pleurnicher comme des gonzesses, je vous tuerai tous les trois.

— Tu es foutue, dit celui qu'elle avait blessé à la jambe et au bras. On aurait dû te régler ton compte il y a douze ans, quand on t'a retrouvée au milieu des morts.

Elle leva de nouveau son arme et le visa à la tête.

— Tu la fermes, ou je tire.

Les yeux injectés de sang, il la dévisagea avec hargne.

Elle se tourna vers le troisième homme.

— C'est vrai, Abelsen ?

— De quoi tu parles, espèce de folle ?

— Tu le sais parfaitement. Moi aussi, je suis le fruit d'un de tes viols ?

— Quoi ! s'exclama l'homme blessé à la jambe et au bras. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Mon frère était bel et bien…

— Ta gueule ! l'interrompit Tupaarnaq en tirant un coup de feu

dans la neige. T'es trop con pour comprendre quoi que ce soit. Tu la fermes, OK ?

L'homme contempla la neige rougie. Tupaarnaq pointa de nouveau son arme sur Abelsen.

— Tu me réponds, oui ou merde ?

— Ce n'était pas un viol. Elle a pris son pied, ta mère. C'était une pute, comme les autres. Elle faisait ça pour de l'argent. Et ton père a été grassement payé pour te garder. Voilà le fin mot de l'histoire.

Elle laissa retomber son bras.

Abelsen sourit.

— C'est pour ça qu'il te baisait. Tu n'étais pas sa fille. De toute façon, il n'y avait que son fils qui comptait. Quand il a su qu'il n'était pas de lui, il est devenu fou.

Ses muscles se contractèrent, puis elle se détendit. S'efforçant de respirer lentement, elle regarda Abelsen dans les yeux. Puis elle leva de nouveau son arme. Le canon était à moins de cinquante centimètres de son visage.

— Cette fois-ci, tu prendras cher, dit un des hommes à terre.

Elle lui donna un coup de pied. Il se tordit de douleur.

— Si vous parlez à qui que ce soit, vous êtes morts. Même si je dois attendre des années. Même si je dois aller en prison. Un jour je sortirai, et vous le savez. Et vous serez les premiers que j'irai voir. Vous ne pourrez pas vous cacher, car je serai partout. Un jour je serai là, tapie dans l'obscurité où vous vous croyez à l'abri. Et alors vous mourrez. Mais je ne vous tirerai pas dessus. Je vous éventrerai, je vous arracherai les entrailles et vous hurlerez de douleur.

Elle pointa de nouveau son arme sur Abelsen.

— Vous savez que je l'ai déjà fait. Et je suis capable de le refaire, rien que pour vous.

— Tu es folle ! cria Abelsen.

— Je barbouillerai ces deux crétins de ton sang, dit-elle en lui logeant une balle dans l'épaule.

Il poussa un hurlement, puis il serra les dents. Des grognements s'échappèrent du fond de sa gorge.

— Fille de pute ! Tu ne vas quand même pas tuer ton propre père… Cette fois-ci, tu prendras perpète.

— J'ai déjà pris perpète à cause du porc qui m'a servi de père.

Serrant le fusil dans ses mains, elle pointa le canon sur la tête d'Abelsen.

— Il te reste une minute à vivre.

Elle avait le doigt sur la détente. La bouche ouverte, Abelsen la regarda avec un mélange de colère et de panique. Il fit une grimace. On voyait le sang battre dans ses tempes.

— *Fuck you*, dit-elle en appuyant sur la détente.

Deux fois.

Les autres hommes poussèrent un hurlement. L'air résonnait encore du bruit des coups de feu. Le sang coulait sur les joues d'Abelsen.

— *Fuck you*, répéta-t-elle d'une voix rauque.

Puis le cri retentit. Abelsen se toucha l'oreille gauche, cria de nouveau. Elle voyait qu'il n'entendait rien. Ses tympans avaient explosé. Il se roula par terre, essaya de calmer la douleur en frottant ses oreilles déchirées contre la neige.

— Espèce de porc, dit Tupaarnaq en lui donnant un coup de pied dans les côtes.

Elle le souleva et le laissa retomber sur le dos. Puis elle lui donna de nouveau un coup de pied. Fouillant dans sa veste, elle récupéra son téléphone portable et son portefeuille en cuir.

Elle glissa le téléphone et le portefeuille dans sa poche et dévisagea les deux autres hommes.

— Un seul mot à qui que ce soit, et vous êtes morts.

68

Nuuk, Ouest du Groenland,
6 novembre 2014

Matthew repoussa la couette. Il avait trop remonté le chauffage, mais il avait la flemme de se lever pour le baisser. Il posa son ordinateur portable entre ses jambes et se remit au travail. Il avait commencé à réunir des éléments pour un papier sur Tupilak, mais il se demandait si un article suffirait. Il avait trop de choses à dire, l'affaire présentait tant de ramifications qu'il faudrait sans doute une série pour en donner une vision d'ensemble. Mais son rédacteur en chef n'était pas certain qu'on puisse tout publier. "Des gens sont prêts à tuer pour étouffer l'affaire", avait-il dit.

Le vent mugissait contre la fenêtre de sa chambre. Il était tard et la lumière du jour avait disparu depuis longtemps. Dans la journée, une tempête s'était abattue sur Nuuk et elle soulevait des tourbillons de neige.

Matthew commença à écrire. *Tupilak – unité d'élite arctique avec permis de tuer*. Il secoua la tête et effaça tout. Il avait passé la plus grande partie de la journée à l'hôpital, notant tous les souvenirs de son père. Il disposait de beaucoup d'informations, mais il fallait les recouper avant de pouvoir les utiliser.

Abelsen était dans le même hôpital, mais on n'avait pas encore pu l'interroger. Il était blessé au genou, à la main et à l'épaule, et des balles lui avaient arraché les deux oreilles. Il affirmait que c'était Tupaarnaq qui lui avait tiré dessus, mais ses deux compagnons disaient qu'ils n'avaient pas pu reconnaître l'auteur des coups de feu. De toute manière, Matthew s'en foutait. Abelsen était hors d'état de nuire et on le surveillait nuit et jour. Briggs était mort. Símin et ses

deux demi-sœurs étaient en prison et on ne tarderait sans doute pas à retrouver Bárdur, qui ne pouvait plus compter sur l'aide d'Abelsen. Matthew écoutait la tempête faire rage. Bradley et Reese étaient toujours en liberté. Peut-être continuaient-ils à se promener sur la glace en liquidant des gens.

Son téléphone se mit à vibrer. C'était un SMS de Tupaarnaq. Il lui avait envoyé plusieurs messages, mais il n'avait pas eu de ses nouvelles depuis leur départ de Constable Point. Dans son dernier message, il lui avait demandé si c'était elle qui avait tiré sur Abelsen. Il reçut enfin la réponse :

C'est moi qui lui ai laissé la vie sauve. J'arrive.

Elle arrivait ? Matthew promena son regard sur son corps. Merde.

Il eut à peine le temps de ranger son ordinateur avant qu'elle ne frappe à la porte.

Il renifla ses aisselles et jeta un œil à travers la porte du séjour. Ça sentait mauvais.

— C'était ouvert, dit-elle dans l'entrée. Tu ne fermes pas à clé ?

— Euh… Je…

Matthew prit la couette et la serra autour de lui.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Elle le toisa en secouant la tête. Sa peau avait rosi au contact de la chaleur. Elle s'était déjà débarrassée de ses bottes et de sa veste.

— Je m'étais couché, répondit Matthew en montrant du doigt son pantalon gisant par terre.

— Je vois.

Elle se tourna vers le placard.

— Mes vêtements sont trempés, il fait un temps de chien et je grelotte.

— Je croyais que tu n'avais jamais froid.

— Te fous pas de ma gueule.

Elle ferma la porte derrière elle. La chambre n'était éclairée que par la lumière vacillante d'un réverbère ployant sous la tempête.

Il distingua sa silhouette dans la pénombre. Elle passa son pull et son maillot de corps par-dessus sa tête et les jeta sur le sol. Puis elle déboutonna son pantalon et le laissa tomber.

— Je la prends, dit-elle en lui arrachant la couette.

Puis elle se glissa dans son lit.

Il y eut un moment de silence.

— Bon, je vais me coucher sur le canapé.

— Tes neurones sont toujours aussi lents ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Viens.

— Sous la couette ?

Elle bougea dans l'obscurité, se mit à genoux, l'attira au fond du lit. Il sentit sa peau contre la sienne. Timidement, il passa ses mains sur ses tatouages. Sa respiration lui frôla l'oreille. Une respiration chaude, vivante. Il explora son corps avec ses lèvres, embrassa son cou, ses seins. Il la supplia. Doucement. Elle céda, lui ôta son tee-shirt, baissa son pantalon. Il la prit dans ses bras, mais elle le retourna et s'assit sur lui. Il lui caressa le dos ; son corps était lisse comme du verre. Il respira en tremblant, laissa ses doigts glisser sur ses hanches, sur son ventre, prit ses seins dans ses mains. Elle caressa la blessure de son bras. Puis elle se pencha en avant et le prit en elle.

Quand son téléphone sonna, Matthew était allongé sur le dos. Tupaarnaq était dans la salle de bains depuis un moment, mais il n'entendait plus la douche couler.

Il ramassa son téléphone. C'était Ottesen.

— Oui ?

— Salut, Matt. Tu peux me parler ?

— Oui.

Matthew se leva, alla dans le séjour et ferma la porte derrière lui.

— C'est à propos d'Abelsen.

— Ah.

Matthew jeta un coup d'œil à travers la fenêtre. La tempête continuait à soulever des tourbillons de neige.

— Il a été tué il y a une heure et demie.

— Quoi ? Il n'y avait pas de garde devant sa porte ?

— Si, mais il était allé chercher un café. Il s'est absenté deux minutes tout au plus.

— Qui l'a tué ?

— On n'en sait rien. On lui a tiré une balle dans la tête. Et le verrou de la fenêtre est abîmé.

— Il est arrivé quelque chose à Tom ?

— Non. Mais on met deux hommes devant sa porte dès maintenant.

— OK… Merci.

Matthew raccrocha. Il se passa la main dans les cheveux en se tournant vers le balcon. Dehors, il y avait un bocal plein de mégots.

Il serra les poings. Un message s'afficha sur son téléphone :

Tu es quelqu'un de vrai.

C'était tout.

Il se précipita dans la chambre et ouvrit en grand la porte de la salle de bains. Il avait l'impression de marcher dans la vase. Il le savait déjà, mais il fallait qu'il le vérifie.

Elle avait disparu.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud